LONGVE
VIE

19545/B

C II 2
17

by D (A)

71264

04

TRAITÉ DE LA LONGUE VIE;

DANS LEQUEL,

PAR DES PRINCIPES nouveaux de Médecine, on donne des moyens certains pour conserver long-tems la Vie.

A ZOÏPHILE.

Disce ubi sit longiturnitas vitæ & victus. Baruch 3.

A ROUEN,
Chez JACQUES BESONGNE Imprimeur ordinaire du Roy, ruë Saint Lo, derriere le Palais.

M. DC. XCVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

71264

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

AU DIEU DE L'UNIVERS.

SOURCE inépuiſable de vie, mon Dieu, par qui vit tout ce qui vit; proſterné aux pieds de Vôtre Auguſte Majeſté, j'avoüe à la face du Ciel & de la Terre que vous êtes le Principe de ma vie, & je viens pour vous en rendre tout l'hommage qui vous en eſt dû. Mais, mon Seigneur, j'ay été aſſez malheureux pour abuſer de cette vie, je m'en ſuis ſervy contre vôtre gloire; & par une ingratitude extrême, vôtre don a été employé à vous outrager. Mal-aviſé que je ſuis; je devois bien conſiderer que qui s'éloigne du principe de ſon

être, s'éloigne de ce qui influë à sa subsistance. La Rose n'a pas été si-tôt cuëillie du Rosier, qu'elle commence à perdre sa beauté, à se faner & à périr. Le Rosier n'a pas été si-tôt tiré de la terre, son principe, qu'il commence à secher, à languir & à mourir: Dés qu'une ame s'est separée de vous, ô mon Dieu, dés le même moment elle tombe dans la disgrace, dans la déformité & dans la mort. O mon ame, qu'as-tu fait? que tu as été insensée d'offenser ton Dieu; retourne à lui, malheureuse, & ne t'en separe jamais. Oüy, mon Dieu, dés aujourd'huy je veux me réunir à vous; la larme à l'œil, & le cœur tout brisé d'une vive douleur, je vous demande trés-humblement pardon de mes infidelitez passées, & je vous consacre de toute mon ame les restes

de la vie que vous m'avez donnée; je ne veux plus vivre que pour vous. Mais, mon Seigneur, je ſuis dans la derniere confuſion de ne vous en conſacrer que de miſerables reſtes, lorſque le tout vous en étoit dû. Ce n'eſt point pour en alonger le cours que je reviens à vous : Je proteſte devant Vôtre Majeſté infinie qu'ayant merité mille & mille fois la mort, je n'en veux pas un ſeul moment au delà de ce que vous avez determiné de m'en donner : mais c'eſt pour vous dire qu'étant vôtre par une infinité de titres, je veux enfin me ranger à mon devoir, & ne ceſſer jamais d'être à celuy auquel je dois toûjours être. Souffrez ſeulement, adorable Majeſté, je vous en prie, qu'avec un profond reſpect, outre les reſtes d'une vie trés-indigne de vous, je

vous faſſe encor offrande du petit Traité de la longue Vie : Il vous appartient à plus juſte titre qu'à perſonne ; c'eſt vous qui avez la longue Vie, puiſque la vôtre, qui n'a jamais commencé, ne finira jamais ; c'eſt vous qui la donnez, & s'il y a quelque choſe de bon dans cet Ouvrage, c'eſt vous qui me l'avez inſpiré ; les défauts qui s'y rencontrent, viennent de moy ſeul ; il eſt donc juſte que ce qui eſt à vous vous revienne. Je vous prie ſeulement, ô mon Dieu, de répandre vôtre benediction ſur les pages qui le compoſent ; que le cœur des Lecteurs en ſoit touché ; qu'au lieu de ſuivre le penchant de la nature corrompuë, ils évitent les deſordres dont je me ſuis ſoüillé, & que dégagez du monde & d'eux-mêmes, ils tendent à vous de toutes les puiſ-

ſances de leurs ames, pour parvenir à la veritable vie : Ce ſont les vœux ardens que pouſſe aſsiduëment vers Vous,

MON DIEU, mon unique vie,

Vôtre pauvre, chétive, vile & mépriſable creature ; indigne d'être dite vôtre, pour le nombre infiny de ſes miſeres, A. D.

LE SECRET
DE LA LONGUE VIE.

Conserve l'homoïose, & la grace ici bas ;
C'est le plus sûr moyen d'éloigner ton trépas.
Si tu gardes avec soin l'homoïose & la grace,
Tu passeras les ans des plus vieux de ta race.

EXPLICATION.

LA Vertu homoïotique ou assimilative, est une vertu de la nature répanduë en l'homme, par laquelle chaque partie du corps ayant attiré à soy une partie de l'aliment, se la rend semblable, pour se maintenir, ce que l'on appelle homoïose ou assimilation. Dans les Vers ci-dessus, l'effet est mis pour la cause.

La dissimilation est le contraire de l'assimilation. Elle arrive quand la vertu assimilative étant empêchée, ou manquant tout-à-fait, l'assimilation des alimens ne se fait plus.

AU LECTEUR.

JE ne te veux pas dire beaucoup de choſes ; je craindrois de t'être ennuyeux ; je craindrois même de te donner lieu de me reprocher que pour un petit édifice je ferois une trop grande porte. Je te diray donc ſeulement que j'ay lû dans le trente-huitiéme Chapitre de l'Eccleſiaſtique, que le Tres-Haut a créé la Médecine de la terre, & qu'en ce peu de paroles je découvre l'Inventeur, le Createur & l'Auteur de la Médecine : J'y découvre le premier des Médecins ; j'y découvre l'Ordonnance & la Médecine pour le malade. L'Inventeur, le Createur & l'Auteur de la Médecine, c'eſt Dieu ; le premier des Médecins, le même Dieu ; le ſujet de la Médecine, l'homme, duquel, comme de ſa creature & de ſon ouvrage, Dieu a une connoiſſance trés-parfaite. Ce Dieu, qui par ſa Providence infinie

Ipse cognovit figmentum nostrum. Psal. 102.

L'homme avec la grace originelle, sans l'usage du fruit de Vie pouvoit tomber malade dans le Paradis terrestre, & mourir.

Cette matiere est traitée au Chap. 9.

* Levitiq. 17.

prévoyoit que cet homme pouvoit tomber malade, luy fit une Ordonnance, & pour le garantir il luy ordonna la manducation du Fruit de Vie ; voila l'Ordonnance & la Médecine. Il ne luy ordonna pas la saignée : Dieu qui par la Nature, son instrument, fait du sang, n'en veut pas la perte ; l'ame, c'est à dire la vie de l'homme, est dans le sang : * *Anima enim omnis carnis in sanguine est.* [a] Quelle aparence que le sang soit la cause de la maladie, vû que la nature, qui est conduite de la main de Dieu même, travaille sans cesse à produire du sang pour donner la vie ? Il n'a pas ordonné des laxatifs : [b] mais il a ordonné la manducation d'un Fruit, & d'un Fruit de Vie, c'est à dire, d'un aliment tres-propre & trés-accommodé pour entretenir la vie. Cette Ordonnance n'est pas fondée sur la maxime qui dit que les contraires sont gueris par les contraires ; bien loin de cela, il est bien facile de conce-

[a] *Quibus autem moderatior fit sanguinis profusio, his corpora quasi tabida liquescunt & cruditates, cachexia, hydropes, ejusque classis morbi emergunt.* Fernel. *Spiritus, & nativus color in sanguine sedem & pabulum habent.* Idem.

[b] *Cathartica inter venena computamus.* Van Helmond.

voir, & pour peu qu'on y faſſe de réflexion, on verra clairement qu'elle eſt fondée ſur cette autre maxime, qui aſſure que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables; puiſqu'il eſt certain que les alimens, bien loin d'être contraires à la choſe que l'on veut alimenter, ils y doivent être ſemblables. Ce Fruit, qui avoit du rapport avec l'ame & avec le corps, alloit chercher la Nature juſqu'au centre de l'homme, où elle fait ſon principal ſiege, il lui rendoit ſa premiere vigueur; & de ce centre, où elle domine comme une Reine dans le milieu de ſes Etats, aidée par ce Fruit, elle pouſſoit au dehors par tranſpiration tout ce qui pouvoit rendre l'homme malade, & c'eſt en cela qu'on peut dire que ce Fruit étoit remede, puiſqu'il chaſſoit au loin tout ce qui pouvoit cauſer la maladie. Dans ce peu que je viens de dire, je voi quel doit être le Médecin, quelle doit être ſa conduite, quelle doit être l'Ordonnance, & quelle doit être la Médecine: * car ce qui eſt le premier en chaque genre, ſelon les Philoſophes, eſt la regle

* *Primum in unoquoque genere menſura eſt caterorum.*

des autres. Dieu doit être imité ; ne vouloir pas imiter Dieu dans sa sage conduite, c'est l'effet d'une présomption insupportable : c'est vouloir le reprendre ; c'est le démentir ; c'est le condamner ; c'est dire qu'il n'a pas bien fait ; c'est enfin vouloir être plus sage que la Sagesse même : mais s'il y a de tels extravagans dans le monde, qu'ils sçachent qu'eux-mêmes meritent d'être corrigez, démentis & condamnez ; & qu'ils pensent que vouloir corriger Dieu, c'est tomber dans le comble de la folie. Je trouve même dans le peu que j'ay dit, des principes pour un seul & unique remede : Dieu avoit ordonné le Fruit de Vie seulement, & ce Fruit avoit du rapport à la substance moyenne, puisqu'il la réparoit ; & celuy qui veut prolonger la vie des autres, doit ordonner un autre Fruit, qui est le Succedanée ou Lieutenant du Fruit de vie, & ce Fruit doit avoir du rapport à celuy dont il est Succedanée, & à la substance moyenne : Voila pourquoy dans ce petit Ouvrage nous avons par-

Succedanée est un remede dont on se sert au défaut d'un autre, parce qu'il a les mêmes pro-

lé de l'un & de l'autre. La ſubſtance moyenne eſt le lien de l'ame & du corps, & c'eſt aſſez de dire que la ſubſtance moyenne eſt le lien de l'ame & du corps, pour faire concevoir que ce qui aide à la faire ſubſiſter eſt le ſecret de la longue vie. Tu avoüeras avec moy qu'il eſt plus glorieux à un Médecin de conſerver toûjours l'homme dans la ſanté, que de le tirer de la maladie quand il y eſt tombé. Dieu qui tend toûjours au plus parfait, a eu cette vûë; quand il a créé le Fruit de Vie, il a voulu par ſon moyen maintenir l'homme dans une ſanté perpetuelle, & conſerver toûjours ſon corps dans l'état le plus parfait de la vie où la nature l'auroit pû faire monter, pourvû qu'il ne donnât en ſon ame aucune entrée au péché : à cette condition il n'y auroit eu ni maladie à craindre, ni mort à apprehender. Je me propoſe le même but : Par le Lieutenant du fruit de vie je prétens, autant qu'il eſt poſſible, de conſerver la ſanté de l'homme, & le maintenir

prietez que celuy qui manque, ou qu'il en approche fort.

Nota. On s'eſt ſervy du mot de Succedanée, parce qu'il eſt en uſage dans les Auteurs de Médecine : mais parce que ce mot eſt rude & peu françois, on l'a changé par tout ailleurs dans l'Ouvrage en celuy de Lieutenant.

long-tems dans l'état le plus parfait de la vie où la nature l'aura fait parvenir ; & je le croy propre pour cet effet : mais comme aprés que le péché a ouvert la porte à toutes les maladies ; il eſt trés-difficile qu'il n'y tombe pas ; j'eſpere qu'il s'en pourra tirer par ce même remede, tant que la nature ſera ſuſceptible de ſon effet. Tu trouveras de plus, que dans le petit nombre de pages qui comprennent ce petit Traité ; j'ay renfermé quatre choſes conſiderables. 1°. La véritable cauſe de la longue vie. 2°. Quel doit être le remede qui fera ſubſiſter cette cauſe & ſon effet. 3°. Une idée ; en petit ; des véritables principes de la Médecine. 4°. La réfutation d'une erreur qui paſſe pour une maxime de conſequence dans la Médecine ordinaire. Je ne te donne ce petit Ouvrage que pour experimenter quel ſera ton goût à ſon égard ; & ſi je remarque que tu luy faſſe un accueïl, je t'en pourray donner trois autres ſur le même ſujet : ſçavoir ; Le moyen de vivre long-tems ;

l'Abregé de la Médecine, ou le Phœnix des Remedes ; & les Principes de la Médecine pour un ſeul & unique remede ; & dans tous ces Ouvrages, auſſi-bien que dans celui-cy, la nouveauté, qui excite ſi fort la curioſité publique, & qui ne manque jamais de plaire, ne manquera point de ſe rencontrer : Mes principes me ſont aſſez particuliers ; ils n'ont quaſi rien de conforme à ceux du commun ; je n'en ay jamais rien vû dans les Auteurs, & je tiens un chemin qui, comme je penſe, n'a encor été battu de perſonne. Je puis, pour cette raiſon, m'appliquer avec aſſez de juſtice les Vers que le Poëte Manile diſoit autresfois de lui-même & de ſon Ouvrage.

Noſtra loquar ; nulli vatum debebimus ora ;
Nec furtum, ſed opus veniet, ſoloque volamus
In cœlum curru ; propria rate pellimus undas.

Mais afin que tu puiſſe voir d'un coup d'œil quel eſt le plan de cet Ouvrage, lis ce qui ſuit avec attention.

ARGUMENT DU TRAITÉ DE LA LONGUE VIE.

LE Fruit de Vie étoit remede ; c'étoit un remede alimenteux, un remede accommodé, familier, & semblable à la Nature ; mais éminemment semblable. La Nature tend à l'assimilation ; le Fruit de Vie appliqué à la Nature, avançoit l'assimilation. Remede, c'est ce qui chasse la maladie : le Fruit de Vie la chassoit ; & partant il étoit remede. Le principe de toute maladie est la dissimilation ; il est certain & infaillible au contraire que la santé provient de l'assimilation, & pour dire quelque chose de plus fort, l'assimilation (je parle de la complete) est la santé même. La Vie vient aussi de l'assimilation, & la mort de la dissimilation. L'assimilation qui se fait d'une chose dans une autre chose, qui est Vi-

vante, eſt l'acheminement à la vie, & la cauſe de la vie, car elle conduit à la vie. La diſſimilation eſt l'acheminement à la mort & la cauſe de la mort, car elle conduit à la mort. Rien n'a la vie s'il n'eſt aſſimilé ſelon l'intention de la Nature; rien ne meurt que par la diſſimilation. Par l'aſſimilation une choſe s'avance vers la vie; par la diſſimilation elle s'en éloigne. Par l'aſſimilation la ſubſtance de l'aliment, de non vivante qu'elle eſt, devient vivante; par la diſſimilation la ſubſtance du corps vivant devient morte. Tant que la vertu aſſimilative, qui n'eſt point empêchée, eſt vigoureuſe, & qu'elle rétablit & répare les parties de la choſe vivante par l'aſſimilation, autant de tems la vie & la ſanté ont de la durée: mais quand elle vient à manquer, tout auſſi-tôt les parties aſſimilées vivantes & ſaines penchent du coté de la diſſimilation, de la maladie & de la mort, qui font ceſſer la ſanté & la vie. Il y a dans l'aſſimilation un certain degré dans lequel la choſe aſſimilée devient neceſſairement vivante, bien que l'aſſimilation paſſe peut-être un peu au delà; Il y a

dans la diſſimilation un certain degré dans lequel la choſe diſſimilée devient neceſſairement morte, bien que la diſſimilation paſſe bien au delà. La conception de la choſe aſſimilée dans ce degré de vie, comprend neceſſairement la vie; car on conçoit qu'en iceluy la choſe aſſimilée a la Vie: La conception de la choſe diſſimilée, dans ce degré mortel, comprend neceſſairement la mort; car on conçoit qu'en iceluy la choſe diſſimilée eſt morte. Le Fruit de Vie, un aliment d'aſſimilation ou un aliment aſſimilatif, chaſſoit toute diſſimilation, & les ſemences de toutes les maladies, il chaſſoit par conſequent toute ſorte de maladie, & la mort même: Il aſſimiloit en l'homme tout ce qui étoit diſſemblable à ſa nature; & il avoit, ſelon le Docteur Angelique Saint Thomas, cela de propre, qu'il fortifioit la vertu de l'eſpece contre la débilité qui provient pour le mélange d'un ſuc étranger, c'eſt à dire d'un ſuc qui provient des alimens qui ſont étrangers au reſpect de l'homme. Il eſt donc évident par ce que je viens de dire, que la diſſimilation eſt la cauſe de la maladie & de la mort, & l'aſſimilation

la cause de la santé & de la vie ; & il est encor évident que le Fruit de Vie n'étoit le fruit de l'immortalité, que parce qu'il chassoit la dissimilation, qu'il ramenoit à l'assimilation, & qu'il faisoit subsister la vertu assimilative ; & pour operer ces effets il faloit qu'il fût remede alimenteux, assimilatif & trés-semblable à la nature de l'homme ; comme remede il chassoit la maladie, qui dans sa cause n'est rien que dissimilation, & par consequent il éloignoit la mort qui en est l'effet ; comme aliment assimilatif il ramenoit à l'assimilation, & conservoit la vertu assimilative, & par consequent il conservoit la vie & la santé ; & pour faire tout cela il faloit qu'il fût éminemment semblable à la nature de l'homme ; un remede dissemblable étant dissimilatif, il ne peut rien faire que dissimiler, nuire, faire du mal, &c. ainsi il est impossible qu'il soit assimilatif, s'il est dissemblable. Maintenant que nous sommes privez de ce merveilleux Fruit, il ne nous reste point d'autre moyen pour avoir la longue vie, que de chercher entre les alimens que nous avons un autre fruit dans lequel nous puissions re-

trouver autant qu'il eſt poſſible ce qui étoit dans le Fruit de Vie; & ce Fruit, que je nomme le Lieutenant du Fruit de Vie, étant ſemblable au Fruit de Vie, il luy ſera auſſi ſemblable pour les effets dont je viens de parler, & quand on aura trouvé un tel Fruit, il faut s'en ſervir comme du plus excellent de tous les remedes.

Ce que deſſus étant reconnu pour veritable & conſtant, comme il l'eſt en effet, il faut demeurer d'acord que de tous les ſyſtêmes de Médecine qui ont paru, on n'en a point vû de ſi ſuccinct que celui-cy. La cauſe de la ſanté & de la vie, la cauſe de la maladie & de la mort, & le remede, tout y eſt réduit à un. La cauſe de la ſanté & de la vie, l'aſſimilation : la cauſe de la maladie & de la mort, la diſſimilation : un ſeul & unique remede aſſimilatif, le Lieutenant du Fruit de Vie. Dieu agit par des voyes fort ſimples; la Nature qui reçoit toutes ſes impreſſions de Dieu, fait de même : & s'il eſt vray que les voyes les plus ſimples, & qui imitent le mieux celles de Dieu & de la Nature ſont les meilleures, on peut dire que la maniere de

guerir les maladies & de conserver la santé, dont je parle dans le Traité suivant, sont assurément les meilleures, puisqu'elles sont toutes fort simples. Les Médecins d'aujourd'huy, tant Galenistes que Chimistes, à force de raisonner & de rafiner sur la Nature, se sont souvent éloignez des voyes & de la conduite toute simple de la Nature, & c'est pour cela qu'ils réüssissent peu. Ils se sont extrêmement embarassez dans la connoissance de la nature de l'homme, dans la connoissance de ses maladies, & ensuite à trouver des remedes qui les peuvent guerir; mais tout cela avec bien de la peine & peu de succez, puis qu'ils conviennent de peu de chose, qu'ils sont la plûpart du tems divisez dans leurs opinions, & que la contrarieté de leurs sentimens aide à faire connoître l'incertitude & l'ignorance dans laquelle ils sont de beaucoup de choses, & qu'il est trés-difficile, pour ne pas dire impossible, de connoître la Nature à fond. Je la suppose telle qu'elle est; & sans m'embarasser de toutes ces questions, je ne me suis occupé qu'à la suivre pas à

pas; à ſçavoir ce qui lui plaît, ce qui la peut aider, ce qui la peut plûtôt faire venir à ſa fin, luy donner, & aprés cela je la laiſſe faire, je luy laiſſe l'application de ce que je luy ay donné; en tout cela j'ay ſeulement égard à la ſorte de diſſimilation qui cauſe l'infirmité, & c'eſt en cela que ce ſiſtême eſt ſuccinct, & que je prétends mieux réüſſir que les autres. Il eſt encor ſuccinct, en ce que je ne veux qu'un remede tout ſimple, mais puiſſant dans ſa ſimplicité; & j'oſe aſſurer que celuy qui en connoîtra bien l'uſage, ſera le maître de la diſpoſition de ſon corps; il pourra l'échauffer ou le rafraîchir, l'humecter ou le deſſecher, rendre ſes humeurs plus fluides ou plus épaiſſes, & les adoucir à ſon gré, & cela avec tant de certitude, qu'il faudroit démentir ſes ſens & entr'autres ſa langue qui en aura des témoignages trés-aſſurez, par le moyen de la ſalive pour n'en demeurer pas d'accord. Voila avec l'Argument ſur le Traité de la longue vie, une partie de ce qui a été dit de cet Ouvrage dans le Journal des Sçavans, & ce que l'on a trouvé à pro-

pos de redire icy. Maintenant qu'il est en tes mains, tu peux le lire à loisir, voir s'il est curieux, & examiner si le jugement avantageux que plusieurs personnes d'un merite distingué en ont fait est légitime. Je croy que si tu considéres attentivement la clarté, l'évidence & la liaison étroite qui se rencontre dans les principes dont il est appuyé, tu auras de la peine à luy refuser ton acquiescement & ton approbation. C'est ce que j'avois à te dire touchant le discours suivant : J'ay tâché d'y faire voir ce que je viens d'avancer icy ; & c'est où tu dois tendre, si tu és Zoïphile, c'est à dire, si tu aime la vie.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
dans le Traité de la longue Vie.

CHAP. I. *DE l'excellence de la Vie.* page 1

CHAP. II. *Que la perte de la vie est causée par le péché : Que nonobstant le peché il semble que l'homme ne dévroit point mourir. Raisons qui le font voir. Réponses à ces raisons. Pourquoy il est sujet à la mort. Quoy qu'il y soit sujet, il peut vivre long-tems. Catalogue de quelques personnes depuis le Deluge qui ont long-tems vécu.* 15

CHAP. III. *Que les corps vivans ne vivent point par eux-mêmes,*

mais par quelque chose de spirituel, qui est leur ame. 48

CHAP. IV. *Que l'âme anime les parties solides & grossieres du corps par le moyen des subtiles & tenuës.* 69

CHAP. V. *Des dispositions que l'ame desire dans la matiere de son corps pour l'animer.* 77

CHAP. VI. *De la substance moyenne, ou de l'humide conjoignant ; ce que c'est, & de sa necessité pour la longue vie.* 100

CHAP. VII. *De la necessité des Esprits, tant dans le grand que dans le petit monde.* 119

CHAP. VIII. *De l'homoïose ou assimilation ; ce que c'est ; qu'elle est necessaire pour la longue vie.* 162

CHAP. IX. *Que le fruit de vie, qui étoit aliment & remede tout ensemble, réparoit la substance moyenne, maintenoit la vertu homoïotique*

ou aßimilative, & chaſſoit toute maladie. Comment il faut entendre ce que l'on dit communément, que ſi Adam n'eut point péché, l'homme ne fut point mort. 189

CHAP. X. *Que le fruit de vie a un Succedanée ou Lieutenant, & que le Succedanée ou Lieutenant du fruit de vie a quelque choſe des vertus du fruit de vie.* 214

CHAP. XI. *Dieu avoit établi la Médecine dans un aliment. La Médecine doit être alimenteuſe. La maxime qui dit que les ſemblables doivent être gueris par les ſemblables, doit être admiſe; & celle qui dit que les contraires doivent être gueris par les contraires, doit être rejettée.* 248

CHAP. XII. *Concluſion; dans laquelle pour avoir la longue vie, on exhorte à la bonne vie.* 346

Fin de la Table.

JUGEMENT

DE MONSIEUR BOURDELOT Médecin, touchant le Traité de la longue Vie.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *le Traité de la longue Vie.* Si on le conſidére dans le ſens moral & allegorique, on en jugera avantageuſement ; puiſqu'il eſt vray que la pureté des mœurs, à laquelle l'Auteur exhorte, eſt le plus ſûr moyen pour arriver à une belle vieilleſſe : Mais ſi on l'examine en Phyſicien, on en jugera tout autrement ; car il condamne les maximes de la Médecine les mieux établies, rejette la ſaignée & les purgatifs, & n'admet contre les maladies qu'un ſeul & unique remede, qu'il appelle Succedanée, ou Subſtitut du Fruit de Vie, qu'il promet de découvrir dans un autre Ouvrage, en cas que celui-cy ſoit bien reçû. A Verſailles, le premier Mars 1697.

Signé, BOURDELOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Baillifs, Senechaux, Prevôts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre amé JACQUES BESONGNE nôtre Imprimeur à Roüen, Nous a fait remontrer qu'il deſireroit imprimer & donner au Public un Livre intitulé, *Traité de la longue Vie*, ce qu'il ne peut faire ſans nôtre Permiſſion: Pourquoy il a recours à Nous, & Nous a trés-humblement fait ſupplier de luy vouloir accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, deſirant favorablement traiter l'Expoſant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Preſentes, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nôtre Royaume ledit Livre, en telle marge, caractere & volume, & autant de fois que bon luy ſemblera, durant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour qu'il ſera achevé d'im-

primer pour la premiere fois ; pendant lequel tems Nous faisons trés-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre, sous prétexte d'augmentation, correction, changement de Titre, fausses marques ou autrement, en quelque maniere que ce soit, & à tous Marchands étrangers d'en apporter ni distribuer en ce Royaume d'autres Impressions que de celles qui auront été faites du consentement de l'Exposant, à peine de quinze cens livres d'amende, payable par chacun des contrevenans, & applicable, un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital general de nôtre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, ou à ceux qui auront droit de luy, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts ; à condition qu'il sera mis deux Exemplaires dudit Livre dans nôtre Bibliotéque publique, un en celle du Cabinet de nos Livres en nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre trés-cher & feal le Sieur BOUCHERAT Chevalier, Chancelier de France, avant que de l'exposer en vente ; à la charge aussi que l'Impression en sera faite dans le Royaume, & que ledit Livre sera imprimé sur de beau & bon papier, & de belle impression ; & ce suivant ce qui

eſt porté par les Réglemens faits pour la Librairie & Imprimerie les années mil ſix cens dix-huit & mil ſix cens quatre-vingt-ſix, enregiſtrez en nôtre Cour de Parlement de Paris, à peine de nullité des Preſentes, leſquelles ſeront regiſtrées dans le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de nôtre bonne Ville de Paris. SI VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS, que du contenu en icelles vous faſſiez joüir pleinement & paiſiblement l'Expoſant, ou ceux qui auront droit de luy, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun empêchement. VOULONS auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre une Copie des Preſentes, ou Extrait d'icelles, elles ſoient tenuës pour bien & dûëment ſignifiées, & que foy y ſoit ajoûtée, & aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, comme à l'Original. COMMANDONS au premier Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Exploits, Saiſies & Actes neceſſaires, ſans demander autre permiſſion; nonobſtant toutes oppoſitions, Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. DONNE' à Paris le vingt-cinquiéme jour de Septembre, l'an

de Grace mil ſix cens quatre-vingt dix-ſept, & de nôtre Régne le cinquante-cinquiéme. *Signé*, PAR LE ROY en ſon Conſeil. DUGONO.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 21 Octobre 1697.

P. AUBOUIN Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le premier Octobre 1698.

Les Exemplaires ont été fournis.

ERRATA.

DAns l'Avis au Lecteur, *Page 6. ligne* 24. faſſe un accueïl, *liſez* faſſe un bon accueïl. Dans le corps de l'Ouvrage, *P.* 6. *l.* 17. eſt Dieu, eſt ſa Vie, *l.* eſt Dieu; Dieu eſt ſa Vie. *P.* 129. *l.* 17. dans ſa partie d'operer, *l.* dans ſa vertu d'operer. *P.* 183. *l.* 2. & 3. cuchimes, *l.* euchimes. *P.* 236. *l.* 18. arrivez, *l.* avivez. *P.* 284. *l.* 15. à la maladie? Mais, *l.* à la maladie paſſe? Mais. *P.* 297. *l.* 1. inutiles, *l.* nuiſibles. *P.* 352. *l.* 14. fluctus, *l.* fluxus. *P.* 365. *l.* 12. à une vûë ſtable, *l.* à une vie ſtable.

TRAITE

TRAITÉ DE LA LONGUE VIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'excellence de la Vie.

COMME il n'eſt point de Pere ſans enfans, de Maître ſans ſerviteurs, & de Roy ſans ſujets : de même il n'eſt point de Createur ſans creatures. Sur ce fondement il eſt vray de dire qu'encor qu'un homme ſoit dans le pouvoir d'en-

gendrer, on ne peut pas l'apeller Pere pour cela, avant qu'il ait engendré : encor que Dieu ait toûjours eu la puiſſance de créer, on n'a pas pû luy donner le titre de Createur, avant la creation, parce qu'il n'avoit point de creatures, & il a été ſans ce titre une Eternité toute entiere. Pendant cette durée infinie, Dieu tout ſeul avoit l'exiſtence : Dieu tout ſeul, renfermé en luy-même, ſe connoiſſoit. Dieu tout ſeul s'aimoit : Dieu tout ſeul ſe glorifioit : Dieu tout ſeul faiſoit tout ſon bonheur, & bien qu'il fut dans la ſolitude de toutes choſes, les richeſſes de ſes perfections infinies, & la plenitude de ſon Etre le rendoient de tout point hûreux, & il ne manquoit de rien. O que ce Dieu de perfection eſt bien different

des hommes de ce ſiecle ! s'ils ont quelque avantage, ſoit de corps ou d'eſprit ; ſi la ſcience les diſtingue des autres ; ſi une dignité les met au deſſus du commun ; s'ils ſont avantagez des biens de fortune, ils ſont dans une inquietude perpetuelle, juſques à tant que ce qu'ils ont, ſoit connu ; & ils croiroient n'avoir rien, ſi, par un pompeux étalage, ils n'en faiſoient pas montre à tous, pour faire voir que c'eſt eux, & ſe rendre conſiderables par cette conduite ; & lors qu'un Dieu, d'une perfection infinie, leur donne un exemple admirable de cacher & de renfermer en eux les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir, ils veulent, pour ſatisfaire à leur orgueil, les expoſer à la vûë de tous les hommes, ſans ſe mettre

en peine d'imiter leur Dieu.

Quoique Dieu ait été ſans creatures, & par conſequent ſans être Createur une éternité toute entiere, ce n'eſt pourtant pas qu'il ne fût puiſſamment ſollicité au dedans, de ſortir au dehors de luy-même, par la production de tout ce que nous voyons icy-bas; ſon Amour le preſſoit de faire des creatures, auſquelles il pût ſe faire ſentir; ſa Toute-puiſſance l'excitoit à tirer du neant des êtres, qui participaſſent à la plenitude du ſien; l'Infinité de ſes perfections le pouſſoient à donner à ces êtres quelques parcelles de ces perfections qu'il voyoit en luy d'une étenduë ſans bornes; & ſa Bonté l'exhortoit à ſe répandre au dehors de luy-même, pour avoir à qui ſe communiquer; ſa Gloire, qui s'in-

tereſſoit à tout cela, prenoit party avec ſon Amour, ſa Toute-puiſſance, ſes Perfections, & ſa Bonté, tout cela étoit juſte : cependant il ne fait rien que le moment déterminé par ſa Providence éternelle ne ſoit venu, & quand il fut arrivé, ce fut lorſque ce Dieu, qui avoit toûjours été renfermé en luy-même, ſe répandit au dehors par la creation, & en ce faiſant, il fit voir trois choſes extrémement admirables, ſa Puiſſance, ſa Sageſſe, & ſa Bonté. En tirant les creatures du profond abîme du neant, il fit voir une Puiſſance infinie : en mettant entr'elles un ſi bel ordre, & de ſi juſtes accords, il fit éclater ſa Sageſſe : & il ſignala ſa Bonté & ſon Amour, par les perfections qu'il a mis en chacune d'elles : mais entre ces perfe-

ctions, il n'y en a point de si considerables que celle de la Vie qu'il a donné à quelques-unes.

Dieu, qui a la plenitude de l'Etre, a aussi la plenitude de la Vie; & non seulement il a la Vie, mais il est la Vie par essence, & il parle de sa Vie, comme d'un de ses plus considerables attributs; & pour montrer combien sa Vie luy est considerable, il jure par elle. *Vivo ego*: Je vis, dit-il, & la Vie que j'ay est sans défaut; je ne la tiens de personne. Quand Dieu jure par sa Vie, il jure par luy-même: tout ce qui est en Dieu, à raison de la simplicité de sa Nature, est Dieu, est sa Vie, & la Vie de Dieu est Dieu.

Dans la creation Dieu s'est peint en mille manieres, à quelques-unes de ses creatures il a donné l'ê-

tre, ſans la vie; à d'autres il a donné l'être & la vie, ſans le ſentiment; à celles-cy il a donné l'être, la vie, & le ſentiment, ſans la raiſon; à l'homme il a donné l'être, la vie, le ſentiment, & la raiſon; & à cette vie, qui eſt la naturelle, il veut bien (pourvû qu'il ne s'en rende pas indigne) ajoûter la vie de la Grace, & celle de la Gloire, dont la naturelle eſt la baze & le fondement. Cet homme ne voit rien au deſſus de luy que l'Ange, de la nature & des perfections duquel il aproche par ſon ame, & ſon Dieu, à l'image & à la ſemblance duquel il a été fait. Dieu aime infiniment ſa vie: l'homme, l'image de ſon Dieu, doit beaucoup aimer la ſienne, & il trouve dans ſa Nature le fond de cet amour. Il doit aimer ſa vie, par-

ce qu'étant un don de Dieu, elle eſt une émanation & un écoulement de la plenitude de ſa Vie ; elle en découle comme de ſon principe. L'homme l'aime effectivement, & cet amour a été ſi fortement & ſi puiſſamment imprimé dans ſon ame, qu'il ne s'en peut déprendre, & bien ſouvent il va pour elle juſqu'à des extrémitez étranges. Qui veut ſçavoir combien la vie eſt d'un grand prix, il faut qu'il la meſure par l'amour & par l'eſtime que l'on a pour elle : mais qui veut meſurer la grandeur de cet amour & de cette eſtime, qu'il les meſure par ce que l'un & l'autre fait faire aux hommes, & par l'apprehenſion qu'ils font de la perdre. Toutes les actions que fait l'homme, publient ſon amour & ſon eſtime pour la

Apud te eſt fons vitæ.... Pſalm. 35.

vie, ſes occupations, ſes exercices, ſes métiers, ſes emplois, ſes arts, ſes dignitez, ſes ſciences, ſes vertus mêmes, tout cela ſe fait par raport à la vie, & montre l'amour qu'il a pour elle. La préference que l'homme fait de la vie, aux biens de fortune, aux plaiſirs, aux dignitez, & aux honneurs, montre hautement l'eſtime qu'il en fait; & l'aprehenſion qu'il a de la perdre, dans les perils où il tombe, fait clairement voir combien eſt grande l'horreur qu'il a de la mort. Quels efforts ne fait-il point pour conſerver cette vie? A quels combats ne s'expoſe-t-il point pour la défendre? Que ne donneroit-il pas pour la racheter? Il met tout en uſage pour ſe garantir d'une ſentence criminelle, par laquelle il court riſque de la

perdre. Quelles prieres, quelles sollicitations ne fait-il point auprés d'un Juge, pour éviter une pareille sentence ? Il n'épargne ni biens, ni honneurs, ni plaisirs, il sacrifie tout pour la vie. Si une maladie le met en danger, quels remedes ne met-il point en usage ? Quels Medecins ne va-t-il point chercher ? Quels vœux ne fait-il point à Dieu & aux Saints pour le recouvrement de sa

Louis XI.

santé ? Un de nos Rois, aprés s'être fait aporter de tous côtez une grande quantité de Reliques pour échaper d'une maladie, par l'intercession des Saints, ausquels elles apartenoient, non content de cela,

S. François de Paule.

fit venir d'Italie un Saint encor vivant, dans l'esperance d'obtenir, par son moyen, ce que la Medecine ne pouvoit pas luy donner;

tout cela fut inutile à ſon deſſein : mais ce qui fut inutile pour la ſanté de ce Prince, ne l'eſt pas pour montrer le grand attachement qu'il avoit pour la vie. Ce qui eſt du plus étonnant, c'eſt que cet homme eſt aſſez inſenſé pour ſacrifier la vie de la Grace & de la Gloire à celle de la nature, & il ne ſe trouve que trop de ces malhûreux, qui dans les dangers de perdre la derniere, ou par la maladie ou par les armes, craignent la mort à un tel point, que pour l'éviter, ils s'expoſent à la perdre éternellement : ces inconſiderez diſent en eux-mêmes d'une maniere effroyablement impie, ce que le Poëte fait dire dans le ſeptiéme de l'Eneide à une Deeſſe du Paganiſme, tranſportée de colere, & enragée du deſir de ſe venger :

Virgil. *Flectere ſi nequeo ſuperos, Acheronta movebo.*

Ils s'engagent ſans heſiter au Demon, ils font des traitez avec luy, au grand mépris de Dieu, & pour conſerver un peu de vie, ils contractent avec le plus grand ennemy de la vie. Laiſſons-là ces impies, & diſons pour faire concevoir l'excellence & les utilitez de la vie, que pendant qu'un homme eſt vivant, il peut être utile à la ſocieté civile, en mille manieres differentes; qu'il eſt capable des Arts & des Sciences; qu'il peut enſeigner les Peuples; annoncer l'Evangile; travailler au ſalut du prochain, & glorifier ſon Dieu. Ajoûtons à tout cela qu'elle eſt le fondement de tous les autres biens, & diſons qu'on ne joüit point des biens de fortune ſans la vie;

qu'on ne goûte point les plaiſirs ſans la vie; qu'on n'eſt point ſenſible aux honneurs ſans la vie ; que les Arts, les Sciences, les Dignitez, & les Vertus ſont inutiles ſans la vie : Que la grace de Dieu ; la gloire des bienhûreux ; la poſſeſſion de Dieu même ; toutes ces choſes ſupoſent la vie, & n'en ſont que des acceſſoires. Dieu eſt le plus grand de tous les biens, on ne le peut pas nier; cependant tout grand qu'il eſt, j'oſe dire qu'il ne ſeroit pas un bien pour l'homme, s'il n'avoit pas la vie. Tout ce que je viens d'avancer fait voir que la vie eſt le bien de tous les biens ; elle eſt même un bien au deſſus de tous les biens, ſi on la conſidere en Dieu, qui, comme nous avons dit, eſt la vie par excellence, & Dieu même. Mais il eſt bon de

remarquer icy avant que de finir ce Chapitre, que s'il ſe trouve des gens aſſez mal-aviſez pour ſacrifier la vie de la Grace, & celle de la Gloire à la vie naturelle, il y a des Sages, qui corrigeant une erreur ſi groſſiere, & une faute ſi énorme, ſacrifient tous les jours la vie naturelle à celle de la Grace & de la Gloire, & qui ſe vont hûreuſement perdre dans le ſein de la Divinité, pour y vivre à tout jamais. O l'hûreuſe perte: plût à Dieu que tous les hommes fuſſent bien déterminez à ſe perdre de la ſorte; cette perte eſt préferable à la plus hûreuſe de toutes les vies de ce monde. Voyons dans le Chapitre ſuivant, que bien que l'homme perde une ſi bonne choſe, il peut pourtant la conſerver long-tems.

CHAPITRE II.

Que la perte de la vie est causée par le peché ; Que nonobstant le peché il semble que l'homme ne devroit point mourir ; Raisons qui le font voir ; Réponses à ces raisons ; Pourquoy il est sujet à la mort : Quoy qu'il y soit sujet, il peut vivre long-tems : Catalogue de quelques personnes, depuis le déluge, qui ont long-tems vécu.

QUoique la vie de l'homme soit aussi excellente que nous venons de la décrire ; & quoique sa perte luy cause une extréme horreur ; il se voit pourtant dans la necessité de la perdre, & cette necessité, si nous en croyons les Theologiens, luy vient de son peché. Ce malhûreux avoit été créé avec la

juſtice originelle dans l'amitié & la grace de ſon Dieu, à l'image duquel il avoit été fait, & cette juſtice, cette amitié & cette grace donnoient un luſtre & un éclat à cet Image qui le faiſoient facilement reconnoître pour le Maître de l'Univers, & luy attiroient le reſpect des autres creatures. Son empire s'étendoit encor davantage ſur ſes puiſſances ſenſitives ; ſes ſens, ſes paſſions, ſes apetits étoient ſoûmis à ſon ame ; elle les gouvernoit comme une maîtreſſe abſoluë, ſelon la Loy de Dieu, & les lumieres de ſa raiſon ; ils ne luy faiſoient pas ſentir le moindre mouvement de revolte, ainſi elle vivoit dans une paix profonde. Elle faiſoit même paſſer cette paix juſques dans les Elemens, dont ſa chair eſt compoſée, & par le

moyen

moyen de l'aſſimilation, qui ſe faiſoit parfaitement, elle empêchoit le déchaînement de leurs qualitez, & les retenoit liées dans l'unité du temperament. C'eſt ainſi que par elle la vie de l'homme ſoûtenuë du fruit de vie, étoit aſſûrée à perpetuité, & elle pouvoit cela, dautant qu'elle n'avoit point été affoiblie par le peché. Depuis ſa chûte ce ne fut plus de même, elle perdit les avantages dont nous venons de parler en tout ou en partie. Par le péché, qui eſt diſſimilatif, elle devint diſſemblable à ſon Dieu. Voicy le premier deſordre : ce premier en cauſa un ſecond. Pour cette diſſemblance elle perdit le pouvoir d'aſſimiler parfaitement les alimens à la ſubſtance de ſon corps, pour le faire toûjours vivre, parce qu'elle fut privée du

fruit de vie, l'aliment de l'aſſimilation. Ce ſecond deſordre fut ſuivi d'un troiſiéme; elle perdit encor, pour s'être deſunie d'avec ſon Dieu, le pouvoir de retenir les qualitez des Elemens unies & liées pour toûjours dans l'unité du temperament; elles ſe déchaînent malgré qu'elle en ait, & elles ſe font une guerre inteſtine, dont les ſecouſſes violentes, cauſées par la diſſimilation, la contraignent de quitter ſon domicile, & précipitent le corps dans le tombeau. Nous pouvons, ſuivant ce que nous venons de dire, conſiderer l'homme en deux états bien differens, ſçavoir dans l'état d'innocence & dans l'état du peché; dans le premier (ſuposé qu'il eut duré) ſi l'homme en naiſſant eut aporté du ventre maternel des diſpoſitions pour vivre cent

ans, auparavant que ce long eſpace de tems eut été terminé, il eut mangé du fruit de vie, & par cette manducation, cette diſpoſition eut été prolongée pour autres cent ans (je mets icy un tems certain pour un incertain,) pendant ce ſecond centenaire, & avant qu'il eut fini, il eut encor mangé du fruit de vie, & cette ſeconde manducation eut encor prolongé cette diſpoſition pour autres cent années, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'il eut plû au Seigneur le faire paſſer de ce monde icy dans l'Empyrée : mais dans l'état de peché, ſi un homme en venant au monde, aporte du ventre maternel des diſpoſitions pour vivre quatre-vingts ans, il luy eſt impoſſible d'aller au-delà, encor n'eſt-il pas certain qu'il y parvien-

ne, dautant qu'il arrive icy-bas une infinité d'accidens, qui font finir la vie avant le tems, aprés lequel elle auroit encor pû durer. Il semble pourtant que neanmoins son peché il devroit encor être immortel, soit qu'on le considere eu égard à Dieu, ou eu égard à son ame, ou eu égard à son corps. 1°. Dieu a fait l'homme immortel; donc il doit toûjours vivre. 2°. Dieu a fait l'homme à son image & semblance; donc l'homme doit être immortel, comme Dieu, dont il est l'image & la semblance, est immortel. 3°. Dieu n'a point fait la mort, dit l'Ecriture, & ce passage fait voir que si la mort arrive à l'homme, c'est contre son intention. 4°. L'homme a été fait immortel, non par sa nature, autrement il le seroit encor,

Deus fecit hominem inexterminabilem. Sap. 2. Genes. 1.

Sap. 1.

puiſque le péché n'a point alteré ce qui eſt de la nature ; mais par la grace : ſi donc l'homme a été fait immortel par la grace, encor bien qu'il la perde par le péché, & par conſequent ſon immortalité ; lors qu'il ſort du péché, & qu'il revient à la grace, doit-il pas auſſi revenir à ſon immortalité ?

Quant à l'ame, je dis. 1°. Qu'elle a été faite pour animer. 2°. Qu'elle peut toûjours animer. 3°. Qu'elle veut toûjours animer. Elle eſt faite pour animer : animer eſt une fonction qui luy eſt propre ; Elle eſt la forme du corps : informer eſt ſon office ; Elle eſt l'acte, c'eſt à dire la perfection du corps organiſé, auquel elle a puiſſance de donner la vie, & par conſequent elle la doit donner ; elle doit animer ; elle doit

informer. Elle peut toûjours animer. D'un commun consentement des hommes l'ame est immuable, & immortelle de sa nature, & elle a toûjours sans cesse l'inclination d'animer : or, selon les Philosophes, quand une chose est toûjours la même sans aucun changement, elle fait toûjours la même chose : donc si l'ame est immuable & immortelle, elle est toûjours la même par la nature, & la nature luy inspire toûjours la volonté, l'inclination, & le pouvoir pour animer, elle doit toûjours animer. Comme l'ame est faite pour animer, tant qu'elle trouve dans la matiere qu'elle anime les dispositions qu'elle y desire, elle ne cesse jamais d'animer : il est donc certain que si elle rencontroit toûjours ces sortes de dispositions, elle

Idem manens idem semper operatur idem.

animeroit toûjours, & elle ne quitteroit point un lieu, dont la demeure luy eſt agreable, tant que ce lieu ſeroit propre pour luy faire trouver une habitation commode & plaiſante : Il n'y a donc que les ruines de ſon corps, je veux dire ſes indiſpoſitions, qui ſoient capables de le luy faire abandonner. Diſons plus, & diſons que comme les ames aiment fortement les corps qu'elles animent, elles ne les quittent jamais qu'à regret & le plûtard qu'elles peuvent. Cela ſe voit par les fortes inclinations qu'elles ont de conſerver leur individu par la nutrition, par les ſoins de le préſerver de tout ce qui pourroit luy nuire, par les aprehenſions qu'elles ont que ces corps ne tombent dans un état auquel elles ne les puiſſent plus ani-

Les ames ſont Philoſomates, c'eſt à dire, qu'elles aiment leurs corps.

mer, faute des diſpoſitions qui les retiennent, & par les inquietudes de les garder de peril, lors qu'ils y tombent. C'eſt pour cela qu'elles craignent ſi fort les indiſpoſitions de ces corps, & c'eſt pour cela que ſi ces corps, qu'elles aiment, ſont attaquez, elles font tout leur poſſible pour empêcher qu'ils ne perdent pas des diſpoſitions qui leur ſont ſi cheres, & pour les tirer de peril. Si elles ſe trouvent dans des corps indiſpoſez, elles ne les quittent pas pour ces indiſpoſitions, elles tâchent à reparer ces ſortes de ruines, & ſi elles ſont irreparables pour elles, elles les ſouffrent juſqu'à ce qu'elles aillent à un tel point, qu'elles ne puiſſent plus compatir avec elles. Ainſi voit-on quelquefois un homme loger dans une mai-

ſon, dont une partie eſt inhabitable, pour ſes ruines, qui ne laiſſe pas d'habiter dans une autre partie de cette même maiſon, où il peut encòr habiter aſſez commodément. On voit quelquefois un arbre, dont quelques branches ſont ſéches & inanimées, dont le reſte eſt vif, animé & verdoyant. On verra ſouvent un homme dont les yeux débilitez ont beſoin du ſecours des lunettes pour voir. Voila un commencement d'indiſpoſition & d'infirmité, ſes yeux ſont pourtant animez: mais pour n'avoir pas toutes les diſpoſitions que l'ame demande, pour les rendre clair-voyans, ils ſont moins animez, ils ont moins de vûë, & l'ame commence à s'en détacher. Vous en verrez un autre qui a perdu ſes dents, cela luy eſt arrivé con-

tre l'intention de l'ame, qui les ayant données, avoit intention de les conſerver : c'eſt donc contre ſon gré qu'elles ſont tombées, & pour manquer des diſpoſitions convenables, pour continuer à les animer, elle s'eſt vûë dans la neceſſité de les abandonner. Celuy-cy eſt un manchot ; cet autre eſt un boiteux ; voicy un paralytique. Tous ces défauts ſont arrivez, parce que l'ame, qui travaille toûjours à la conſervation integrale de ſon individu, ne trouvant pas moyen de défendre & de conſerver ces parties défectueuſes, laiſſe ce qu'elle ne peut conſerver, pour vivifier toûjours le principal, qu'elle ne quitte jamais qu'à regret, & le plûtard qu'elle peut. Cette conduite de l'ame montre évidemment ce que j'ay avancé, c'eſt à dire, qu'el-

le aime ſon corps, & qu'elle ne l'abandonne jamais à la mort, & à la pourriture, que quand par une ruïne totale, & une indiſpoſition trop grande, à laquelle elle ne peut remedier, elle eſt contrainte de ſe ſeparer, de ce qu'elle ne peut ceſſer d'aimer. Cette affection de l'ame pour ſon corps n'eſt pas terminée par la mort, elle paſſe au-delà du tombeau, & cette inclination d'animer eſt ſi forte, ſelon les Theologiens, qu'encor & combien que l'ame ſoit bienhûreuſe de la Beatitude, que l'Ecole appelle objective, c'eſt à dire, qu'elle joüiſſe de la Divinité, tant qu'elle eſt ſeparée de ſon corps, auquel elle veut faire part de ſon bonheur, il luy manque quelque choſe; & quoy qu'on ne puiſſe pas dire, qu'étant reünie à luy, ſon

bonheur croiſſe du côté de l'objet Beatifique, puis qu'elle ne poſſede pas ſon Dieu d'une maniere plus intenſe & plus parfaite, & qu'elle n'acquiert pas de nouveaux degrez de gloire, par le moyen deſquels elle devienne plus hûreuſe, on peut pourtant aſſûrer qu'il croit en extenſion, en ce qu'étant reünie à ce qu'elle aime, & luy communiquant ſa Beatitude, en la façon qu'il eſt capable de la goûter; ce qu'elle deſiroit ardemment, ce deſir, ſans l'accompliſſement duquel elle ne pouvoit pas être de tout point contente, étant rempli, il ne luy reſte plus rien à ſouhaiter.

Quant au corps on peut dire qu'il n'a rien que de paſſif à l'égard de ſon ame, comme elle eſt au deſſus de luy par l'excellence de ſa nature,

elle doit faire en luy tout ce qu'elle veut. C'eſt pour cette raiſon que quelques-uns ont dit qu'elle n'eſt pas plûtôt infuſée dans la matiere de ſon corps, qu'elle travaille à l'organiſer, & à ſe bâtir une demeure commode.

Reprenons ce que nous venons de dire. Si Dieu a fait l'homme inexterminable, comme ſon Image : s'il n'a point fait la mort : s'il a dit luy-même qu'il ne vouloit point la mort du pecheur, mais ſa converſion : ſi l'ame eſt faite pour animer : ſi elle doit toûjours animer : ſi elle peut toûjours animer : ſi elle veut toûjours animer : ſi le corps n'a rien que de paſſif à l'égard de ſon ame : s'il ne reſiſte point à ſes operations, par leſquelles elle tend à animer : ſi elle peut bien organiſer ſon corps :

ſi elle a bien pû introduire en luy les diſpoſitions qu'elle demande pour bien animer : ſi elle peut bien quelquefois le remettre en ſanté, quand il l'a perduë ; pourquoy ne pourra-t-elle pas entretenir ces diſpoſitions une fois reçûës, pour animer toûjours? Par toutes ces raiſons il ſemble que l'homme devroit toûjours vivre, ſoit qu'on le conſidere eu égard à ſon Dieu, ou eu égard à ſon ame, ou eu égard à ſon corps: cependant il meurt, ni Dieu, ni ſon ame, ne le garantiſſent pas ; & ce grand deſir qu'il a d'une vie immortelle, qui eſt né avec luy, n'a ſon effet dans aucun des hommes; quoique, ſelon les Philoſophes, quand la nature fait deſirer quelque choſe, par un deſir qui vient d'elle & de ſon fond, il doit avoir de l'effet dans

quelques individus de l'eſpece au moins, vû qu'elle ne porte point à des choſes impoſſibles; cependant il meurt, & pas un n'en échape : d'où vient cela ?

Pour reſoudre ces difficultez appuyées ſur l'Ecriture, il faut dire au premier argument à l'égard de Dieu, qu'il a fait l'homme immortel, à condition qu'il s'abſtiendroit de l'offenſer, ce qu'il n'a pas fait. Au 2^e^. Que l'Image de Dieu eſt en l'ame de l'homme, & non pas dans le corps, & qu'encor qu'il meure, cet Image n'eſt pas ruiné pour cela, il ſubſiſte toûjours dans l'ame, dans laquelle il a été imprimé. Au 3^e^. Qu'il eſt vray que Dieu n'a point fait la mort, & que c'eſt contre ſon intention qu'elle arrive : mais il ne faut pas conclure delà qu'elle ne doit

point arriver ; tant que l'homme a conſervé la Juſtice de ſon origine, cette Juſtice l'a mis à couvert des inſultes de la mort : en la perdant par le peché, il luy a ôté cet obſtacle, il luy a ouvert la porte, il l'a introduit dans le monde contre luy-même, & elle l'eſt venu aſſaillir en une infinité de manieres.

A l'égard de l'ame, il faut dire qu'étant immortelle, elle eſt faite pour animer, qu'elle veut toûjours animer : mais qu'elle ne peut animer qu'autant qu'il plaît à Dieu, qui concourt à cette animation, & par la volonté de ce Dieu, qui eſt la premiere vie. Or Dieu a voulu que l'ame avec ſon concours animât toûjours tant qu'elle ſeroit attachée à ſa volonté, & animée de ſa grace : mais que ſi pour complai-

re à ſon corps, elle ſe détachoit de cette volonté, en laquelle ſe trouve la vie, que comme elle gâte en elle l'Image de Dieu, qui donne la vie à tout ce qui vit, ce Dieu, pour la punir, ne veut plus qu'elle luy reſſemble en cela, & qu'elle puiſſe donner la vie à ſon corps pour toûjours, ſelon ſon premier deſſein : mais qu'elle anime un tems ſeulement, plus ou moins long, ſelon le bon plaiſir de cette volonté.

Vita in voluntate ejus. Pſalm. 29.

De ce que nous venons de dire, on peut conclure quatre choſes. 1°. Qu'il a été au pouvoir de l'homme de ne point mourir. 2°. Qu'il eſt devenu mortel d'immortel qu'il étoit par ſa faute, par ſon péché. 3°. Que cela étant ainſi, il eſt cauſe de ſa mort, & non pas Dieu ; c'eſt pour cela qu'il eſt dit que Dieu n'a

point fait la mort, qu'elle eſt entrée dans le monde par le péché, dont Dieu n'eſt point l'auteur. C'eſt donc l'homme qui s'eſt tué luy-même en péchant. Il n'étoit pas juſte que ſon corps ne mourût point, puiſque ſon ame, par laquelle il vit, étoit morte; il n'étoit pas à propos, qu'une ame, qui n'eſt plus animée de la Grace, qui eſt ſa vie, puiſſe elle-même animer ſon corps, & luy donner la vie qu'elle n'a pas. 4°. Il eſt conſtant, par ce que deſſus, que l'homme avoit été créé immortel, non par nature; car comme la nature eſt toûjours la même dans l'eſpece, s'il avoit été immortel par nature, il le ſeroit encor; mais par la Grace: la perte de la Grace luy a cauſé la privation du fruit de vie, & la privation du fruit de vie luy cauſe la mort.

A l'objection cy-dessus, sçavoir, que puisque du péché il y a du retour à la Grace, de même de la mortalité il doit y avoir du retour à l'immortalité, vû que le péché est la cause de la mort, & que la Grace est la cause de la vie, selon ce que nous avons dit.

Il faut répondre qu'encor que la Grace originelle, & celle que Dieu donne à l'homme par le moyen des Sacremens, soient de même nature, que cependant la derniere n'est point d'une égale efficace. Je veux dire qu'elle n'est point si puissante que la premiere, vû qu'elle ne s'étend point *ad amissæ immortalitatis effectum*, comme parle saint Thomas; c'est à dire, qu'elle ne peut point faire revenir l'homme à l'état de l'immortalité, dont il est déchû.

Amplior gratia collata fuit ante peccatum, quam post. S. Thom. 1.q.95. 4.C.

J'ajoûte au ſentiment de ce ſaint Docteur, que quand bien cette ſeconde Grace, qui revient à l'homme par la Penitence, ſeroit d'une égale efficace, & qu'elle s'étendroit *ad amiſſæ immortalitatis effectum*, comme la premiere, il ſeroit encor neceſſaire, pour reparer le déchet de la ſubſtance, que nous avons nommé moyenne, ou humide conjoignant, que Dieu redonnât à l'homme l'uſage du fruit de vie, au moyen duquel l'harmonie, qui ſe doit rencontrer entre l'ame & le corps, fût rétablie & conſervée, & que la premiere pût toûjours animer le dernier.

Mais je dis qu'encor que depuis le péché du premier homme, les autres hommes, ſes deſcendans, ſe trouvent dans la neceſſité de mou-

rir, il ne leur eſt pourtant pas défendu d'aſpirer à une longue vie. Je dis plus, puiſque je dis que Dieu l'a promiſe aux fidéles obſervateurs de ſes Commandemens, & qu'ils l'auront ſans doute, ſi reglans leurs mœurs ſelon ſa volonté ils ont connoiſſance du ſuccedanée du fruit de vie, & s'ils en uſent ſelon leurs beſoins. La crainte du Seigneur ajoûtera des jours aux jours de la vie des gens-de-bien, dit le S. Eſprit au dixiéme des Proverbes: Le nombre des années des impies ſera diminué. Le Roy Ezechias eſt une preuve du premier. Ce pieux Prince tomba malade, & Dieu voulant récompenſer ſa vertu & ſes bonnes œuvres, luy fit dire par le Prophete Iſaïe, qu'il eut à donner ordre à ſes affaires, parce qu'il n'en échaperoit pas.

Timor Domini adjiciet dies, anni impiorum breviabuntur. Prov. 10.

4. Regum. 20.

A cette triſte nouvelle il pria Dieu à chaudes larmes, à ce qu'il luy plût luy redonner la vie; & la ferveur de ſa priere eut tant de force, qu'elle fit revoquer l'arreſt. Le Prophete qui n'étoit pas encor ſorti du logis, eut ordre de retourner, & de dire au Roy de la part de Dieu, qu'il avoit vû ſes larmes, & qu'il avoit exaucé ſa priere; qu'il gueriroit, & que dans trois jours il iroit au Temple pour luy rendre graces de ſa ſanté; qu'en outre, il luy accordoit encor quinze ans de vie. L'Empereur Anaſtaſe Dicore, ou à double Prunelle, eſt une preuve du ſecond. Ce Prince qui avoit vécu en impie, fut, en punition de ſes dereglemens, frapé du tonnerre; & pendant qu'il étoit au lit du coup, un Spectre luy aparut dans ſon ſommeil, avec un

Livre en ſa main, qui luy dit : Voila que je retranche de ce Livre quatorze années de ta vie, pour ton impieté.

Il n'eſt pas difficile de trouver dans l'Hiſtoire Sainte un aſſez grand nombre de perſonnes qui ont longtems vécu, tant que le premier âge du monde a duré ; c'eſt à dire, depuis la creation juſqu'au deluge : mais cela n'eſt pas ſi commun ni ſi ordinaire dans les âges ſuivans, ceux mêmes qui ont beaucoup vécu, ne ſont point parvenus à un ſi grand nombre d'années, dautant que Dieu voyant que l'homme abuſoit d'une vie auſſi longue, que celle des premiers de ſa race, la borna à ſix vingts ans, afin que ſes péchez euſſent des bornes : & nous voyons dans le ſiecle où nous ſommes, que

pour la multiplication des crimes, à peine peut-on parvenir à la moitié de ce terme. Voicy pourtant une liſte de ceux dont la vie a été conſiderable pour ſa longueur, telle que je l'ay pû recuëillir dans les Ouvrages de ceux qui ont écrit, & je l'ay faite exprés, pour montrer que les hommes d'aujourd'huy ne doivent pas deſeſperer de vivre un tems aſſez long, s'ils craignent Dieu, s'ils s'abſtiennent de l'offenſer, s'ils évitent les débauches, & s'ils vivent d'une maniere réglée.

Noé vécut 950 ans; Sem ſon fils 600 ans; Arphaxad fils de Sem 338 ans; Salé fils d'Arphaxad 430 ans; Heber fils de Salé 464 ans; Phaleg 239 ans; Rheu 239 ans; Sarug 230 ans; Nachor 148 ans; Thare pere d'Abraham 160 ans;

Abraham 175 ans ; Isaac 185 ans ; Jacob 165 ans ; Moyse 120 ans ; Aaron 123 ans ; Sara 127 ans ; Judith 105 ans ; Saint Simeon fils de Cleophas Evêque de Jerusalem, dont la fête est celebrée le 18. de Février, souffrit le martyre à l'âge de 120 ans ; Saint Hilarion vécut 84 ans ; Saint Paphnuce & Saint Macaire 90 ans ; Saint Jacques l'Hermite 104 ans ; Saint Antoine & Saint Simeon Stilite 109 ans ; Saint Arsene & Saint Romuald 120 ans ; Saint Remond Jacobin 100 ans ; Saint Theodore Abbé 105 ans ; Le venerable Bede 92 ans. Outre ceux-cy en voicy d'autres dont les Histoires prophanes font mention ; Artephius Grec, *in turba Philosophorum*, se vante qu'au moyen de sa quinte-essence, il a déja vécu 900 ans : Je croy que c'est

une fable. Remond Lulle étant proche de sa mort comme il paroissoit, fit l'or potable, dont il se revivifia: Il vécut jusqu'à 140 ans, & mourut d'une mort violente dans une des Isles Baleares, où il est reveré comme un saint Martyr. Jean des Tems en 1140. mourut âgé de 460 ans, du tems de l'Empereur Conrad; il avoit servi l'Empereur Charlemagne dans ses guerres. Nestor, selon l'opinion commune, vécut 300 ans. Arganton ou Argentonius, Roy de l'Andalousie, apellé autrefois Turdelanie, ou Calismalis, vécut 150 ans. Strabon, le Poëte Silius, & autres disent 300 ans.

Ter denos decies emensus Belliger annos.

Bapt Mant. in Alphonso il regna 80 ans; Marcus Valerius Corvinus

vécut 100 ans; Stephanus Romain vécut long-temps; Terencia femme de Ciceron vécut 117 ans; Samura Romaine 110 ans: Valeria Capriola dansa deux fois aux Jeux séculaires, qui ne se faisoient que de cent ans en cent ans. Pline raporte, qu'aux Rôles faits par les Empereurs Tite & Vespasian, on trouva à Parme trois hommes âgez de 120 ans, deux de cent trente, & une femme de 132 ans. En la Romanie on trouva 54 hommes de chacun 100 ans, 57 de 110 ans, 4 de 130. & autres quatre en avoient chacun 115. Dans les mêmes Rôles il est encor dit qu'on en trouva 4 qui avoient chacun 140 ans. Gorgias Leontin vécut plus de 100 âns en bonne disposition. Seneque Philosophe de Cordoüe vécut 140 ans. Appollo-

nius de Tianée 100 ans. Democrite 109 ans. Galien 140 ans. Attila Roy des Gots 140. Macinissa Roy de Guinée 94.

Antoine de Torquemade, en la dixiéme Journée de ses Discours, dit que Velasque de Tarente in Philone, fait mention d'une Abbesse du Monastere de Monviedre, âgée d'environ 110 ans, qui devint jeune comme à l'âge de 30 ans; ses dents luy revinrent, ses cheveux prirent la couleur noire; ses rides s'en allerent, & son sein luy vint comme à une personne de l'âge susdit. Il dit encor, qu'en la Ville de Tarente demeuroit un Vieillard qui étoit rajeuni à l'âge de cent ans; il vécut cinquante ans en cet état, puis il vieillit derechef. Le même Sieur de Torquemade raporte, que l'A-

miral Fadrique paſſant à Rioia, vit un homme qui ne paroiſſoit âgé que de cinquante ans, qui luy dit qu'il avoit été Laquais chez ſon grand-Pere; ce que l'Amiral ne pouvoit croire : il le crût pourtant, lorſque le bon-homme luy dit, qu'étant parvenu à l'âge de cent ans, il étoit rajeuni, ce qui luy fut averé par les habitans du lieu, auſquels il s'informa de la choſe. Il dit en outre que Fernand Lopes de Caſtanaga, au Livre 8. de ſes Chroniques, raconte que du tems que Nonio de Cugnes étoit Viceroy des Indes, on luy amena un homme âgé de 340 ans, qui affirma qu'il étoit rajeuni quatre fois, ce qui fut confirmé par ceux de ſa connoiſſance; il étoit natif de Bengala; il avoit eu ſoixante-dix femmes, & a vécu

370 ans, il vivoit en l'an 1536. Le même Auteur ajoûte encor, que dans le même tems vivoit à Bengala un More Mahometan, nommé Xequepir natif d'une Province nommée Xeque, lequel avoit 300 ans.

André Benedict raconte d'une femme, qui s'apelloit Victoire, qu'étant âgée de 80 ans, les dents & les cheveux qu'elle avoit perdus, luy revinrent.

Plusieurs personnes ont lû, aussibien que moy, une Gazette de Hollande publiée environ le mois de Decembre 1688. dans laquelle le Gazetier parloit, comme d'une chose extraordinaire en nôtre siecle, de la mort d'un homme qui avoit vécu 130 ans: Un Medecin de nos jours assûre dans ses Ouvrages

qu'il a traité un homme, qui eſt mort âgé de 150 ans. Je pourrois groſſir ce Chapitre de beaucoup d'autres, dont la vie a été fort longue. Je les trouve au premier Livre des Officines de Textor, au Chapitre qui a pour titre, *Qui diu vixerunt* : mais je m'en abſtiens pour n'être point trop long; j'y renvoye le curieux Lecteur : il me ſuffit d'avoir montré que l'on peut vivre long-tems, ce que je m'étois propoſé. Il faut voir dans le Chapitre ſuivant par quoy l'on vit.

Lucien a auſſi fait un Catalogue de ceux qui ont long-tems vécu.

CHAPITRE III.

Que les corps vivans ne vivent pas par eux-mêmes, mais par quelque chose de ſpirituel, qui eſt leur ame.

QUelques rêveurs de Philoſophes ont voulu que le monde étoit un animal, & qu'il vivoit en ſon tout, & en ſes parties; ainſi, ſelon eux, la terre, les pierres, les marbres, les métaux, &c. ſont animez & vivans. Si cette opinion eſt veritable, le monde eſt un miſerable animal; les uns le déchirent de tous côtez, en labourant la terre: les autres creuſent juſques dans ſes entrailles, pour en tirer l'eau, la marne, les pierres & les métaux. Quand cette opinion ridicule; que les plus groſſiers

groſſiers des hommes mêmes ne croyent pas, ſeroit admiſe, il faudroit toûjours en revenir là, que de tous les corps vivans, il n'y en a pas un qui vive par luy-même. Si le monde étoit un animal, il vivroit parce qu'il ſeroit animé, & il ſeroit animé, parce qu'il auroit une ame; ce qui n'eſt point: ou bien il faudroit dire, que le corps de cet animal ſeroit vivant & animé, ſans avoir une ame, ce qui ſeroit impertinent & contradictoire; il eſt autant de l'eſſence de l'animal, pour être animal, d'avoir une ame, qu'il eſt de l'eſſence de l'homme, pour être homme, d'être raiſonnable. Si les corps inanimez étoient vivans, ils vivroient ou à cauſe qu'ils ſont corps, ou à cauſe de la matiere dont ils ſont compoſez, ou à cauſe de leur

forme corporelle, & ils donneroient des marques de leur vie par le mouvement. Or je dis qu'ils ne peuvent pas vivre par aucune de ces raiſons. Ils ne vivent pas parce qu'ils ſont corps : ſi cette raiſon avoit lieu, tout corps devroit vivre par luy-même; perſonne pourtant n'admet à l'heure qu'il eſt, que les marbres, qui ſont corps, vivent; & s'il s'en trouvoit un ſeul qui vécut, par la raiſon qu'il ſeroit corps, on auroit lieu de demander, vû la grande quantité de corps qu'il y a dans l'Univers, auſquels on n'attribuë point la vie, pourquoy celuy-là vivroit, & les autres, non. Ils ne vivent pas à cauſe de la matiere dont ils ſont compoſez : la matiere eſt un aſſemblage d'élemens unis enſemble, où la terre domine pour l'ordinaire

avec l'eau qui en lie les parties : or tous ces élemens, à cauſe de leurs qualitez, repugnent à la vie, qui demande une humidité jointe à une chaleur temperée : le feu eſt trop chaud & trop ſec, l'air ſemble mieux diſpoſé, & plus propre pour la vie ; cependant on ne voit pas qu'il la donne : & s'il ne l'a pas luy-même, comment la pourroit-il donner à une matiere plus groſſiere, & moins propre à la vie que luy? L'eau qui lie les parties de la terre, pour en faire un corps, a trop de froideur avec ſon humidité. De tous les élemens, la terre, à cauſe de ſes qualitez, eſt la plus éloignée de la vie ; elle a la froideur & la ſéchereſſe, qui ſont les ſemences & les cauſes de la mort; elle a la peſanteur, par laquelle elle a le mouvement naturel, pour ten-

dre au centre des choſes peſantes: mais cette peſanteur repugne extrémement au mouvement qui marque la vie. Outre cela, elle a l'opacité & la tenebroſité qui la rendent, ſelon l'Ecriture, la region de l'ombre de la mort. Les corps ne vivent pas non plus par leur forme corporelle. Dieu avoit formé le corps de l'homme, du limon de la terre, avant qu'il fut vivant, pour le faire vivre; il mit en luy un ſouffle de vie, c'eſt à dire, qu'il crea en luy ſon ame, & dés le moment il fut animé & vivant. Si les corps vivoient au moyen de leur forme corporelle, ils devroient encor vivre aprés qu'ils ne vivent plus, vû que ces formes ſubſiſtent dans les plantes, dans les animaux, & dans l'homme, aprés qu'ils ſont morts. Les corps inanimez par

la mort, ne donnent aucune marque de vie par le mouvement ; ils n'ont que le mouvement naturel, par lequel ils tendent en bas, & ce mouvement qui reſte aprés la mort, n'eſt nullement vital. Si donc tous les corps inanimez ne vivent pas, ſi ceux qui vivent ne vivent pas à cauſe qu'ils ſont corps, ni à cauſe de la matiere qui les compoſe, ni à cauſe de leur forme corporelle, c'eſt une neceſſité de dire qu'ils vivent à cauſe de quelqu'autre choſe, & ce quelqu'autre choſe, c'eſt ce que nous apellons ame ; & c'eſt ce qui donne aux plantes le mouvement par lequel elles croiſſent & ſe multiplient, & aux animaux, le mouvement progreſſif par lequel ils vont où l'apetit les porte, outre celuy d'accroiſſement & de multiplication.

C'eſt une choſe familiere aux Philoſophes, aux Medecins, & aux Peres de l'Egliſe même, de nommer le corps l'inſtrument de l'ame; ils ont raiſon, il l'eſt en effet. Cette dénomination me fournit encor une raiſon, pour confirmer que les corps ne vivent point par eux-mêmes. Voyez un inſtrument dans la boutique d'un Artiſan, il eſt ſans mouvement; & ſi l'ouvrier qui l'a deſtiné pour certains uſages, à quoy il l'employe, ne le remuë, il demeure en une place, ſans mouvement; & lors qu'il eſt uſé, inutile, & qu'il ne peut plus ſervir, il le laiſſe abſolument ſans aucun uſage. Le corps eſt l'inſtrument de l'ame; il ne peut ſe remuer que par ſon moyen; elle l'employe à ſes fonctions; elle s'en ſert à ſes uſages; & quand pour être

Corps organiſé, c'eſt à dire inſtrumenté, ou plein d'inſtrumens.

uſé, il n'eſt propre à rien, elle le laiſſe ſans mouvement, & ſans vie, & elle l'abandonne à la pourriture. Ce que nous venons de dire fait aſſez voir que ſi les corps vivans ont la vie, ils ne l'ont pas d'eux-mêmes, & qu'ils la tiennent d'une autre choſe, que nous avons nommé ame: mais nous ne ſommes pas encor arrivez à nôtre but, qui eſt de montrer que le corps vit par quelque choſe de ſpirituel; pour cela il eſt à propos de faire voir que l'ame eſt ſpirituelle non ſeulement dans l'homme, mais que même dans les animaux & dans les plantes, ce qui les anime eſt en quelque façon ſpirituel.

Le mouvement eſt la marque de la vie, nous l'avons dit. Les corps pour la peſanteur de la matiere dont

ils ſont compoſez, ſont mal propres pour le mouvement; les ſubſtances ſpirituelles au contraire y ſont fort propres pour leur legereté. Ainſi plus une ame eſt dégagée de toute materialité, plus la vie qu'elle communique à ſon corps, eſt excellente, & plus elle a de facilité & de diſpoſition à le mouvoir. L'ame des plantes, quoy qu'un peu ſpirituelle, ce qui fait qu'on ne la voit point quand elle expire, eſt fort embroüillée dans la matiere; pour cela elle ne donne aucun mouvement, que celuy de l'accroiſſement. Celle des animaux a moins de materialité; elle n'en eſt pourtant pas tout à fait dégagée, & pour cela elle cauſe en eux un mouvement plus parfait, qui eſt le local: mais tant celle des plantes, que celle des animaux ſans rai-

ſon, pour n'être pas dématerialiſées, ne peuvent ſubſiſter vivantes hors le corps qu'elles animent. On ne peut pas aſſûrer que les ames des plantes & des animaux ſans raiſon ſoient ſpirituelles, vû qu'elles viennent de ſemences qui ſont materielles, & qu'elles meurent avec le corps: on peut dire neanmoins que dans ces ſemences il ſe trouve un grand amas d'eſprits, qui étant un peu dévelopez de leur matiere, deviennent les ames des individus, dont elles font partie; qu'étant ames & eſprits, quoy qu'avec beaucoup de materialité, elles ſont legeres & agiles; & pour leur legereté & agilité, elles ſont capables de ſurmonter la peſanteur du corps qu'elles animent, & de luy donner le mouvement d'accroiſſement, ſi elles ſont plantes; &

le progressif, ou local, joint à celuy de l'accroissement, si elles sont animaux, & de faire en leur corps les fonctions qui sont de la nature vegetative, ou de la sensitive. Quant à l'âme de l'homme, elle a embarassé tous les Philosophes anciens qui n'ont point connu nos Mysteres; ils en ont parlé differemment, & l'ignorance où ils étoient de sa nature, leur a fait dire mille choses impertinentes. Je sortirois de la resolution que j'ay prise, d'être bref & succint, si je voulois m'amuser à décrire leurs differentes opinions sur cette matiere; ce qui me semble digne de remarque en cette occasion, c'est qu'encor qu'ils crussent qu'elle étoit de quelque matiere, ils sont comme convenus en cela, que cette matiere étoit tenuë, subtile &

déliée, comme de l'air ou du feu, ce qui montre le penchant qu'ils ont eu à l'aprocher de la ſpiritualité. Le Philoſophe pleureux (j'entens parler d'Heraclite) m'a contenté plus que les autres, lors qu'il a avoüé ingenûment, au raport de Diogene Laerce qui a écrit ſa vie, que ſa nature ne pouvoit être découverte, qu'elle avoit des raiſons profondes & cachées; & que quelques voyages que l'on fit pour s'en informer, elle ſeroit toûjours inconnuë.

Dicitur & id de animæ ſenſiſſe natura, nunquam illam reperiri poſſe quantalibet quis via conficiat ſpatia adeo profundam ejus eſſe rationem. Diogen. Laerc in vita Heracliti.

Ce qui a donné tant de peine à l'ancienne Philoſophie, graces à Dieu, ne nous en donne plus; nous ſçavons, par le moyen de nôtre foy, qu'elle eſt purement ſpirituelle, & que pour cette raiſon elle peut ſubſiſter hors de ſon corps; ce qui n'arrive point ni à celle des plantes, ni

à celle des brutes. Quoique nous ayons dit que l'ame de l'homme eſt purement ſpirituelle, c'eſt à dire, qu'elle eſt ſans mélange de materialité, elle n'a pas pour cela toute la ſpiritualité des eſprits, le dernier du neuviéme ordre des Anges en a plus qu'elle : celuy-cy, qui eſt le premier en montant, en a moins que le ſecond qui le ſuit immédiatement ; le troiſiéme devance ces deux icy ; le quatriéme a une meilleure part à cette pureté ſpirituelle : mais il le cede au cinquiéme, comme le cinquiéme fait au ſixiéme, & ainſi de ſuite; cela va toûjours en augmentant de degré en degré juſqu'au premier des Seraphims ; il n'y en a pas deux de ſemblables, ſelon ſaint Thomas, & chacun encherit ſur celuy qui eſt au deſſous de luy. Ces bienhûreux

eſprits, qui ſont preſque infinis en nombre, ſont diſtinguez l'un de l'autre par ces differens degrez de pureté; & c'eſt ce qui a fait penſer à ce ſaint Docteur, que dans la nature Angelique, chaque ſingulier conſtituë une eſpece à part; & plus ces degrez de perfection ſont haut élevez dans la ſpiritualité, plus ces ſublimes intelligences ſont avantagez des dons & des prérogatives de la vie, parce qu'ils ſont plus proche de la ſource des eſprits & de la vie, qui eſt Dieu.

Cela poſé, quelle penſée devons-nous avoir de ce premier des Etres, il ne voit rien au deſſus de luy, ſon être illimité eſt au comble & au féte de la plus haute élevation ſpirituelle? il eſt ſouverainement ſureminemment, & par excellence eſprit. *Deus* Joan. 4.
Spiritus eſt: Il a la plenitude de l'être,

de la ſpiritualité & de la vie : & il eſt, pour parler comme les Theologiens, un acte trés-pur, qui exclud infiniment toute potentialité ; c'eſt à dire, que Dieu qui eſt trés-ſimple, eſt une perfection infinie, infiniment éloignée de toute imperfection : en un mot, il eſt l'actualité de l'être, s'il eſt permis de parler ainſi, & il eſt la ſource, le principe, & le centre des eſprits. Si la vie eſt dans ce qui s'écoule du principe, y a-t-il apparence qu'elle ne ſoit pas dans le principe? Si la vie ſe trouve dans l'effet, ſe peut-il faire que la cauſe de cet effet en ſoit privée? Si la vie ſe rencontre dans le ruiſſeau, qui pourra croire que la ſource de ce ruiſſeau en ſoit dépourvûë? Si le Createur donne la vie à tout ce qu'il a créé de vivant, peut-on raiſonna-

blement penser que contre la maxime, il donne à ses creatures ce qu'il n'a pas pour luy-même? Si une partie des choses naturelles est vivante, l'Auteur de la Nature sera-t-il de pire condition que cette partie? Si le mouvement est un signe de vie en tout ce qui vit, celuy qui donne le mouvement à toutes les choses vivantes, sans le recevoir d'aucune, sera-t-il sans vie & sans mouvement? Je veux dire sans certaines operations, comme d'entendre & de vouloir, lesquelles pour parler comme saint Thomas, sont des mouvemens d'un Etre parfait, qui existe en acte, qui ne sont point messeantes à une nature aussi excellente que la Divine, & qui sont sa joye & ses délices. Cela est de tout point impossible, & il est certain d'une cer-

Spiritus Creator movet se nec per tempus, nec per locum. Augustin.

S. Thom. 1. p. q. 9. a. 1. 1m. Φ 18. 3. 1m.

titude immanquable, que Dieu a la vie : mais s'il eſt vray, comme on n'en peut pas douter qu'il ait la vie, il faut neceſſairement que comme ſon Etre eſt infiniment au deſſus de tous les êtres, cette vie pour y répondre ſurpaſſe de tout point ce qu'on peut s'imaginer de plus excellent ; il faut dire que c'eſt un ocean, un abîme infini de vie qu'il eſt impoſſible de meſurer : mais d'une vie infiniment délicieuſe, infiniment glorieuſe, infiniment parfaite. Ce Dieu a une plenitude & une redondance de vie, qui ſe répand à gros torrens ſur les Citoyens du Ciel, & cauſe en eux une yvreſſe de contentemens ineffables. Cette vie par eſſence, cette premiere cauſe de vie fait auſſi découler ſes influences juſques ſur la terre, & elle y fait vivre tout ce qui vit icy-bas.

Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ & torrente voluptatis tuæ potabis eos. Pſalm. 35.

Re-

Reprenons un peu ce que nous venons de dire ; les corps inanimez ſont ſans vie ; les corps des plantes, des brutes & des hommes ne vivent point par eux-mêmes : les ames des plantes & des brutes qui ſont materiellement ſpirituelles, aprés avoir vivifié leurs corps quelque tems, meurent avec eux, & cela fait voir que la mort vient au côté de la matiere. Quand l'ame de l'homme ne peut plus compatir avec les indiſpoſitions de ſon corps, elle le laiſſe ſans vie, & elle vit ſeule ſeparée de luy ; elle ne meurt pas ainſi que l'ame des plantes & des brutes, parce qu'elle eſt ſans matiere : les Anges vivent d'une vie plus noble qu'elle, parce qu'ils ſont plus purs dans le genre des eſprits, & Dieu, qui eſt la pureté même, eſt la vie par eſſence, &

cela fait voir que la vie vient de quelque chose de ſpirituel. O homme qui lis cecy, qui que tu ſois, voila une belle leçon pour toy! Si tu aime la vie, prens garde que la mort vient du côté de la matiere : ne rampe pas comme un vil animal ſur la terre, retire ton affection des choſes materielles. La vie vient du côté du ſpirituel, éleve-toy à ton Dieu, la ſource & le principe des eſprits & de la vie : tens à luy de tous les mouvemẽs de l'ame qui t'a donnée, que ta converſation ſoit toûjours dans les Cieux; contemple cette divine ſource de vie; applique-toy à le connoître; épuiſe tout ce que tu as de force dans la volonté à l'aimer, & tu pourras attirer de cette divine ſource des influences de vie, non ſeulement pour la vie naturelle, mais même

pour celle de la grace, & pour celle de la gloire. Cecy ſoit dit en paſſant pour le moral.

Concluons maintenant, & diſons qu'il eſt conſtant par ce que nous venons de dire, que c'eſt par l'ame que le corps eſt vivant, & qu'afin qu'il vive long-tems icy-bas, il eſt neceſſaire de la retenir long-tems formellement unie à ce corps; que pour la retenir long-tems, il eſt beſoin de connoître les diſpoſitions qu'elle demande pour demeurer dans l'union, & pour animer, & les luy procurer autant qu'il eſt poſſible. Il faut de plus connoître un certain humide ſpiritueux, onctueux, plein d'une chaleur vitale, qu'elle aime, auquel elle s'attache, & qui l'attache elle-même à ſon corps, & par le moyen duquel elle fait en luy tout

ce qu'elle doit faire pour animer. La continuation de la vie, dit Ariſtote, dépend de cette humeur pleine de chaleur. *Vita eſt permanentia humidi in calido.* Je nomme cette chaleur humoreuſe, ou cette humeur chaloureuſe, ſubſtance moyenne, ou humide conjoignant, pour les raiſons que nous expliquerons cy-aprés. Nous parlerons premierement de ces diſpoſitions, enſuite nous parlerons de cette ſubſtance: mais voyons auparavant comme l'ame anime les parties ſolides & groſſieres, par le moyen des ſubtiles & tenuës.

CHAPITRE IV.

Que l'ame anime les parties ſolides & großieres du corps par le moyen des ſubtiles & tenuës.

SI entre les Philoſophes anciens il y a eu un ſi grand partage d'opinions touchant la nature de l'ame, ainſi que nous l'avons dit au Chapitre précedent, ceux d'entr'eux qui ont crû ſon immaterialité & ſa ſubſiſtance avant le corps, n'ont été guére moins partagez en ſentimens, touchant la maniere dont elle s'unit à luy, pour faire un tout phyſique, & leur créance a cauſé leur partage. Ils voyoient une grande diſtance entre ces deux parties de l'homme, la ſpiritualité de l'une, & la materialité

de l'autre leur faiſoit de la difficulté ; ils ne pouvoient concevoir que des choſes ſi éloignées puſſent s'unir, ſi une nature moyenne, c'eſt-à-dire, qui tint de l'une & de l'autre, & qui eut quelque choſe du ſpirituel & du corporel, devenuë mediatrice de ces deux extrémes, n'intervenoit, pour les concilier & pour en ménager l'union. Platon & ceux de ſa ſecte enſeignoient, que l'ame qui avoit été créée dés le commencement avec la connoiſſance des ſciences, libre & ſeparée de toute matiere, ſe plaiſoit en cet état de vie, & qu'elle avoit eu horreur de s'allier avec le corps, comme étant une choſe indigne de ſa nobleſſe ; que neanmoins pour expier certaines offenſes dans leſquelles elle étoit tombée depuis ſa création, elle étoit contrainte contre

ſon inclination, d'entrer dans un corps dans lequel elle étoit enfermée, ainſi qu'un priſonnier dans une priſon, & d'habiter malgré elle dans ce bas étage du monde; qu'à cet effet elle étoit premierement revêtuë d'un habit éclatant, incorruptible & ſemblable à un aſtre, qu'elle ne quittoit jamais: A ce premier vêtement ils en adjoûtoient un autre moins précieux composé de la portion la plus tenuë des Elemens, & ils diſoient qu'étant ainſi acoûtrée, ces habillemens étoient comme des liens, qui l'attachent à ſon corps; d'autres vouloient que cette union fut ménagée par la lumiere, qu'ils diſoient être un corps de la nature de la quinte-eſſence: l'ame des plantes, ſelon eux, s'uniſſoit par le moyen de la lumiere du Ciel étoillé: celle des bêtes par

S. Thom. 1. p. q. 76. art. 7.

la lumiere du Ciel cryſtalin ; & celle de l'homme par la lumiere du Ciel empirée. Ces rêveries philoſophiques ſont rejettées, l'ame n'eſt point créée avant le corps, ni hors du corps : Dieu n'en fait point à deux fois, ſa création & ſon infuſion dans la matiere ne ſont qu'une même choſe, ſelon S. Auguſtin. *Deus infundendo creat & creando infundit*, dit ce Pere. Le Docteur Angelique, qui eſt de ſon ſentiment, ſe raille avec raiſon de ceux qui ont une opinion contraire, & la traite de ridicule ; la lumiere n'eſt point un corps, & la quinte-eſſence qui eſt une ſubſtance au deſſus des Elemens, n'entre point, ſelon luy, dans la compoſition des choſes par elle-même, parce qu'elle eſt inalterable ; mais par ſa vertu ſeulement : qu'il ſuffit que l'ame ſoit

faite pour le corps, & le corps pour l'ame; que celle-cy ſoit la forme, & celuy-là ſa matiere : que l'une, je veux dire l'ame, veüille perfection-ner en animant, & que l'autre aſ-pire à la perfection de l'animation; & enfin que tous les deux, par une inclination mutuelle qui leur vient de la nature même, conſpirent à s'unir, & à demeurer unis auſſi long-tems qu'ils le peuvent. J'avouë qu'entre les parties ſolides & groſ-ſieres du corps & l'ame, il eſt beſoin, ce ſemble, d'un milieu qui les uniſ-ſe : mais eſt-il croyable que Dieu n'ait pas pourvû à cela? Ce ſeroit luy faire injure que de le croire. Pourra-t-on bien penſer que ſa Providence qui a Sap. 11. 16. fait tout avec poids, nombre & meſu-re, qui diſpoſe toutes choſes avec for-ce, mais pourtant avec ſuavité, luy ait Sap. 7.

manqué en cette rencontre ? Cela ne ſe peut pas dire, & ſi l'on conſidere, ſi l'on examine la choſe avec attention, on verra que tout de même qu'entre les êtres créez depuis le plus bas & le plus imparfait juſqu'au plus haut & au plus parfait, tous les eſpaces de l'être ſont remplies de degré en degré, en ſorte qu'il n'y a entr'eux aucune diſtance vuide : de même la nature n'anime point *per ſaltum* : je veux dire, que depuis les parties ſolides & groſſieres du corps materiel juſqu'à l'ame ſpirituelle, il ſe rencontre pluſieurs ſubſtances, qui encheriſſans l'une ſur l'autre en ſubtilité, viennent enfin aboutir & finir à l'ame, qui eſt tout à fait ſpirituelle. Le corps fait de terre eſt la baze & le fondement de tout l'édifice corporel, enſuite viennent les hu-

meurs moins groſſieres que le corps, dont la mélancolie a plus de raport avec la terre ; la pituite ſymboliſe avec l'eau ; le ſang a quelque choſe d'aëré ; la bile pour ſa chaleur eſt comparée au feu. Aprés les humeurs qui ont moins de groſſiereté que la matiere terreſtre , ſe preſentent les eſprits qui ont plus de convenance avec l'ame ; le moins ſubtil eſt celuy que l'on nomme naturel ; le vital eſt plus délié que luy ; l'animal ſurpaſſe les deux autres en ſubtilité & en tenuité : je penſe que s'il en avoit un peu davantage , il deviendroit tout à fait ſpirituel ; ou pour dire quelque choſe de mieux, qu'il ſe diſſiperoit entierement : auſſi c'eſt à luy , pour le raport qu'il a avec l'ame , qu'elle s'unit : mais elle s'unit aux autres parties par ſon

moyen. Voila le milieu, & il n'eſt nommé animal, que parce que c'eſt par luy que l'ame commence à animer & à faire les fonctions animales. C'eſt par ces humeurs & par ces eſprits, que le corps eſt diſpoſé à l'animation ; & parce que les unes & les autres ne ſont point étrangeres au corps : mais qu'elles en ſont partie ; on peut dire que ces parties, ſelon le ſaint Docteur, ſont des diſpoſitions, ou pour mieux dire, des parties diſpoſantes, qui déterminent l'ame à animer ce qu'il y a de plus groſſier dans l'homme, & à demeurer unie avec la matiere de ſon corps.

CHAPITRE V.

Des diſpoſitions que l'ame deſire dans la matiere de ſon corps pour l'animer.

IL eſt certain par ce que nous avons dit cy-deſſus, que tout ce qui vit eſt animé, & que ce qui eſt animé a une ame, autrement il ne ſeroit point animé. Cette propoſition eſt évidente par elle-même, de cette premiere propoſition j'en tire une autre qui n'eſt pas moins certaine; ſçavoir, qu'il y a autant d'ames qu'il y a d'individus animez dans chaque eſpece. Cela poſé, je dis que l'ame qui anime, n'auroit jamais animé le corps qu'elle anime; que cette forme ne ſeroit jamais venuë s'unir à ſa matiere, informer, achever un com-

posé, & le rendre parfait, si auparavant elle n'avoit trouvé dans cette matiere les dispositions qu'elle desire pour animer. C'est pour cela que les Philosophes disent, que lors qu'une matiere a la derniere disposition pour la forme, alors la forme s'y trouve, & qu'elle est tirée de la puissance de la matiere pour faire un tout complet: ils en exceptent l'ame de l'homme. Je dis de plus, qu'une matiere a beau avoir les dispositions pour être animée, que cependant elle ne peut jamais être animée que d'une ame de l'espece pour laquelle elle a les dispositions. Ainsi l'ame d'un Chéne ne peut pas animer la matiere d'un Noyer; elle ne peut pas animer la matiere d'un Figuier; elle ne peut pas animer la matiere d'un Amandier; elle ne peut pas animer la matie-

re d'un Olivier ; elle ne peut pas animer la matiere d'un Poirier, d'un Pommier, &c. elle ne peut animer que le corps & la matiere d'un Chéne : ce feroit une chofe furprenante, & qui paroîtroit même contradictoire ; & on peut dire que la nature fe démentiroit elle-même, fi l'ame d'un Chéne donnoit à l'Arbre qu'elle animeroit, les accidens, l'exterieur & l'apparence d'un Noyer, d'un Figuier, d'un Amandier, d'un Olivier, d'un Poirier ou d'un Pommier, &c. Cela ne fe peut pas concevoir, de même dans les animaux l'ame d'un homme ne peut pas animer le corps d'un Cheval ; elle ne peut pas animer le corps d'un Bœuf; elle ne peut pas animer le corps d'un Lion ; elle ne peut pas animer le corps d'un Ane, &c. elle ne trouve-

roit pas dans ces corps les diſpoſitions qu'elle y deſire ; elle n'y trouveroit cet excellent temperament qu'elle demande pour s'y loger; elle n'y trouveroit pas des organes propres pour y exercer les fonctions qui ſont de ſa nature, & qui ne conviennent point aux animaux ſans raiſon; elle ne peut animer que le corps d'un homme. Ainſi par tout ce que deſſus il eſt trés-évident, que ſi la matiere n'a du raport avec ſa forme pour en être informée, ſi le corps n'a du raport avec ſon ame par les diſpoſitions qu'elle demande pour animer, ils ne s'aſſembleront jamais.

J'adjoûte à ce que deſſus, que ce qui peut introduire dans la matiere les diſpoſitions neceſſaires, afin qu'elle ſoit animée, ce ne peut être qu'une ame ſemblable à celle qui doit

doit animer, & dont cette matiere a été produite. Cela se peut prouver par induction, en parcourant toutes les especes parfaites, je veux dire qui ne s'engendrent point de corruption. Le Chéne par exemple ne seroit jamais devenu Chéne, si l'ame d'un autre Chéne n'avoit auparavant disposé la matiere spiritueuse du Gland à devenir l'ame d'un Chéne pour perpetuer l'espece. La semence du Cheval ne seroit jamais devenuë un autre Cheval, si l'ame du Cheval n'avoit travaillé sur la matiere de cette semence, pour introduire dans cette matiere les dispositions dont elle a besoin pour devenir un jour un autre Cheval. La semence de l'homme ne seroit jamais un autre homme, si l'ame de l'homme dont elle est

ſemence, n'avoit agi ſur cette matiere pour y mettre les diſpoſitions neceſſaires pour recevoir un jour l'ame d'un homme, & pour devenir un autre homme, &c. Il faut donc neceſſairement que la matiere ait de la correſpondance avec la forme dont elle ſera animée, pour en être animée, autrement il n'y aura jamais d'union entr'elles.

J'adjoûte encor que l'homme, pour éclairé qu'il ſoit, ne peut pas connoître quelles ſont les diſpoſitions que demandent ces ames, dans la matiere qu'elles doivent un jour animer, par ces ames mêmes. L'homme ne connoit que par le moyen des ſens, elles ſont au deſſus des ſens : or s'il ne peut pas connoître ces ames par elles-mêmes, parce qu'elles ne tombent point ſous

les ſens, comment pourra-t-il connoître ces diſpoſitions, dont nous parlons, qui ſemblent plus éloignées ? Je dis pourtant que l'homme peut aucunement connoître les diſpoſitions que demandent ces ames, par ces diſpoſitions mêmes, quand elles ſont devenuës ſenſibles dans la matiere, dans laquelle elles ont été introduites.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer icy, comme cette matiere ainſi diſpoſée, eſt chere à la nature, & à l'ame de la plante ou de l'animal, comme elle la conſidere comme une production qui luy eſt précieuſe, & pour laquelle elle a beaucoup travaillé, & en cela je trouve onze choſes dignes de conſideration.

1. Dieu ayant créé au commen-

cement du monde tous les êtres vivans, plantes & animaux, pour marquer le domaine qu'il avoit sur eux, il leur fit commandement de croître, de multiplier, & de remplir la terre. La force de ce commandement a toûjours paru depuis par l'obeïssance, il est gravé au fond de l'ame de chaque individu de la nature, & il a fait en eux une impression qui ne finira qu'avec le dernier des siecles. En execution de ce commandement, à peine les creatures animées ont-elles atteint le terme de leur accroissement, qu'elles travaillent à la multiplication, & qu'elles préparent une matiere qui est destinée pour cela. A cette matiere l'ame applique sa vertu d'engendrer son semblable, & elle luy imprime

ſon image pour devenir un jour un autre individu de même eſpece qu'elle.

2. Cette matiere ainſi diſpoſée vient dans les plantes à l'extrémité des branches, & cela fait voir que c'eſt la plus pure & la plus ſubtile portion de la matiere de la plante, & comme ſon preſſis, ou ſa quinte-eſſence, qui contient virtuellement & en puiſſance une plante ſemblable à celle dont elle eſt produite. Cette matiere paſſe encor par le conduit d'une petite queuë, afin qu'en paſſant elle ſoit plus épurée.

3. La troiſiéme choſe que je trouve digne de conſideration, c'eſt qu'il ſemble que la nature ait peur que cette production ſoit perduë : c'eſt pour cela qu'on remarque qu'elle a tant de précaution

pour la conſerver ; icy elle l'enveloppe dans des membranes ; là dans de dures écorces : en cet endroit elle l'enferme dans des noyaux auſſi durs & auſſi ſolides que des pierres, & ſi bien fermez, qu'on a de la peine à les ouvrir ; & dans les animaux cette matiere eſt renfermée & reſſerrée dans une partie deſtinée par la nature à cet uſage, afin que par la chaleur de cette partie, elle y ſoit mieux elaborée & mieux conſervée.

4. Pour l'ordinaire ces ſemences ſont d'un ſi grand goût, qu'il paroît que la nature leur en a donné aſſez pour en diſtribuer à toute la plante, ou à l'animal qu'elles produiront dans la ſuite, & afin que ce goût étant temperé dans toute la plante, ou l'animal qu'el-

les produiront, soit quelque chose d'agreable & de delicieux à l'homme pour lequel il est fait, & pour lequel il seroit desagreable, si elles le communiquoient tout entier & sans temperament.

5. Dans ces semences je distingue deux choses, sçavoir ce qui est germe, & ce qui ne l'est point. Saint Augustin au Livre *de Genesi ad litteram*, Chapitre 5. dit que les semences ou graines contiennent avec distinction même de parties, quoique trés-subtiles, tout ce qu'elles doivent produire, développer, & faire voir avec plus d'étenduë & plus de perfection dans la suite du tems. J'ay une forte inclination à penser, comme S. Augustin, & je croy que dans le germe il y a quelque chose d'imperceptible à la vûë,

& que l'on pourroit peut-être découvrir par le ſecours d'un microſcope, qui a toute la figure de la plante ou de l'animal qui doit être produit. Je deſirerois que les curieux remarquaſſent cecy, & fuſſent excitez par ce que je dis à faire à l'imitation de Meſſieurs Hartſoeker & Malpighi des obſervations ſur ces ſemences, afin de tâcher à découvrir les moyens ſecrets & cachez, dont la nature ſe ſert, pour parvenir à ſes fins. Ce germe figuré, dans lequel eſt enfermé un eſprit etheré, prend vie, & ce qui n'eſt point germe dans la ſemence ſert de nourriture à ce vivant, plante, ou animal. Sa vie eſt extrémement foible en ſon commencement, & dans ſa grande foibleſſe elle ſeroit bien-tôt éteinte, ſi elle ne trou-

voit pas le ſecours de cette nourriture, parfaitement appropriée & aſſimilée, pour la ſoûtenir. Sans cela il eſt certain qu'elle n'arriveroit jamais à la perfection à laquelle la nature la deſtine, elle demeureroit en chemin, en cela la providence de la nature eſt digne d'admiration.

6. Ces ſemences étant miſes en terre, ou dans leurs matrices propres, elles s'y diſſoudent pour la plûpart, & l'humide de cette diſſolution eſt l'humeur premierement engendré, duquel dans la ſuite toute la plante ou l'animal, qui eſt produit, prend ſa nourriture. Cette diſſolution, dans les ſemences des vegetables, eſt commencée, avancée & achevée par l'humidité de la terre; elles en ſont abrevées, dé-

trempées & humectées ; & cette humectation cause deux choses. 1°. La membrane, qui éveloppe ces semences, se débilite & s'affoiblit. 2°. Le germe de la semence se grossit & se fortifie, & parce que dans ce germe il se trouve deux choses fort dignes de consideration. La premiere, qu'il y a en luy une vertu élastique ou de ressort ; & la seconde, qu'étant rempli d'esprits, il tient beaucoup de la nature de l'air, & qu'il a avec luy beaucoup de rapport & de sympathie, il arrive deux choses notables. 1°. A mesure que cette membrane se débilite & s'affoiblit, & que ce germe se fortifie, & prend vie, il presse peu à peu cette membrane, & la rompt enfin par sa vertu elastique ou de ressort.

2°. Parce que ce germe eſt ſpiritueux, & de la nature de l'air il en eſt attiré, il le cherche, & ſe porte à luy, ce qui fait qu'en quelque ſituation que la ſemence ſe trouve dans la terre, la nature aërée & ſpiritueuſe de ſon germe, attiré par l'air; jointe à la vertu elaſtique ou de reſſort qui eſt en luy, fait qu'il ſe tourne toûjours du côté de l'air, qu'il y pouſſe la tige de la plante qu'il produit, & cela ne manque jamais d'arriver.

7. Dans ces ſemences ainſi diſſoutes compatiſſent deux choſes, ſçavoir une humeur ſpiritueuſe, ou un eſprit humide avec une chaleur conſiderable. Ces ſemences ayant été reçûës dans leurs matrices propres avec l'eſprit qu'elles contiennent, excitées par la chaleur de ce

lieu, par leur propre chaleur, & par celle du Soleil, le Pere des generations, qui par les eſprits qu'il répand par tout l'Univers, a une grande convenance avec l'eſprit de ces ſemences, deviennent des individus ſemblables en eſpece à ceux dont elles ſont provenuës; ils s'augmentent, ſe perfectionnent, & paroiſſent quelque tems aprés pourvûës de tout ce qui leur faut pour être telles plantes ou tels animaux; s'ils ſont plantes, auſſi-tôt qu'ils ſont formez, ils pouſſent leurs tiges au Ciel, vers lequel ils élevent leurs petites branches, comme autant de bras, pour l'invoquer, & luy demander la continuation de ſes influences.

8. C'eſt ainſi que ce qui n'étoit qu'en puiſſance, eſt reduit en acte,

& que ce qui étoit occulte, devient manifeste. Cet esprit caché dans cette matiere seminale, dans laquelle l'ame du pere, j'entens la plante ou l'animal qui la produit, avoit imprimé son idée, son caractere, son sceau, son cachet, son signacle, son image, comme il vous plaira, ayant conservé cette idée, &c. se développe, s'étend & fait paroître une plante, ou un animal, tel que celuy dont elle tire son origine. Cet esprit dans tout autre corps que celuy de l'homme devient l'ame du composé, dont étant devenu l'œconome, il y gouverne & donne le mouvement & l'accroissement; enfin il opere dans ce petit monde, comme le Soleil fait dans le grand monde.

9. Tant que dure ce premier

humide, avec les diſpoſitions qu'il a reçû de ſon origine (je les ſuppoſe bonnes) autant pour l'ordinaire ſubſiſte la plante ou l'animal qui en a été produit. L'ame s'y unit, & s'y attache auſſi long-tems; elle s'en ſert pour faire ſes fonctions; elle donne l'accroiſſement; elle fructifie; & enfin elle ne ſe ſepare du corps qu'elle anime, que lorſque les diſpoſitions de la premiere conformation étant tout à fait conſommées par l'écoulement de la ſubſtance de la plante ou de l'animal, & par le mélange de l'humide étranger qu'elle attire pour nourrir & pour donner l'accroiſſement à ſon individu, il faut enfin qu'elle s'en ſepare.

10. Il faut encor remarquer que cette premiere matiere ſeminale,

outre qu'elle eſt fort humide & fort chaude, elle eſt encor aſſimilante, fermentante, transformante & coagulante : & que par ces qualitez l'ame aſſimile, fermente, transforme, & coagule la nourriture qu'elle tire de la terre, pour la faire paſſer en la nature de la plante ou de l'animal, l'animer enſuite comme le reſte, donner l'accroiſſement, & preparer de nouvelle matiere ſeminale, afin de faire ſubſiſter par ce moyen l'eſpece, & la faire paſſer dans les tems & les ſiecles ſuivans, par la ſucceſſion des individus qui en proviendront.

11. Cette matiere ainſi diſpoſée paſſe toute entiere dans la plante ou l'animal qui en eſt produit, avec ſes qualitez d'humidité & de chaleur : l'eſprit qui eſt en elle devient

l'ame de l'individu, agit en luy, opere, nourrit, donne l'accroissement, & fait tout ce que la nature demande pour de nouvelles generations, ainsi que nous l'avons déja dit ; mais il ne fait point assez pour faire toûjours subsister l'individu dont il est la principale partie ; il attire à la verité quantité de suc pour nourrir, & pour le substituer au lieu de celuy qui est consommé, & qui transpire par les pores par un continuel écoulement ; mais le substitué ne vaut point ce qu'a valu celuy qui s'est écoulé. L'humeur conjoignante & radicale s'affoiblit & se dissipe, & celle qui prend sa place manquant des dispositions qu'avoit la premiere pour être bien animée, l'individu perd toûjours quelque chose de sa premiere vigueur,

gueur, & cela va toûjours en augmentant jusqu'à la mort. Tout ce que dessus se passe dans les plantes comme dans les animaux, la nature tient la même conduite dans les unes comme dans les autres; il est seulement à remarquer que dans l'homme l'esprit seminal ne devient point son ame, laquelle étant purement spirituelle, ainsi que nous l'avons dit, est créée de Dieu & infuse dans la matiere, dans le même tems qu'elle a la derniere disposition pour la forme. Il seroit à souhaiter que cette matiere ne perdît jamais ces dispositions, & qu'elle durât toûjours sans diminution & sans changement, il y auroit lieu d'esperer, si cela étoit, que la matiere étant toûjours animée, l'homme n'auroit plus rien à crain-

In principio vis activa est adeo fortis, quod potest convertere de alimento, non solum quod sufficit ad restaurationem deperditi sed etiam quod sufficit ad augmentum: postmodum vero quod aggeneratur non sufficit ad augmentum sed solum ad restaurationem deperditi. Tandem vero in statu senectutis nec adhoc sufficit, unde sequitur decrementum & finaliter dissolutio corporis, & contra hunc defectum subveniebatur homini per lignum vitæ. S. Thom. 1. p. q. 97. art. 4.

dre du côté de la mort : mais il faudroit pour l'empêcher de mourir, de deux choses l'une, ou que la chaleur naturelle, qui altere, consomme, & fait transpirer cette matiere, ne fit rien de ce qu'elle fait, ou que la nouvelle qui est attirée pour la nutrition, & qui est substituée à cette premiere, luy fut si parfaitement assimilée, qu'elle eut les mêmes dispositions, & la même quantité qu'avoit la premiere, pour être bien animée. La premiere de ces deux choses ne se peut demander, que la chaleur agisse, sans que la chose sur laquelle elle agit, en soit alterée, est une chose aussi impertinente, que de demander que le feu brûle sans consommer la matiere qui le nourrit; & la seconde est aussi peu possible, qu'il

eſt poſſible de mettre de l'eau dans le Vin, ſans vouloir que le Vin s'affoibliſſe par ce mélange, parce que la vertu aſſimilative, qui aſſimiloit aſſez bien au commencement de la vie, s'affoibliſſant toûjours de plus en plus, ne le fait vers la fin de la vie que fort imparfaitement; delà vient la diminution de la vigueur & de la ſanté; delà viennent les infirmitez & les maladies; delà viennent enfin la vieilleſſe & la mort. Là où ſi l'aſſimilation ſe faiſoit parfaitement & de la maniere que le demande la nature pour bien animer, l'homme vivroit toûjours, ſa vie ne finiroit pas, & je défie le plus habile homme du monde de nous dire quelles peuvent être les cauſes de la maladie & de la mort, dans l'in-

C'eſt la comparaiſon de S. Thom. dans ſa Somme. 1. p. q. 97. art. 4. o.

dividu, dans lequel l'assimilation se feroit toûjours parfaitement. Nous parlerons de l'assimilation au Chapitre 8. de ce Traité, dans lequel nous ferons voir que ce qui commence à vivre, ne continuë que par l'assimilation : maintenant il faut parler de la substance moyenne.

CHAPITRE VI.

De la substance moyenne, ou de l'humide conjoignant, ce que c'est, & de sa necessité pour la longue vie.

ON lit dans Saint Denis que chaque nature communique à celle, qui est immediatement au dessus d'elle, par ce qu'elle a de plus excellent. Voicy comme il s'explique : *Supremum inferioris naturæ attingit id, quod est infimum superioris.*

Perſonne ne doute que l'ame ne ſoit une nature ſuperieure à la nature du corps : comme ces deux natures s'aſſemblent & s'uniſſent, il faut de neceſſité qu'il ſe trouve dans la matiere, dont le corps eſt compoſé, quelque choſe qui ait du rapport avec l'ame, qui l'attire, & qui la retienne. Ce quelque choſe, c'eſt, ſelon ce que nous avons dit, les diſpoſitions, qui ont été introduites dans cette matiere par l'ame des parens, dont la derniere cauſe l'animation ; c'eſt ce qu'il y a de plus excellent en elle ; c'eſt *ſupremum inferioris naturæ* au reſpect de l'ame ; c'eſt par cet endroit, que ces deux parties de l'homme communiquent & s'aſſemblent. Je ne puis ſouffrir Epictete, lors qu'il dit que l'ame eſt une parcelle tirée de l'eſſence

Divine. 1°. L'essence Divine n'est ni divisible ni divisée. 2°. Si l'ame de l'homme étoit une parcelle tirée de l'essence Divine, il faudroit dire, que tant que cette parcelle a été dans l'essence Divine, elle a été Dieu, parce que tout ce qui est dans l'essence Divine, est Dieu; d'où il faut conclure de deux choses l'une, ou que cette parcelle est encor Dieu, ce que personne n'admet, ou qu'en devenant ame, elle a cessé d'être Dieu, ce qui est absurd; puisque ce qui est Dieu, ne cesse jamais d'être Dieu. *Ego Deus & non mutor.* Je suis Dieu, & je ne change point. 3°. Parler ainsi, c'est porter trop haut l'excellence de l'ame; la verité ne peut pas subsister avec le sentiment d'Epictete, & il ne peut être intelligible & conçû,

à moins qu'on n'y apporte un grand temperament, tel que pourroit être celuy-cy ; l'ame est une parcelle tirée de l'essence Divine, c'est à dire, l'ame est une parcelle tirée de l'idée de Dieu, comme de sa cause exemplaire. Dieu, dit le Docteur Angelique S. Thomas, selon son essence, est la ressemblance de toutes choses ; & l'idée en Dieu n'est rien autre chose que l'essence de Dieu. Philon le Juif a été dans la même erreur, si, lors qu'il a appellé l'ame une étincelle de la Divinité, il a pensé que Dieu étoit un feu, ainsi que S. Paul dans le penultiéme Chapitre de l'Epître aux Hebreux nous en assûre aprés Moïse, qui au quatriéme Chapitre du Deuteronome, dit la même chose, & que l'ame est une étincelle de ce

Deus secundum essentiam est similitudo omnium rerum, idea in Deo nihil aliud est quam Dei essentia. Saint Thom. 1. p. q. 15. a. 1. 3m.

Deus noster ignis consumens est.

divin feu : mais il eſt ſuportable, s'il a voulu marquer, que l'ame étant partie des mains de Dieu par la creation, elle a de la reſſemblance avec le principe qui la produit; & que de même que l'étincelle excitée par le choc du fuſil & de la pierre, n'eſt ni acier ni pierre : de même il a voulu dire que l'amour que Dieu a pour l'ame, a excité ſa toute-puiſſance à la tirer du neant, & que pour être l'ouvrage de Dieu, elle n'eſt pas Dieu pour cela : mais on ne peut pas, ſans impieté, refuſer ſon acquieſcement à l'Ecriture Sainte, quand elle nous aſſûre que l'ame eſt faite à l'image & la ſemblance de Dieu. Cela étant ainſi, il faut demeurer d'accord qu'elle a une grande excellence, & qu'il eſt neceſſaire que ce quelque choſe en

quoy la matiere dont le corps eſt compoſé, convient avec elle, ſoit élevé à un degré d'excellence; qui l'en approche par quelque reſſemblance, qui luy donne l'envie de demeurer unie avec elle, & elle n'y peut être élevée que par d'exactes préparations. La nature pour former la matiere ſeminale dans l'homme qui doit engendrer, fait un amas d'eſprits, elle les condenſe & les fixe en quelque façon, & elle les lie dans cette matiere, & c'eſt par ces eſprits fixez & condenſez que la matiere ſeminale dont le corps eſt formé, a du rapport avec l'ame raiſonnable; & c'eſt par eux qu'elle s'unit avec luy. Ces eſprits fixez & condenſez n'ont guere d'extenſion, ils ſont reſſerrez dans un petit eſpace par la matiere qui les

lie; & comme on voit que la poudre à Canon, toute remplie qu'elle eſt d'eſprits ignez en abondance, n'occupe que peu d'eſpace, tant qu'elle n'eſt point enflâmée, & que lors qu'elle eſt enflâmée, elle s'étend, elle ſe dilate, elle ſe met au large; & ſi le lieu où elle eſt enfermée, eſt trop étroit, elle rompt avec violence tout ce tout qui luy fait obſtacle, & ce à cauſe de la multitude de ſes eſprits qui ſont déliez par le feu: de même (ſans violence toutesfois) quand les eſprits renfermez dans la matiere ſeminale ſont excitez par leur chaleur naturelle, aidée d'une chaleur exterieure, ils s'étendent, ils ſe dilatent, & ils occupent toute l'étenduë des parties ſolides du corps humain; ils y portent la chaleur & la vie à l'aide de la ſubſtance la plus

tenuë de cette matiere qui les tient liez. Pour diſpoſer davantage cette matiere à l'animation, la nature ſe ſert de l'ame de l'homme qui doit engendrer ; elle eſt illuſtrée de ſes rayons ; quand cette matiere eſt paſſée par acte du mariage en la femme, qui doit être la mere de l'enfant à venir, & mêlée à la ſemence d'icelle, la nature continuë à diſpoſer cette matiere, elle opere en elle, par l'ame de cette femme ; elle eſt encor illuſtrée des rayons d'icelle, & par ces illuſtrations, ces ames impriment en elle les qualitez qu'elle doit avoir pour l'animation, & elles l'approchent autant qu'elles peuvent de la nobleſſe de l'ame qui doit animer, afin qu'elle s'y uniſſe avec plaiſir & ſans repugnance. De ce qu'il y a de plus

L'ame eſt le ſoleil du microcoſme ou petit monde.

materiel dans la semence sont formez les parties solides du corps, la substance la plus tenuë d'icelle toûjours accompagnée de ses esprits, qu'elle lie, est répanduë par ces parties, & parce qu'elles ont une trop grande disproportion avec l'ame, pour être immediatement unis à elle; cette ame s'unit premierement à cette substance spiritueuse, puis par son moyen elle s'unit aux parties solides pour animer le tout. Cette substance spiritueuse est d'une grande perfection, & ceux qui la perdent, se nuisent grandement par cette perte. La perfection de cette substance spiritueuse a obligé les Sçavans, qui l'ont connuë, à luy donner des éloges considerables, pour designer son excellence & ses effets; ils disent que cette

ſubſtance eſt au deſſus des élemens, & qu'étant au deſſus des élemens, elle a pouvoir de les aſſembler, pour la compoſition d'un mixte, & pour concilier leurs qualitez differentes; & c'eſt à cauſe de cela qu'ils la nomment *Nexus elementorum*, le Nœu des élemens, & ils veulent, pour le faire entendre, qu'elle ſe trouve entre l'ame & les parties groſſieres & élementées du corps, pour les unir. C'eſt encor pour cette raiſon qu'ils aſſûrent que cette ſubſtance ne peut être reparée, parce qu'étant au deſſus des élemens, elle ne peut pas être reparée par des alimens, qui ne ſont autre choſe qu'un compoſé d'élemens. C'eſt pour cette même raiſon qu'ils diſent qu'elle eſt non pas aërée, mais étherée, parce

Illud ſi quando jacturam acceperit non reſarcitur. Fernel.

que comme ce que nous appellons en latin *Æther*, eſt une ſubſtance ſubtile, trés-pure, & pleine de chaleur : de même cette ſubſtance eſt inſeparable de cette chaleur vitale, que nous ſentons par tout le corps. Pour exprimer davantage la nature de cette ſubſtance, ils adjoûtent qu'elle eſt, *animæ ſedes, retinaculum, capſula, animæ & corporis vinculum; animæ & corporis nexus.* Les Philoſophes, auſquels l'Academie d'Athenes a donné le nom, affirment qu'elle eſt ſemblable à un Aſtre : *Aſtro ſimilis.* Le Prince de la ſecte Peripatetique a dit, que ſa nature a du rapport & de la proportion à l'élement des étoiles. Alexandre Aphrodiſée, ſon Commentateur, en a parlé d'une maniere qui ne déplaira pas au Lecteur; & je penſe

qu'il ne ſera point fâché de trouver icy ce qu'il en a dit, le voicy en propres termes : *Spiritum, quem propoſuimus, perquam idoneum vinculum eſt illis (animæ ſcilicet & corpori) interponi, qui adverſas naturas interjectu ſuo conciliet, atque contineat : is enim extremo utrique familiaris & accommodatus : cum non ſit prorſus ſine corpore, craſſo quidem corpori inſeri poteſt ; cum vero tenuior ſplendidiorque ſit, poteſt cum animo connecti ; ſicque utriuſque quodammodo particeps naturam corporis expertem, cum natura corporea copulat ; immortalem cum mortali : puram cum impura : divinam cum terrena.* C'eſt à dire, l'eſprit dont nous avons parlé eſt un lien trés-propre pour ſe trouver entre l'ame & le corps, afin de concilier par ſa mediation ces parties ſi differen-

tes, & les contenir dans l'union, il eſt familier & approprié avec l'un & l'autre de ces extrémes pour cet effet : car ſi d'un côté on conſidere qu'il n'eſt pas tout à fait ſans corps, on concevra facilement qu'il peut trés-bien s'inſinuer dans un corps groſſier : mais ſi d'autre côté on conſidere qu'il eſt beaucoup plus tenu, & plus excellent que le corps, on concevra auſſi qu'il peut s'attacher à l'ame : ainſi étant en quelque façon participant de la nature de l'une & de l'autre, il peut aſſembler une ſubſtance qui eſt ſans corps, avec une autre qui eſt corporelle : une ſubſtance immortelle, avec une mortelle : une ſubſtance pure, avec une impure : enfin une ſubſtance qui a quelque choſe de divin pour ſa reſſemblance, avec une ſub-

ſubſtance terreſtre. Or ce qu'il y a dans la matiere ſeminale de plus excellent, ce qui eſt en elle *ſupremum inferioris naturæ* au reſpect de l'ame, ce qui a la derniere diſpoſition à l'animation, cette ſubſtance tenuë, ſubtile, & ſpiritueuſe qui retient, & qui lie en elle cet amas d'eſprits fixez, & condenſez, ce qui eſt au deſſus des élemens, eſprit étheré, ſemblable à un Aſtre, ſelon les Academiciens; cet eſprit, qui ſelon Ariſtote a du rapport & de la proportion à l'élement des étoiles: c'eſt ce qui eſt le ſiege de l'ame, le lien & le nœu de l'ame & du corps; & c'eſt ce que nous appellons ſubſtance moyenne, ou humide conjoignant. Subſtance moyenne, parce que par ſon moyen l'ame & le corps ſont unis, & que

n'étant ni ſpirituelle comme l'ame, ni materielle comme le corps, elle tient de l'une & de l'autre : humide conjoignant, parce que cette ſubſtance eſt le lien qui aſſemble ces deux parties qui compoſent l'homme ; parce que nous nous étudions à la briéveté, que nous nous ſommes propoſé : nous ne nous étendrons pas davantage ſur ce ſujet, dont nous avons plus amplement parlé dans le petit Traité, qui porte pour titre, *Principes de Medecine pour un ſeul & unique remede.* Ce que nous diſons icy, c'eſt ſeulement pour ouvrir les yeux à ceux qui aſpirent à la connoiſſance de la nature, pour montrer quels ſont les veritables principes de la Medecine, & où doit tendre celuy qui aſpire à la longue vie. Dieu & la nature, qui

eſt l'inſtrument de Dieu, doivent être ſuivis & imitez dans leur ſage conduite : vouloir être plus ſage que le Dieu de la nature, & que la nature même, c'eſt tomber dans le plus haut point de la folie. Reprenons nôtre ſujet dont nous nous ſommes un peu écartez. La matiere ſeminale ayant acquis la derniere diſpoſition pour l'animation, elle eſt illuſtrée de plus prés de ſon ame propre, qu'elle n'a été de celle du pere & de la mere, puis qu'elle y eſt jointe intimement, & qu'elle en eſt toute penetrée comme de ſa forme. Alors cette ame opere pour elle-même, & elle acheve de mettre en ſon corps les diſpoſitions, qui luy manquent encor : elle travaille à ſe bâtir un domicile propre, & à l'organiſer, en ſorte qu'elle

y puisse habiter commodement, & y faire les fonctions qui sont de sa nature : en cela elle est encor aidée de l'ame de la mere, qui fournit les materiaux, & elles les appliquent conjointement toutes les deux pour la perfection de l'ouvrage. La substance moyenne est d'une grande consideration à l'ame, les effets qu'elle cause luy sont précieux ; pour cela elle a apprehension de la perdre ; sans elle, elle ne peut compatir avec la grossiereté des parties solides, & elle est obligée de les abandonner quand elle finit. Dans cette crainte elle assimile autant qu'elle peut la substance de l'aliment à cette premiere substance ; à cette fin il est maceré dans la bouche, il devient chile dans l'estomach, sang

dans le foye, ſelon les Anciens, ou dans le cœur, ſelon Pecquet & ceux qui le ſuivent, ſubſtance animée dans les parties ſolides, eſprit naturel au foye, vital au cœur, animal au cerveau, & tout cela par une même nature, qui fait paſſer peu à peu une même ſubſtance de perfection en perfection, pour enfin la conduire autant qu'elle peut au but qu'elle ſe propoſe, qui eſt l'homoioſe achevée & parfaite, tant des parties ſolides que de la ſubſtance moyenne. A la verité on peut dire qu'en cela elle a raiſon, ſi elle parvenoit toûjours à ſon but, il y a aparence qu'elle pourroit garantir ſon corps de la mort, & qu'il pourroit éviter cet arreſt dont parle S. Paul dans l'Epître aux Hebreux, Chap. 9. par lequel il eſt

ordonné à tous les hommes de mourir une fois; il n'y avoit que le fruit de vie, qui à cause du raport qu'il avoit à la substance moyenne, avoit de l'aptitude à y être reduit. Parler ainsi à Zoïphile, c'est l'affliger, puisque c'est luy dire que pour le défaut de ce fruit, il faut necessairement mourir. Mais pour le consoler un peu, nous luy dirons aussi, que comme la plûpart des remedes ont leur Lieutenant, le fruit de vie a le sien; que comme pour l'ordinaire le Lieutenant est moins efficacieux que celuy dont il est Lieutenant, de même, encor que le Lieutenant du fruit de vie participe aux vertus de ce merveilleux fruit, c'est dans un degré qui luy est fort inferieur, & c'est ce qui fait qu'il ne peut pas être l'aliment

de l'immortalité comme luy ; neanmoins il peut prolonger la vie à celuy qui en uſera, en ce principalement qu'il conforte la vertu homoiotique ou aſſimilative ; qu'il retient & conſerve la ſubſtance moyenne, & qu'il empêche ſa grande diſſipation.

CHAPITRE VII.

De la neceſſité des eſprits, tant dans le grand, que dans le petit monde.

IL y a dans le monde des ſubſtances materielles, il y en a de ſpirituelles ; il y a des corps, il y a des eſprits ; qu'il y ait des corps, nous le ſçavons par le rapport des ſens : qu'il y ait des eſprits, chacun le ſçait par la raiſon & par la foy. Corps eſt une matiere qui avec la

forme fait un tout physique. Esprit, à proprement parler, est ce qui subsiste, ou peut subsister separé de toute matiere; ou du moins en parlant d'une maniere moins propre, c'est ce qui a un peu de matiere : mais si subtile, si tenuë, & si déliée, qu'elle ne tombe point sous le sens de la vûë. Or il y a des esprits de l'une & de l'autre maniere. Il n'y a point d'homme, pour grossier qu'il soit, qui ne sçache qu'il a une ame; l'ame est un esprit en la premiere maniere, elle subsiste dans le corps, tant qu'il est vivant; elle subsiste hors du corps aprés sa mort. Chacun sçait qu'il y a du vent, le vent est un esprit; en la seconde maniere, il est apellé, dans l'Ecriture, l'esprit des tempêtes, *Spiritus procellarum*;

donc il y a des eſprits. L'eſprit eſt plus noble que la matiere qu'il anime, & il repugne à la raiſon, que le moins noble puiſſe engendrer le plus noble : auſſi nous voyons dans la nature, que les corps viennent des eſprits enfermez dans les ſemences, & non les eſprits des corps. De même, il repugne à la raiſon qu'un eſprit moins noble puiſſe en produire un plus noble que luy : mais au contraire, le plus noble de tous aura puiſſance de produire ceux qui ſont au deſſous de luy. Par cette raiſon, en montant au-delà des corps, au-delà des ames humaines, au-delà des Anges, on arrivera au ſouverain & au premier des eſprits, au deſſus duquel il n'y a rien ; & ce ſouverain, ce premier des eſprits, qui voit tout au deſſous de

luy, c'eſt ce que je nomme Dieu: donc il eſt viſible que s'élevant par la raiſon au-delà de toutes les creatures, corps & eſprits, on trouve Dieu, un Etre ſpirituel, ſi neceſſaire par luy-même, qu'il ne peut jamais ceſſer d'être; & encor ſi neceſſaire pour les creatures, corps & eſprits, que ſans luy il n'en eut jamais été aucune. Je diviſe les eſprits, dont j'ay à parler dans ce Chapitre, en trois ordres ou claſſes; je nomme les premiers eſprits ſpirituels, parce qu'ils ſubſiſtent, ou peuvent ſubſiſter ſeparez de toute matiere, comme Dieu, les Anges, les ames humaines: Je nomme les ſeconds eſprits corporels, parce qu'ils ſont dans des corps, & qu'ils tiennent un peu des corps: Je nomme les troiſiémes eſprits materiels, parce

qu'ils procedent d'une chofe materielle, & qu'ils tiennent un peu de la matiere. Ces trois fortes d'efprits ont trois fources differentes; les premiers viennent immediatement de Dieu, qui les a créez fans l'intervention d'aucune caufe feconde : les feconds viennent des individus de chacune efpece qui engendrent par le moyen de la matiere feminale, où ces efprits font contenus; & les troifiémes font produits par le Soleil, qui en fait une émiffion, que l'on peut dire en quelque façon infinie, par laquelle il remplit tout, de ces efprits, depuis fon Ciel jufqu'au centre du monde. Il faut parler de ces differentes fortes d'efprits l'une aprés l'autre, & parce que j'écris fpecialement pour l'homme; à l'égard des efprits du fecond

ordre, nous parlerons des eſprits qui ſe trouvent dans le corps de l'homme, par le moyen de la matiere ſeminale de celuy qui l'a engendré, parce qu'en parlant d'iceux, on comprendra aſſez ce qui ſe paſſe dans les autres eſpeces. Nous commencerons par la premiere ſource de tout, qui eſt Dieu, & par les eſprits qui procedent immediatement de luy.

Dieu eſt : ſon Etre eſt neceſſaire auſſi-bien que ſpirituel, comme nous l'avons dit : il eſt abſolument impoſſible qu'il ne ſoit pas ; & ſi, par ſuppoſition d'impoſſible, il y avoit eu un ſeul inſtant, pendant lequel il n'eut point été, il ſeroit encor impoſſible de toute impoſſibilité, qu'il eut pû être dans la ſuite de cet inſtant. La raiſon en eſt évidente ; afin qu'il fût

encor, aprés avoir cessé d'être, il faudroit qu'il fût derechef; s'il étoit derechef, il faudroit qu'il fût derechef, ou par luy-même; ou par un autre; il est de tout point impossible qu'il fût par luy-même: afin que cela fût ainsi, il faudroit qu'il se redonnât l'être, & qu'il operât pour se le redonner. Toute operation supose l'être, il faut être pour operer: s'il operoit, il seroit; s'il operoit pour se redonner l'être selon nôtre supofition, il ne seroit pas: donc il seroit & ne seroit pas, ce qui est contradictoire, & par consequent impossible. Il ne pourroit pas non plus être par un autre; c'est une chose qui repugne à la raison qu'un Dieu puisse être produit, & que quelque chose de fini puisse produire un Etre infini, tel qu'est Dieu.

Dieu eſt le premier être, le premier agent, la premiere cauſe. Dieu eſt le premier être, il n'y en avoit point avant luy : s'il n'y a rien eu avant luy, il n'a pû recevoir l'être d'aucune choſe : s'il ne l'a pas reçû, & s'il n'a pas pû ſe le donner, comme nous l'avons dit en l'article précedent, il faut dire qu'il eſt indépendant, & qu'il n'a point eu de commencement. Sa ſimplicité, qui exclud infiniment de luy tout principe de corruption, nous aprend & nous fait connoître qu'il eſt immuable dans ſon être. S'il eſt immuable, il eſt immortel, ſa durée ſera éternelle, & il n'aura jamais de fin. Il eſt le premier agent, toutes les choſes, que nous voyons icy-bas, ſont ſes ouvrages. Il eſt la premiere cauſe, toutes les creatures ſont

ſes effets : s'il n'avoit jamais été, le non être auroit toûjours été, & ſeroit toûjours. Ce qui eſt dans les effets, doit ſe trouver dans la cauſe, d'où ils ſont ſortis ou formellement, ou éminemment, & d'une maniere plus parfaite. C'eſt en ce ſens que S. Auguſtin aſſûre que les creatures crient le Createur, & qu'elles publient & annoncent ſon exiſtence, ſes perfections & ſa gloire. *Lib. 11. Conf. cap. 4.*

Il a falu que Dieu pour agir au dehors de luy-même par la creation, ait agi dans le neant, & que par une puiſſance extrémement prodigieuſe inconcevable, & qui n'eſt propre qu'à luy, il ait produit un lieu auſſi grand que le monde, qu'enſuite il y ait créé tout cet univers avec ce qu'il contient ; & il faut encor qu'il ſoûtienne le tout,

comme il eſt par la conſervation, ce qui eſt une continuation de creation. Non ſeulement cela ; mais il faut encor, que comme premier agent & premiere cauſe, il prévienne, il excite, il meuve, & concoure aux actions & aux operations de toutes les creatures qui agiſſent. Pour agir en un lieu, il faut être en ce lieu : d'où je conclus, que puiſque Dieu agit par tout le monde dans toutes ſes parties, il faut non ſeulement qu'il ſoit par tout, mais encor qu'il ait éminemment toutes les vertus, & toutes les perfections de tout ce qui agit, pour concourir aux actions de tous les agens naturels. Or parce que la puiſſance de Dieu n'eſt pas bornée, & qu'il ne s'eſt pas épuiſé en creant le monde que nous habitons, qu'il pour-

roit

roit encor operer dans le neant des eſpaces, que nous concevons par l'imagination au-delà des Cieux, y créer une infinité de mondes comme celuy-cy, les remplir de ſa preſence, y conſerver les creatures qui y ſeroient, & concourir aux actions de tous les agens ſeconds; il faut inferer, comme S. Auguſtin, que Dieu eſt grand ſans quantité, & par conſequent immenſe, c'eſt à dire ſans meſure; ſon immenſité le rend preſent en toutes choſes: qu'il eſt grand ſans qualité, & par conſequent infini, c'eſt à dire, qu'il n'a point de bornes, non plus dans ſa partie d'operer, que dans ſes autres perfections.

Toutes les creatures, dont nous venons de parler, dépendent abſolument de cet Etre neceſſaire, qui

eſt Dieu ; il leur a donné le commencement de l'être, il leur donne la ſuite de l'être ; elles ont commencé quand il a voulu, elles finiront quand il luy plaira ; leur être eſt contingent, c'eſt à dire, qu'il peut être ou n'être pas ; il n'a de neceſſité qu'autant qu'il en a dans la volonté de ce premier Etre, que nous diſons neceſſaire, & dés le moment qu'il ceſſera de les ſoûtenir, dés le même moment elles retomberont dans le neant dont il les a tirez.

De tous les êtres créez j'en fais une chaîne, chaque être du monde en fait un chaînon ; & de même que les chaînons d'une chaîne s'entretiennent depuis le premier juſqu'au dernier, de même je dis qu'entre les êtres créez, depuis la

terre jusqu'au premier des Seraphims, il y a une liaison si étroite, des accords si justes, & un ordre si parfait, sans aucune interruption, que cela fait merveilleusement éclater la sagesse du Createur. Depuis le moins noble des êtres jusques à l'homme, qui, pour parler ainsi que Platon, est comme l'horizon & le terme du monde intellectuel & corporel, on voit évidemment que tous les espaces de l'être sont remplis, qu'il n'y a aucun vuide, & que le plus noble encherit toûjours jusqu'à ce chef-d'œuvre des mains de Dieu, de quelque perfection au dessus de son inferieur; cette perfection qui le distingue en espece, de l'espece inferieure, le distingue aussi de celle qui luy est superieure; & delà je conclus que

Anima humana est quasi orizon & confinium corporeorum & incorporeorum. Plato.

ſi cela eſt ainſi dans les êtres materiels & viſibles, depuis le plus imparfait juſqu'à l'homme, cela doit être ainſi depuis l'ame de l'homme juſqu'au premier des Seraphims; & que comme ces nobles intelligences, qui vivent ſeparez de la matiere, ſont dans un nombre preſque infini, toutes diſtinguées par le plus ou le moins des differens degrez de perfection qu'elles ont, en ſorte que toutes les eſpaces de l'être ſont remplies, & qu'il n'y a aucun vuide dans la nature depuis le plus-bas des êtres créez juſqu'au plus haut; je puis dire, ce me ſemble, que tout cet enchaînement d'êtres, eſt l'Echelle myſterieuſe du Patriarche Jacob: Le Seigneur eſt appuyé au haut de cette Echelle, & voit delà tout ce qu'il a créé; il

le conſerve & le gouverne ſelon ſon bon plaiſir, & ce Seigneur eſt l'Etre neceſſaire, que je nomme Dieu. Par cette Echelle myſtique les Anges montent & deſcendent, c'eſt à dire, qu'ils ſont plus ou moins hauts, ſelon que les perfe-ctions, dont Dieu les a avanta-gez, les rendent plus ou moins élevez dans les degrez de cette Echelle myſterieuſe.

De tout ce raiſonnement, je conclus la neceſſité de Dieu un être ſpirituel, neceſſaire, ſimple, immuable, immortel, éternel, im-menſe, infini, qui a fait les Anges pour ſa gloire & pour ſon ſervice. Tous le contemplent, l'aiment & chantent continuellement ſes loüan-ges : outre cette occupation, qui eſt generale à tous, & qui les rend

de tout point hûreux, ils en ont de particulieres; les uns font les gardiens des hommes, les autres font les tutelaires de l'Eglife & des Etats; d'autres, felon Ariftote, font mouvoir les Cieux; d'autres préfident aux Elemens, & aux mixtes qui en font compofez : enfin tous font fa volonté, & executent fidélement fes ordres. *Omnes funt adminiftratorii Spiritus in minifterium Mißi*, &c. Ils font neceffaires dans la volonté de Dieu, par laquelle ils ont l'être & l'exiftence. Quoy qu'il n'y ait en eux aucun principe de corruption, & que felon toutes les apparences leur durée foit éternelle, parce qu'ayant une fois commencé, ils ne finiront jamais, ils ne laiffent pas pour cela d'être toûjours contingens, parce que leur être dépend

Hebræorum 1. v. 14.

toûjours du premier qui eſt Dieu. Je dis la même choſe de l'ame de l'homme, elle eſt ſpirituelle & contingente comme l'Ange, & ſort auſſi-bien que luy de cette ſource des Eſprits; ſa durée n'aura point de fin non plus que la ſienne : mais parce qu'elle eſt faite pour animer le corps, dont elle eſt la forme; elle n'eſt point faite avant luy. Paſſons maintenant aux eſprits corporels, & faiſons voir leur neceſſité en la perſonne de l'homme.

Si l'ame de l'homme eſt neceſſaire dans la volonté de Dieu pour animer & pour donner la vie à ſon corps, je puis dire que les eſprits corporels ne le ſont pas moins pour ménager cette animation de vie. L'ame peut bien animer; mais ſans les eſprits corporels elle ne peut

pas animer. Elle eſt la cauſe prochaine de la vie : mais ſans eux elle ne peut pas donner la vie, ils ſont les vehicules de la vie dans les parties ſolides du corps. Elle doit être formellement unie au corps pour animer : mais ſans eux cette union eſt impoſſible, ils en ſont le moyen; à meſure qu'ils diminuent, elle ſe deſunit ; & quand le corps en eſt épuiſé, elle l'abandonne tout à fait. C'eſt à dire en un mot, que comme on ne peut pas vivre ſans ame, on ne peut pas vivre ſans eſprits corporels ; & ſi aprés la Reſurrection le corps des Juſtes ne ſera plus ſujet à la mort, c'eſt parce que s'étant dépoüillé en terre de ce qu'il avoit de plus terreſtre, il eſt en quelque façon paſſé à la nature des choſes
1. *Cor.* 15. *v.* 44. ſpirituelles, ſelon l'Apôtre. *Semina-*

tur corpus animale, ſurget ſpirituale. Nous pouvons même penſer que ce dépoüillement du Terreſtre, qui arrive aux corps des Juſtes dans le tombeau, contribuë avec leur ame à les revêtir au tems de la Reſurrection, de l'impaſſibilité, de l'agilité, de la ſubtilité, & de la clarté; qualitez glorieuſes qui conviennent fort bien aux ſubſtances ſpirituelles, & non aux ſubſtances corporelles, puiſque les corps pendant leur vie & avant la Reſurrection en ont de toutes contraires : ſçavoir, la paſſibilité, la peſanteur, l'opacité, & la tenebroſité. Nous avons dit que ces eſprits viennent principalement de la matiere ſeminale. Lors qu'elle eſt enfermée dans la membrane dans laquelle l'homme eſt formé, l'eſprit contenu en icelle

excité par la chaleur se développe, s'étend, se dilate, & agit d'une maniere surprenante & admirable; si nous en croyons Hippocrate & Aristote, il est l'architecte du corps; c'est luy qui le bâtit; c'est luy qui le forme, il en dispose toutes les parties; & selon eux, il doit être consideré comme son ouvrage. Cette raison a obligé le Docte Fernel à le nommer, *Spiritus opifex, procreationis auctor, partium omnium conformator, moderator caloris, omniumque facultatum, naturæ efficientis vehiculum & instrumentum.* Ce qui signifie que cet esprit est l'auteur de la generation de l'homme, & celuy qui forme toutes ses parties; le maître de la chaleur, & de toutes les facultez; le vehicule & l'instrumeut de la nature effi-

ciente. Il adjoûte qu'aprés avoir présidé à procreation du corps de l'homme, il le soûtient & le conserve le plus long-tems qu'il est possible. Au milieu de cette matiere il se forme trois goutes lucides, ou trois petites boulettes, qui enferment en elles ce que cet esprit a de plus exquis, & ces trois goutes, ou boulettes sont des commencemens, des ébauches ou rudimens des trois principales parties du corps, qui sont le foye, le cœur, & le cerveau. Ces trois parties commencées s'augmentent en grosseur & en esprits jusqu'à leur perfection, & sont les sources & les magasins de ces esprits necessaires à la vie; sçavoir, le foye des naturels, le cœur des vitaux, & le cerveau des animaux. La chaleur les

tire & les détache peu à peu de la partie dans laquelle ils ſont fixez, & l'ame les envoye où il eſt beſoin, pour cauſer la nutrition, le ſentiment, le mouvement & la vie. Ces eſprits réjoüiſſent par leur chaleur, ſans eux le corps demeure froid & triſte : ils ſoûtiennent les humeurs & la maſſe corporelle par leur legereté, ſans eux elles tombent en bas par leur propre poids; ils rendent le mouvement facile par leur mobilité, ſans eux le corps de mobile qu'il eſt demeure ſans mouvement. Qui voudra voir par experience ſenſible ce que nous venons de dire, qu'il conſidere ce qui ſe paſſe dans les jeunes gens, & dans les vieillards. Les jeunes gens ſont guais & de bonne humeur, les vieillards ſont triſtes & mélan-

coliques : les jeunes gens ſont chauds & hardis, les vieillards ſont froids & timides : les jeunes gens ſont remuans & promts, les vieillards ſont lents & tardifs : les jeunes gens ſont diſpos, pour le mouvement, ſouples, legers & agiles, les vieillards ne ſe remuent qu'à peine, ils ſont peſants, & mal diſpoſez pour agir & pour ſe mouvoir. Qui fait cette difference entre les uns & les autres ? L'abondance des eſprits dans les jeunes gens cauſe la guaité de leur humeur, leur chaleur, leur hardieſſe, & la facilité qu'ils ont pour faire toutes leurs actions. La perte & la diſſipation des eſprits dans les vieillards cauſe la triſteſſe de leur humeur, leur froideur, leur timidité, la lenteur & la tardiveté de leurs

mouvemens. Le corps n'eſt plus ſoûtenu par la legereté des eſprits comme par le paſſé, & ſon poids eſt trop grand pour ſuivre les mouvemens de la volonté ; & quand ces eſprits ſont abſolument épuiſez, il faut neceſſairement que le corps qui n'en eſt plus ſoûtenu, tombe dans la mort : l'ame qui anime par leur moyen, ne le peut pas ſoûtenir toute ſeule. Mais, me direz-vous, eſt-ce pas l'ame qui anime, qui ſoûtient le corps, qui donne la vie & le mouvement ? Je vous l'avouë ; mais non pas toute ſeule, elle a beſoin que les eſprits, dont nous parlons, luy aident en cela. Je vous demande à mon tour, l'ame eſt-elle pas la même dans la vieilleſſe que dans la jeuneſſe, vous ne le pouvez pas nier : d'où vient donc

qu'étant la même, elle n'anime pas à la fin de la vie, quoy qu'elle le desire, comme elle faisoit au commencement? On n'en peut pas apporter d'autre raison, sinon que les esprits qui se trouvoient entre le corps & elle, par le moyen desquels elle animoit, étant dissipez & perdus pour la plus grande partie, & approchans de leur épuisement, les forces & la vigueur du corps se dissipent & se perdent, & il approche de sa fin. Pour confirmer tout cecy, disons que ce qui a du rapport avec les esprits dont nous parlons, augmente la chaleur, la joye, & la facilité pour le mouvement, au lieu que ce qui est opposé à ces esprits diminuë toutes ces choses, & cause leur contraire. Je trouve principalement

deux choſes qui ont du rapport avec les eſprits corporels, ſçavoir les eſprits qui émanent du corps ſolaire, & les eſprits du vin. C'eſt une experience journaliere, que lorſque les eſprits ſolaires ſont embroüillez & appeſantis dans un air plein de vapeurs & d'humidité, les hommes ſont triſtes & peſans comme l'air qu'ils reſpirent : tout au contraire, quand l'air eſt bien pur & bien ſerain, & que nous reſpirons ces eſprits avec l'air qui en eſt rempli, ces eſprits qui s'allient aux corporels augmentent nôtre joye, & nous donnent une plus grande facilité pour agir. Les eſprits du vin font la même choſe quant à la joye, & au mouvement; ils réjoüiſſent tout à fait le cœur de l'homme; ils diſſipent ſon chagrin;

Vinum lætificat cor hominis. Pſalm. 113.

grin;

grin ; ils aident à la faculté motrice pris moderément ; ils aident même l'entendement dans ſes fonctions ; & s'ils étoient un peu plus eſſentialiſez, s'il eſt permis de parler ainſi, c'eſt à dire plus apropriez à la nature de l'homme, ſans doute ce ſeroit un grand ſecours pour ſa vie. Ce que je viens de dire à l'égard de l'homme ſe paſſe en la même maniere dans les animaux ſans raiſon, & dans les plantes, & on le peut facilement concevoir ; ce qui eſt cauſe que je ne m'arrête point à en parler en particulier, pour paſſer au Soleil, & aux eſprits materiels qu'il répand par tout. Il eſt pourtant à propos avant que de finir cet article, de dire icy quels ſont les effets des eſprits corporels. J'en trouve principalement ſept, du compris

desquels sont ceux dont nous avons déja touché quelque chose. 1°. Ils ménagent l'union du corps & de l'ame pour l'animation. 2°. Ils aident les puissances de l'ame dans leurs fonctions. 3°. Ils sont la cause du sentiment. 4°. Ils sont la premiere cause de l'accroissement du corps. 5°. Ils le soûtiennent par leur legereté ; ils soûtiennent aussi les humeurs, sans eux elles tombent par leur propre poids. 6°. Ils aident à la faculté motrice. 7°. Finalement ils empêchent ces humeurs de s'aigrir, comme les esprits du vin l'empêchent de devenir vinaigre. J'adjoûteray encor icy une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire ; sçavoir, que les esprits corporels se trouvent même dans les corps inanimez les plus

ſolides & les plus opaques, comme les métaux & les pierres précieuſes, pour ménager l'union entre leur matiere & leur forme ; cependant ceux qui ont penetré le plus avant dans la nature des choſes, nous aſſûrent que ces corps n'en ſont pas dénuez.

Le Soleil eſt aſſûrément la plus belle de toutes les creatures viſibles, le portrait de la Divinité, qui le repreſente le mieux, & qui a le plus de rapport avec ce grand Original, comme on le peut voir. Dieu eſt le premier être inviſible, le Soleil eſt le premier être viſible. Dieu eſt une lumiere intellectuelle, le Soleil eſt quaſi, ce ſemble, en toute ſa ſubſtance une lumiere ſenſible. Dieu eſt par tout par luy-même, le Soleil eſt par tout par les eſ-

prits qu'il envoye. Dieu eſt le premier agent & la premiere cauſe, le Soleil aprés Dieu eſt le premier agent & la premiere cauſe des choſes materielles & ſublunaires. Dieu à produit & conſerve toutes choſes, le Soleil concourt icy-bas comme cauſe univerſelle ſeconde à la production & à la conſervation de toutes les choſes materielles. Enfin, pour parler comme un Ancien, le Soleil eſt quaſi le Dieu materiel des choſes corporelles. Dieu n'eſt que pour luy-même : mais il eſt pour luy-même d'une telle maniere, qu'encor qu'il ne ſoit que pour luy-même, ce Dieu, * qui eſt charité, eſt encor en quelque façon pour toutes choſes, & toutes choſes ſont

Si recenſeas diligenter effuſam & indefeſſam circa te magnificentiam & munificentiam gratiæ Dei, licet ipſe ſit generalis omnium diſpenſator videbis tamen eum circa commoditates tuas quaſi totum & ſingulariter occupatum, quocunque te vertas, tibi ſolicitus & diligens proviſor aſtitit, tibi exhibet in omni tribulatione remedium. Sanat infirmum reducit erroneum, corrigit delinquentem, conſolatur afflictum, erigit lapſum, triſtem lætificat, nec diu vacillare ſuſtinet deficientem.

* 1. Joan. 1.

pour luy. Le Soleil eſt pour Dieu: mais il n'y a pas d'apparence qu'une creature auſſi conſiderable qu'il eſt, ne ſoit auſſi pour elle-même : mais aprés être pour Dieu & pour elle-même, on peut dire qu'elle eſt pour toutes les choſes ſur leſquelles elle a du pouvoir. Depuis que ce bel Aſtre a été fait, il n'a pas ceſſé un ſeul moment par une émiſſion, & une éjaculation continuelle d'eſprits & de lumiere, de travailler inceſſamment à la production, & à la conſervation de toutes les choſes qui luy ſont ſujettes; ſes eſprits materiels rempliſſent tout ce qui eſt contenu dans le concave de ſon Ciel, juſqu'au centre du monde; & là les influences des autres Aſtres jointes à ſes eſprits pouſſez de la cinconference

Sic erit Deus ſubditus ſervis ſuis quaſi qui libet illorum eſſet Deus ſuus, ideo tranſiens miniſtrabit illis. S. Thom. Opuſc. 63. de beatitudine.

des Cieux, & allant directement aboutir à ce point, ne pouvant passer outre, s'arrêtent là, & y causent, selon Ptolomée & Calcidie, une grande chaleur. Cette chaleur rend le fond de la terre trés-précieux, si nous en croyons Pline. *Fundus terræ pretiosissimus est*, dit-il, *ibi enim omnes influentiæ cœlestes constuunt & gemmas pretiosas causant*. C'est à dire, que le fond de la terre est trés-précieux; car en ce lieu sont portez & rassemblez toutes les influences celestes, & elles y causent les pierres précieuses. Cette même chaleur repousse les esprits & les influences qui y surviennent encor, ce qui fait que ne pouvant demeurer en ce lieu, elles sortent continuellement de ce centre, comme l'a dit quelqu'un, &

Le Soleil est un Ocean de feu soixante fois plus grand que la terre. Sa lumiere, selon les Peripateticiens, n'est qu'un accident: selon Leucippe, Democrite, Epicure, Lucresse, Gassendi, & de Vries, c'est une substance.

remontent pour le bien de l'Univers, chargées de la vertu des corps ſuperieurs d'où elles viennent, & des inferieurs par où elles ont paſſé, à la ſuperficie de la terre, où étant arrivées, elles y ſont arrêtées & repercutées mêmes juſqu'à quelque profondeur, s'il arrive que le froid y regne, comme il fait en Hyver. D'autre côté, les eſprits materiels qui ſont demeurez dans la vague de l'air, y étant appeſantis par les vapeurs & par l'humidité qui s'y rencontrent, retombent encor en terre par cette peſanteur; & tant les uns que les autres, ils la rendent feconde, & la diſpoſent à nous donner des productions ſans nombre à l'arrivée du Printems. Ces eſprits peuvent beaucoup pour la generation & pour l'augmentation

Admirables raports que toutes les parties du monde ont les unes avec les autres pour le bien de l'Univers.

des plantes: cependant ils ne peuvent rien, & ils ſont inutiles tant que la ſource d'où ils ſont ſortis eſt trop éloignée; il faut que le Soleil luy-même les excite & les mette en œuvre, par ſes approches; & lorſque ce beau Flambeau de l'Univers, qui eſt comme l'ame & le cœur de ce monde, & le feu de la nature, s'approche plus prés de nos climats, il tire la nature de l'engourdiſſement où elle étoit pendant la fâcheuſe ſaiſon; il la réchauffe de ſes rayons, & la reſſuſcite en quelque maniere; elle engendre des inſectes ſans nombre, & l'on voit changer toute la face de la terre: elle avoit quelque choſe d'affreux pendant l'Hyver; elle eſt revêtuë d'une agreable verdure, par la production d'une infinité de plantes,

dont le Soleil excite l'ame & les eſprits par les ſiens. Cette verdure qui monte juſqu'au plus haut des plus hauts arbres, eſt encor émaillée d'une infinité de fleurettes de diverſes couleurs, qui répandant leurs odeurs dans l'air, le rendent tout parfumé, & ces fleurs dans les arbres nous ſont des gages des promeſſes que la nature nous fait de nous donner des fruits dans la ſuite du tems. Nous pouvons dire que le Soleil, dans cette agreable ſaiſon, contente les ſens de la vûë, de l'oüie, de l'odorat, & du goût : la vûë par la beauté de la verdure & des fleurs : l'odorat par leur odeur : le goût par les fruits ; mais il contente encor l'oüie, lorſque rendant aux oyſeaux le chant que le froid leur avoit ôté, ils font

entendre dans nos campagnes une agreable mélodie. Le Soleil eſt l'ouvrier de toutes ces merveilles ; de plus, il rend l'air plus ſerain & plus pur ; il le remplit des eſprits materiels dont nous parlons, & par leur moyen il porte la joye par tout ; il renouvelle & répare en quelque façon les eſprits corporels, & contribuë ainſi à la vie de tout ce qui vit. Ce qui a fait dire à un Philoſophe, qu'*eſt in aëre occultus vitæ cibus* ; qu'il y a dans l'air un aliment de vie inviſible & caché que l'on ne connoît preſque point : Il parloit des eſprits materiels que nous reſpirons en reſpirant l'air. Pendant cette agreable ſaiſon, les animaux ſautent ſur la terre, les oyſeaux tremouſſent des aîles dans les airs, les poiſſons bondiſſent dans

les eaux, & tous penſent à la multiplication de leurs eſpeces. L'homme même ſe ſent tout renouvellé & tout autre qu'il n'étoit auparavant, lors qu'il reſpire la douceur de l'air adoucy par les influences ſolaires.

Quelques-uns ont penſé que les ames des plantes & des animaux, qui ſont materiellement ſpirituelles, n'étoient rien autre choſe que les eſprits ſolaires & materiels renfermez dans la matiere de leur corps, qui leur donnoient le mouvement & la vie. Je ne puis acquieſcer à cette opinion, ſi elle étoit vraye, les ames des plantes & des animaux ſeroient toutes de même nature, & on ne pourroit pas concevoir comment ces ames, qui ſont la plus conſiderable partie de cha-

que individu de nature, & qui en constituent les especes differentes, pourroient causer cet effet. Il faut donc dire, ce me semble, que ces esprits materiels répandus par tout, trouvent dans la semence des individus, & dans les individus mêmes, quelque chose de propre & de particulier, à laquelle ils se joignent & s'unissent, pour le rapport qu'ils ont à cette chose; & que c'est cette chose propre & particuliere à chaque espece dans la semence qui en fait la difference. Je pense bien, & cela est fort vraysemblable, que ces esprits qui ont cela de propre, qu'ils se convertissent & se changent facilement en d'autres esprits, ayant été reçûs dans la plante ou dans l'animal, de generaux qu'ils étoient devien-

nent dans la ſuite particuliers & propres à la plante ou à l'animal; que c'eſt par le moyen de ces eſprits particulariſez que les eſpeces ſe perpetuent par la ſucceſſion des individus qui en procedent, & que c'eſt ce qui a fait dire aux Philoſophes, que le Soleil & le Cheval engendrent un autre cheval; que le Soleil & l'homme engendrent un autre homme. Cette matiere étant changeante, comme elle eſt, eſt capable de toutes les formes; elle peut devenir toutes choſes, & elle eſt actuellement toutes choſes en toutes choſes. Il y auroit beaucoup à dire ſur ce ſujet pour qui voudroit s'étendre: mais ce n'eſt pas mon deſſein. Si pour connoître un peu plus particulierement cette matiere ſpiritueuſe,

on me demande ce que c'eſt, je répondray par ces paroles de Saint Auguſtin, *Nihil aliquid eſt & non eſt & tamen utrumque erat, ut ſpecies caperet iſtas viſibiles & compoſitas.* Ce n'eſt rien, dit ce Pere, & pourtant c'eſt quelque choſe ; encor ce quelque choſe n'eſt-il pas : c'eſt toutesfois l'un & l'autre, en ce qu'il participe de l'être & du neant : & cette choſe eſt faite pour embraſſer ce que nous voyons de viſible & de compoſé.

Quoique le Soleil ſoit le plus beau de tous les objets, & de toutes les creatures viſibles, celle qui a le plus de reſſemblance avec le Createur, il n'eſt pourtant pas infini comme luy : la vertu qu'il a d'agir comme cauſe univerſelle, & de concourir comme Dieu à la con-

ſervation de toutes choſes, eſt terminée & bornée; les eſprits materiels dont il fait une ſi grande émiſſion, & une ſi grande éjaculation depuis le commencement des ſiecles, & qu'il continuëra de faire jusqu'à leur conſommation, ſeront épuiſez; & lorſque ce bel Aſtre en ſera dépourvû, il perdra ſa lumiere; les Cieux paſſeront avec grande impetuoſité; les étoilles tomberont du Ciel, & la Lune ſera ſans clarté; toutes les generations ceſſeront, & la matiere ſolaire étant deſtituée des eſprits ſolaires & materiels, qui la ſoûtenoient par cette émiſſion qui en a été faite, tombera de même que les étoilles toute embraſée par pieces ſur la terre, & cauſera cet embraſement general dont il eſt parlé dans l'Ecri-

Sol obſcurabitur & Luna non dabit lumen ſuum & ſtellæ cadent de cœlo. Matth. 24.

Cœli magno impetu tranſient elementa vero calore ſolventur terra autem & quæ in ipſa ſunt opera exurentur. 2. Petri. c. 3.

ture. Voila quelle ſera la fin de ce grand luminaire.

Concluons ce Chapitre par une petite recapitulation de tout ce que nous y avons dit, Dieu le premier des eſprits eſt neceſſaire d'une maniere, qu'il eſt abſolument impoſſible qu'il ne ſoit pas. Les Anges & les ames humaines, celle des animaux ſans raiſon, & celle des plantes, les eſprits corporels & les materiels, ſont neceſſaires dans la volonté de Dieu; les Anges ſont neceſſaires pour l'execution de ſes ordres; les ames ſont neceſſaires pour animer leurs corps; les eſprits corporels ſont neceſſaires, afin que les corps ſoient animez; les eſprits materiels ſont neceſſaires pour concourir à la generation & à la conſervation des individus de chacune eſpece.

eſpece. Le défaut de ces eſprits cauſera la deſtruction de toutes les choſes corruptibles, tant dans le general que dans le particulier, ce qui ſe verra dans la décadence de l'Univers à la fin des ſiecles, lorſque *virtutes cælorum commovebuntur*, que les vertus des Cieux, qui conſervent l'Univers en l'état que nous le voyons, par l'émiſſion de leurs eſprits, en quoy conſiſte leur vertu, ne le feront plus, & que ce défaut cauſera la fin de toutes choſes. Parlons maintenant de l'homoioſe, ou aſſimilation. *Matth. 24.*

CHAPITRE VIII.

De l'homoiose, ou assimilation ; ce que c'est, qu'elle est necessaire pour la longue vie.

LA nature n'est jamais en repos, elle agit sans cesse, si elle ne fait pas elle défait, si elle n'édifie pas elle détruit, & si j'assûre qu'elle fait l'un & l'autre en même tems, je ne diray rien qui ne soit veritable. Elle édifie plus qu'elle ne détruit depuis la conception jusqu'à l'état de consistence; depuis l'état de consistence jusqu'au commencement de la vieillesse, elle repare & détruit également : mais depuis le commencement de la vieillesse jusqu'à la mort, elle détruit plus qu'elle ne

repare. Soit qu'elle édifie ou qu'elle détruise, elle se sert de la chaleur naturelle répanduë par tout le corps. Cette chaleur pour édifier ou pour reparer cuit les alimens, fuit les digestions, & nourrit chaque partie du composé. Cette même chaleur agit sur les parties nourries, consomme quelque chose de leur substance, & la fait transpirer pour détruire; elle ne peut pas subsister sans sujet, & parce que cette chaleur est répanduë par tout le corps, il faut aussi que ce qui luy sert de sujet, soit répandu par tout le corps comme elle. Cette chaleur agit premierement sur son sujet, qui est la substance moyenne, & par son moyen elle agit ensuite sur les parties solides de l'individu, soit pour édifier ou reparer en

In principio virtus activa speciei est adeo fortis quod potest convertere de alimento non solum quod sufficit ad restaurationem deperditi, sed etiam quod sufficit ad augmentum.. Post modum vero quod aggeneratur non sufficit ad augmentum, sed solum ad restaurationem deperditi, tandem vero in statu senectutis nec ad hoc sufficit, unde sequitur decrementum, & finaliter dissolutio corporis & contra hunc defectum subvenie- batur homini per lignum vitæ... S. Thom. 1. q. 97. a. 4.

nourrissant & en augmentant, soit pour détruire en desséchant & en consommant : & on peut dire que cette action de la chaleur naturelle est la cause de la vie & de la mort; de la vie, lors qu'elle sert à nourrir, édifier & reparer ; de la mort, lors qu'elle consomme & détruit. Elle altere premierement les bonnes qualitez de l'humide conjoignant, ensuite elle le consomme & le dissipe ; & quoique la nature s'efforce de le reparer, elle ne peut, quelque effort qu'elle fasse, en venir à bout, parce qu'elle ne peut pas conduire le suc des alimens, dont elle le pourroit reparer jusqu'à la perfection qu'il seroit necessaire à son intention ; & si ce suc alimenteux se mêle à cet humide, ainsi qu'Aristote l'a crû,

& qu'il y en a de l'apparence, il augmente à la verité sa quantité: mais il diminuë ses bonnes qualitez, & cette reparation est toûjours imparfaite. *Illud quod generatur ex aliquo extraneo, adjunctum ei, quod prius erat humido præexistenti, imminuit virtutem activam speciei.* L'humide qui est engendré d'une chose étrangere, dit ce Philosophe, mêlé à cet autre humide qui s'est trouvé dans l'homme au tems qu'il a été formé, diminuë la vertu active de l'espece. L'impossibilité que la nature rencontre à faire cette reparation, est cause qu'elle ne peut entretenir la vie & garantir l'homme de la mort. Sans l'humide conjoignant la chaleur naturelle ne peut subsister, il est son sujet; à mesure qu'il diminuë en qualité, la

Aristote 1°. de generatione textu 34. & 39.

chaleur en devient moins bonne & moins bienfaiſante ; à meſure qu'il diminuë en quantité, la chaleur diminuë, ſe débilite & s'affoiblit, & elle perit tout à fait quand il eſt diſſipé. Sans cet humide, il n'y a point d'union de l'ame avec le corps, il eſt le lien qui aſſemble ces deux parties ; lors qu'il a toutes ſes bonnes qualitez & toute ſa quantité, il cauſe une puiſſante animation : l'ame eſt fort attachée à ſa matiere, à meſure que ce lien s'empire & s'uſe, le corps eſt moins animé ; l'ame ſe détache peu à peu, & enfin elle s'en ſepare lors qu'il eſt tout à fait uſé. Sans l'humide conjoignant, l'ame ne peut faire dans ſon corps aucune des fonctions de la vie ; c'eſt par ſon moyen qu'elle les fait:

ſans l'humide conjoignant il n'y a plus de vie, parce qu'il n'y a plus d'animation; il n'y a plus d'animation, parce qu'il n'y a plus d'ame, & ſans ame il n'y a plus de vie. Enfin ſans l'humide conjoignant, le corps tombe dans la mort & dans la corruption, & cecy fait puiſſamment voir la neceſſité de cet humide. Je ne veux pas dire pour cela que l'homme vive toûjours autant que dure cet humide en luy, & juſqu'à ce qu'il ſoit tout à fait conſommé. Je ſçay qu'il y a d'autres cauſes qui l'enlevent de ce monde avant ſa conſommation: mais il me ſemble que je puis dire, que de même que de la ſemence des parens il s'écoule dans leurs deſcendans des maladies qui ſont hereditaires, de

même auſſi quand la ſemence des parens qui contient cet humide, eſt bien conditionnée & bien parfaite, l'ame s'en ſert ſi avantageuſement pour ſes fonctions, qu'elle peut conſerver ſon individu juſqu'à la conſommation de cet humide. Ce que nous venons de dire de l'humide conjoignant, fait voir que depuis le commencement de la vie juſqu'à ſa fin, il ſouffre un changement continuel, & ce changement qui eſt inviſible auſſi-bien que cet humide, eſt preſque toûjours la cauſe de tout le changement viſible qu'un chacun remarque dans chaque perſonne : ſa décadence entraîne avec elle la ruine de la chaleur naturelle, la deſunion & la ſeparation de l'ame d'avec le corps, la perte de la vie,

& la diſſolution de tout le composé. Il eſt à propos qu'il y ait du changement dans l'homme depuis ſa naiſſance juſqu'à l'âge viril, & que la nature, de petit qu'il eſt à ſa naiſſance, le conduiſe juſqu'à la perfection, & juſqu'à l'état de conſiſtence qu'elle luy peut donner : mais quand il y eſt une fois arrivé, il ſeroit à ſouhaiter qu'il y demeurât, & que s'il perd quelque choſe de ſa ſubſtance par l'action de la chaleur qui la conſomme & la diſſipe, elle en rétablit autant par la nutrition & par l'homoioſe, qu'il y en auroit de diſſipé, afin de le maintenir en cet état, & le faire toûjours vivre ; c'eſt le ſeul moyen de le faire ſubſiſter. Si cela étoit depuis que l'homme ſeroit arrivé en cet

état, on ne verroit plus de changement en luy, & il pourroit toûjours vivre, ſans cela il faut neceſſairement qu'il periſſe. C'eſt ce qui nous oblige pour le faire voir, de parler icy de l'homoioſe, & de montrer que tout ce qui vit, continuë à vivre par ſon moyen, & que la longue vie dépend d'elle.

I. Encor qu'il y ait en l'homme une vertu homoiotique ou aſſimilative, par laquelle il aſſimile la ſubſtance des alimens à ſa propre ſubſtance, & qu'il n'y en ait point en Dieu, on peut dire neanmoins que comme l'homme eſt fait à l'image de Dieu, qu'il faut qu'il y ait en Dieu quelque choſe qui ait du rapport & de la reſſemblance à l'homoioſe qui ſe fait

en l'homme, pour entretenir & pour conſerver en luy les diſpoſitions que l'ame deſire trouver dans la partie animale pour le faire vivre. L'ame par l'homoioſe conſerve l'harmonie qui ſe doit rencontrer entr'elle & ſon corps pour l'animer : & en Dieu il a, au rapport des Theologiens, une perfection qu'ils appellent ſimplicité, & je trouve que cette ſimplicité a du rapport à l'homoioſe. La ſimplicité nie en Dieu toute compoſition ; & par l'homoioſe qui ſe fait en l'homme ſain, la nature veut aſſimiler, & comme ſimplifier la ſubſtance de l'aliment à chaque partie de la choſe alimentée, pour reparer ce que la chaleur naturelle a fait tranſpirer de ſa ſubſtance en chaque partie

par ſon action. Par la ſimplicité qui eſt en Dieu, & que je puis nommer une homoioſe parfaite, achevée, conſommée, immuable, inalterable, qui n'a jamais commencé, & qui ne finira jamais, je conclus fort bien que Dieu ne peut pas mourir : Car enfin, ſi Dieu eſt ſimple, il n'eſt point compoſé ; s'il n'eſt point compoſé, il n'y a point en luy difference de parties ni de qualitez ; s'il n'y a point en luy difference de parties ni de qualitez, il n'y a point de contrarieté ; s'il n'y a point de contrarieté, il n'y a point de combat : s'il n'y a point de combat, il n'y a point d'alteration, point de corruption, point de diſſolution, & par conſequent point de mort : D'où je conclus que ſi Dieu eſt

une ſubſtance trés-ſimple, ainſi que la Theologie nous en aſſûre, il eſt immortel. Par des raiſons toutes oppoſées, je dis que l'homme eſt mortel, parce qu'il eſt composé : & par l'homoioſe qui ſe fait en l'homme bien ſain, par laquelle la ſubſtance de l'aliment eſt aſſimilée ſelon l'intention de l'ame, & animée par elle comme le reſte des autres parties, je puis aſſûrer que tant qu'elle ſe fera bien, l'homme vivra toûjours dans l'éloignement de toute infirmité ; qu'elle eſt la veritable cauſe de la longue vie, & que tant qu'elle ſubſiſte, il n'eſt pas poſſible de trouver en l'homme aucune cauſe de maladie, ou de mort ; & ſi les premiers hommes du monde ont vécu pluſieurs ſiecles avant

Perſonne ne l'avoit dit auparavant moy.

que de mourir, c'eſt ſeulement parce que la vertu homoiotique, ou aſſimilative, qui étoit en eux forte & vigoureuſe, tranſmuoit puiſſamment en leur ſubſtance les alimens dont ils ſe nourriſſoient.

II. L'Ange a reçû l'être & la vie d'un principe exterieur, qui eſt Dieu; il l'a fait par la creation: ſon être eſt ſtable & conſtant; ſa nature eſt ſpirituelle & ſimple, & il n'eſt point composé d'élemens comme le corps de l'homme; il n'eſt point ſujet au changement comme luy: ſa ſubſtance, qui eſt inalterable, ne ſouffre ni augmentation ni diminution; cependant je dis qu'il a beſoin d'une aſſimilation, non pas telle que celle dont l'homme a beſoin pour ſon corps; mais d'une aſſimilation metapho-

rique, non en luy, mais dans le principe qui l'a créé, dont pourtant l'effet passe & se termine à son individu. Il a été fait par la creation, il faut une semblable action pour le faire faire subsister dans son être; il faut que Dieu cause en luy la conservation de cet être, qui n'est autre chose qu'une continuation de creation, & cette action semblable à celle par laquelle il a été créé, cette conservation, cette creation continuée, c'est ce que j'appelle assimilation dans l'Ange; l'assimilation dans l'homme fait subsister son corps. Par cette assimilation dans l'Ange, Dieu l'assimile à son Eternité; il soûtient son être; il l'empêche de tomber dans le neant; il prolonge sa subsistance; il luy donne une durée éter-

S. Thom. 1. p. q. 104. a. 1. 4m.

nelle. Ce que je viens de dire de l'Ange, je le dis de même de l'ame raifonnable.

III. A l'égard de l'homme nous avons parlé de trois fortes de vies, fçavoir de la vie de la nature, de la vie de la grace, & de la vie de la gloire, & toutes ces trois vies fubfiftent par l'affimilation. Dieu a fait l'homme à fon image & femblance : voila la premiere difpofition de l'homme pour une vie éternelle & bienhûreufe. Dieu ne fe contente de cela : mais il veut que l'homme travaille luy-même à meriter cette vie éternelle & bienhûreufe, qu'il affimile toûjours de plus en plus fon ame à ce divin Original par une homoiofe, que je puis nommer morale, au moyen de laquelle il foit transformé

mé en ſon Dieu qui eſt la vie par eſſence. C'eſt pour cela que le Pere Eternel dit en tant de lieux de l'Ecriture Sainte : *Soyez Saints, parce que je ſuis Saint.* Et le Fils, *Soyez parfaits, comme mon Pere Eternel eſt parfait : Soyez miſericordieux, comme mon Pere eſt miſericordieux.* Il veut encor aſſimiler nôtre connoiſſance à la ſienne, par la foy dans nôtre entendement : Il aſſimile nôtre attente à ſes promeſſes par l'eſperance ; Il aſſimile nôtre volonté à la ſienne par la charité : Il fait le même par les autres vertus morales & chrétiennes ; & c'eſt encor pour conſerver & pour perfectionner cette homoioſe morale, pour la vie éternelle & bienhûreuſe, que ce même Fils nous a donné ſon Corps à manger, & ſon Sang à

boire. Cette divine nourriture eſt l'aliment pour arriver à une parfaite aſſimilation, à laquelle S. Paul nous marque qu'il eſt parvenu, quand il a dit, *Jeſus-Chriſt vit en moy*; au moyen de laquelle nous éviterons la mort, & nous vivrons d'une vie éternellement hûreuſe. Je ſuis l'aliment des grandes ames, dit S. Auguſtin en faiſant parler ce divin Fils, prens un accroiſſement ſpirituel par reſſemblance avec moy, pour te rendre digne de me manger : mais n'eſpere pas me tranſmuer en ta ſubſtance, comme tu fais tous les jours les alimens de ton corps : il n'eſt pas juſte que le plus digne ſoit changé au moins digne; au contraire, tu feras changé en moy, ce qui te ſera beaucoup plus avantageux.

Cibus ſum grandium, creſce & manducabis me, nec tu me mutabis in te ſicut Cibum carnis tuæ, ſed tu mutaberis in me. Auguſt. lib. 7. Confeſ. cap. 10.

Voila une aſſimilation admirable de l'ame en ſon Dieu pour la vie éternelle & bienhûreuſe en laquelle Dieu acheve de ſe l'aſſimiler pour toute l'éternité. Il faut venir à l'aſſimilation pour le corps.

Per Cibum iſtum Sacratiſſimum, in ſuam nos Chriſtus traducit effigium. Dionif.

IV. Nous avons diſtingué en l'homme deux ſortes de parties, la premiere ſorte eſt tenuë, ſubtile & rapide ; & c'eſt la ſubſtance que nous avons appellée moyenne. La ſeconde ſorte eſt ſolide, & ce ſont les chairs, les os, les muſcles, les tendons, les cartilages, les nerfs, &c.

Ces deux ſortes de parties ſouffrent continuellement de la diminution, de l'alteration & du dechet ; par l'écoulement qui ſe fait de leur ſubſtance, & elles demandent d'être reſtaurées par l'homoioſe ; & ſi cette reparation ne ſe fai-

ſoit pas, au moins dans les parties ſondes, l'homme ne tarderoit gueres à devenir ſquelet.

L'homoiose ou aſſimilation eſt la fin de la nutrition & le but de la nature; c'eſt par elle qu'elle conſerve les individus. Quand l'aliment eſt aſſimilé, il eſt paſſé en la ſubſtance de la choſe alimentée, & il eſt animé de la même ame que le reſte des autres parties de l'individu.

Nous admettons de deux ſortes d'aſſimilation, à raiſon des deux ſortes de parties dont nous venons de parler. Je nomme la premiere aſſimilation d'aſpiration, & la ſeconde aſſimilation d'obtention.

L'aſſimilation d'aſpiration eſt celle à laquelle la nature aſpire, quand elle veut aſſimiler la partie

la plus ſubtile des alimens à la ſubſtance moyenne.

L'aſſimilation d'obtention eſt celle par laquelle la nature aſſimile la ſubſtance des alimens à la ſubſtance des parties ſolides, enſorte que ce qui étoit aliment devient chair, os, muſcle, tendon, cartilage, nerf, &c. chaque partie attirant a ſoy de l'aliment ce qui luy eſt le plus propre, pour s'en nourrir & ſe l'aſſimiler.

Quant a la premiere de ces deux aſſimilations, elle a été poſſible en Adam avant ſon péché : mais depuis ſon péché elle eſt devenuë impoſſible, ſelon l'opinion de quelques Sçavans. C'eſt pour cela que je la nomme aſſimilation d'aſpiration, parce que la nature y aſpire ſans y arriver : C'eſt, comme

Illud ſi quando jacturam acceperit, non reſarcitur. Fernel.

je penſe, l'opinion commune.

Quant à la ſeconde ſorte d'aſſimilation la nature y arrive aſſez facilement au commencement de la vie, quand elle ne trouve point d'obſtacle à ſon action ; & c'eſt pour ce ſujet que je la nomme aſſimilation d'obtention. Elle n'y arrive pas ſi bien dans la ſuite, & cela va toûjours en diminuant peu à peu juſqu'à la fin.

Dieu dont la providence *attingit à fine uſque ad finem*, ayant de toute éternité reſolu de créer l'homme, reſolut auſſi de le faire immortel, non par nature, mais par grace, & dans ce deſſein il pourvût à la neceſſité de ces deux ſortes d'aſſimilations ; pour cela il ſe logea dans un Jardin ſi beau, qu'il a merité le nom de Paradis, plan-

té d'un grand nombre d'arbres fruitiers, dont les fruits étoient cuchimes, c'eſt à dire de bon ſuc : il n'y avoit que celuy nommé par Moïſe dans la Geneſe, *lignum ſcientiæ boni & mali*, dont les fruits étoient mortiferes, à cauſe que le Seigneur en avoit défendu l'uſage ſous peine de mort : mais entre les autres, il y en avoit un dont les fruits étoient d'un ſuc plus exquis, plus excellent & plus parfait ; & c'eſt pour montrer ſon excellence au deſſus des autres, qu'il eſt nommé au lieu ſus allegué *lignum vitæ*, arbre de vie : Par la manducation du fruit que portoit l'Arbre de vie, la ſubſtance moyenne eut été reparée par une parfaite aſſimilation ſans le péché d'Adam ; la manducation des autres fruits eut reparé

le dechet & les ruines des parties ſolides du même homme, ſi ce même homme, dont les inclinations le portent plûtôt au mal qu'au bien, n'eut outre-paſſé la défenſe de ſon Dieu en mangeant du fruit défendu, ce qui le fit chaſſer d'Eden : depuis ce tems-là l'homoioſe ne ſe fait plus qu'imparfaitement, & ce défaut arrive pour cinq raiſons : La premiere, à cauſe du défaut de la juſtice originelle. La ſeconde, pour la privation des fruits de ce Jardin, & principalement de celuy de l'Arbre de vie. La troiſiéme, pource que les parties qui travaillent à aſſimiler, l'ayant aſſez bien fait pendant quelque tems, ſans être rétablies en leur vigueur naturelle autant qu'il le faudroit, ſouffrent de leur propre travail ; &

Omne agens agendo repatitur.

& fatiguées qu'elles sont, elles ne le font plus comme il seroit necessaire. La quatriéme, c'est que les alimens dont nous avons l'usage, ne sont point assez appropriez pour l'homoiose, afin d'y être facilement conduits par une nature déja affoiblie. La cinquiéme, enfin c'est que ces mêmes alimens, aprés avoir fourni de la nourriture autant que la nature a été capable d'en tirer d'eux, laissent dans les parties nourricieres & dans les parties nourries une craſſe excrementeuſe que la nature debilitée ne peut pas chasser, & qui les empêche dans leurs fonctions. Privez que nous sommes des fruits de ce délicieux Jardin, il nous reste pourtant des alimens de bon suc pour la restauration des parties solides, & pour l'as-

C'est pourquoy il est besoin de décrasser la machine de l'homme par le Lieutenant, décrassant avant que de le fortifier avec le Lieutenant fortifiant.

ſimilation d'obtention : mais aucun des hommes, non plus que moy, n'en connoît point qui puiſſent reparer parfaitement la ſubſtance moyenne, & faire que l'aſſimilation d'aſpiration devienne pour eux une aſſimilation d'obtention, auſſi-bien que celle qui ſe fait dans les parties ſolides. Je diray ſeulement que le fruit de vie a un Lieutenant, que ce fruit avoit un grand rapport avec la ſubſtance moyenne, & c'eſt pour cela qu'il la rétabliſſoit parfaitement : mais que ſon Lieutenant en a deux; le premier a cette ſubſtance dont nous avons parlé, & le ſecond avec le fruit de vie dont nous allons parler icy, pour parler enſuite du Lieutenant, & pour éclairer ceux qui veulent découvrir quel il eſt.

Mais avant que de paſſer au Chapitre ſuivant, recapitulons ce que nous venons de dire dans celuy-cy. La ſimplicité qui eſt en Dieu a du rapport à l'homoioſe: mais parce qu'elle excede de tout point l'homoioſe, & que n'ayant jamais commencé, elle ne finira jamais; elle marque en Dieu une vie eternelle ſouverainement parfaite. L'Ange & l'ame de l'homme ont une vie eternelle, parce que Dieu par une continuation de creation les aſſimile à ſon Eternité. La vie de la Grace ſubſiſte & ſe conſerve par l'aſſimilation, par laquelle l'homme ſe rend ſemblable à ſon Dieu en imitant ſon Sauveur, qui n'eſt venu icy-bas que pour luy montrer par ſon exemple la maniere de ſe bien aſſimiler à ce grand

Original. La vie de la Gloire achevera l'aſſimilation que l'homme a commencée dans le monde en vivant de la vie de la Grace; & dans le ſejour de la Gloire, il ſera autant qu'il ſe peut aſſimilé a ſon Dieu, qui peindra en luy ſa Divinité, comme dans un beau miroir ſans tache propre à recevoir ſon image. La vie naturelle des hommes, des brutes & des plantes, ſubſiſte par l'aſſimilation des alimens à leur ſubſtance. Voila comme tout ce qui vit, continuë à vivre par l'homoioſe ou l'aſſimilation.

CHAPITRE IX.

Que le fruit de vie, qui étoit aliment & remede tout ensemble, reparoit la substance moyenne, maintenoit la vertu homoiotique ou assimilative, & chassoit toute maladie. Comme il faut entendre ce que l'on dit communément, que si Adam n'eût point péché, l'homme ne fut point mort.

NOus ne connoissons plus maintenant le fruit de vie que par le nom que Dieu luy avoit imposé, & ce nom nous fait connoître que pour être fruit de vie, il devoit empêcher la perte de la vie, & remplir ainsi sa signification. L'Ecriture Sainte nous assûre qu'il avoit cet effet, & qu'il l'eût eu même aprés le péché; qu'il croissoit

Nunc ergo ne forte mittat manum suam & sumat etiam de ligno vitæ & comedat & vivat in æternum, emisit eum Dominus de loco voluptatis. Genes. 3.

in paradiso voluptatis, & elle ne nous dit rien de plus. Mais si nous examinons la raison, touchant les vertus qu'il devoit avoir pour être fruit de vie, elle nous dicte que pour être tel, il devoit avoir celles qui suivent; il devoit être fruit propre à manger, & par consequent aliment; il devoit être propre à guerir, & par consequent medicament. Comme aliment & comme medicament, il devoit être plus temperé, ou du moins aussi temperé que l'homme de la meilleure constitution. Comme aliment & medicament, il devoit être extrémement approprié à la nature de l'homme: comme aliment de vie, il devoit nourrir parfaitement: comme medicament de vie, il devoit être unique, universel, & guerir parfaitement.

1°. Je dis premierement, aprés l'Ecriture, que le fruit de vie croiſſoit *in paradiſo voluptatis.* Tout ce qui croît en un Jardin de plaiſir doit donner du plaiſir, autrement il ne feroit pas tout à fait de plaiſir. Mais entre les autres choſes qui donnent du plaiſir, dans un tel Jardin il y en a qui en donnent plus les unes que les autres : l'Arbre qui portoit le fruit de vie étoit de cette derniere ſorte, il contentoit tout à fait la vûë, l'odorat & le goût, & il eut donné de la joye par ſes effets, à qui en eut mangé.

2°. Il étoit fruit de vie, c'eſt à dire, que ſi les principes & les fondemens de la vie euſſent été alterez & ébranlez en quelque perſonne, cette alteration & cet ébranlement euſſent ceſſé dans cette

personne, & elle eut été confirmée dans la vie; elle ne l'eut jamais perduë, moyennant l'usage de ce fruit : par sa substance & par ses qualitez il tendoit directement à ce but.

3°. L'homme, pour conserver sa vie, avoit besoin d'un aliment de vie; le fruit de vie étoit bon à manger, & par consequent il étoit aliment. *Ex omni ligno comede*, disoit Dieu à Adam, *de ligno autem scientiæ boni & mali ne comedas, &c.* Mange du fruit de tous les arbres de ce Jardin, garde-toy seulement de manger du fruit de l'Arbre de la science, du bien & du mal; car dés le même jour que tu en auras mangé, tu mouras. Le fruit de vie, comme aliment par excellence, avoit un goût exquis, delicieux,

cieux, & trés-agreable au dessus de tous les autres; c'est pour cela qu'il nourrissoit mieux que tous les autres. *Quod sapit nutrit : ergo quod melius sapit, magis nutrit.* Ce qui a bon goût nourrit : donc ce qui a meilleur goût nourrit davantage ; il nourrissoit jusqu'à rétablir la substance moyenne.

4°. L'homme, pour conserver sa vie, avoit besoin de remede pour guerir, s'il tomboit malade ; le fruit de vie étoit propre à guerir, & par conséquent il étoit medicament : tous les fruits du Paradis terrestre pouvoient nourrir & entretenir la vie quelque tems, mais ils ne pouvoient pas la conserver toûjours ; & nonobstant leur usage, l'homme eut pû tomber malade, & mourir. Dieu, dont la providence est infi-

Gustus arboris vitæ corruptionem corporis inhibebat. Denique & post peccatum potuit insolubilis manere, si permissum illi esset edere de arbore vitæ. August. de quæst. vel & Novi Test.

nie, ne vouloit point ce mal, & pour l'en garder, il avoit créé le fruit de vie; il en avoit donné la connoissance à Adam, & si par malheur cet homme eut été assez negligent pour en obmettre l'usage, & si pour ce défaut la maladie l'eut attaqué, sa necessité, le desir de sa conservation, & la crainte de la mort, eussent excité sa connoissance, son souvenir & son desir; il eut recouru à ce fruit, qui étoit la Medecine par excellence, puisque c'est de luy dont il est parlé au 38. Chapitre de l'Ecclesiastique, & dont il est dit que le grand Maître de la nature crea la Medecine de la terre. *Altissimus creavit de terra medicinam*; & il se fut ainsi délivré de toute infirmité. Sa substance & ses qualitez étoient tout à fait opposées

à la mort, & à tout ce qui la pouvoit causer. En cela il étoit remede.

5°. Le fruit de vie comme aliment & comme medicament, étoit plus temperé que l'homme de la meilleure constitution. Le temperament d'une chose est toûjours proportionné à la substance de la chose dont il resulte, si elle est excellente il est excellent. La substance du fruit de vie étoit éminemment semblable à la substance de l'homme ; son temperament luy étoit donc aussi éminemment semblable, & il étoit necessaire que cela fut ainsi, afin que par cette ressemblance éminente, il pût toûjours maintenir la substance & le temperament de l'homme dans l'état que l'ame desire pour animer toûjours ; comme le Superieur a

du pouvoir ſur ſon inferieur, & le fort ſur le foible, il eut ramené l'homme, qui en eut uſé dans ſa reſſemblance, & par conſequent dans ſon temperament, dont il eſt éloigné par la maladie; il eut chaſſé de luy toute intemperie, & par conſequent toute ſemence de maladie & de mort en chaſſant la diſſimilation.

6°. Le fruit de vie, comme aliment & comme medicament, étoit extrémement approprié à la nature de l'homme. Il n'appartient qu'à Dieu de bien ajuſter les cauſes aux effets qu'il en veut tirer, il connoît parfaitement la nature de l'homme, il ſçavoit ce qui étoit beſoin pour la faire ſubſiſter, il vouloit la faire ſubſiſter. Qui peut douter que dans ce deſſein qu'il avoit, étant auſſi ſage

& auſſi puiſſant qu'il eſt, il ait pû créer un fruit, qui comme medicament pouvoit éloigner tout ce qui étoit nuiſible à ſa vie, & comme aliment confirmer & fortifier tout ce qui pouvoit la faire ſubſiſter? Et qui peut douter que ce remede alimenteux fut le fruit de vie, aprés ce que l'Ecriture nous en dit?

7°. Le fruit de vie, comme aliment de vie, pouvoit nourrir parfaitement, & non d'une maniere défectueuſe, ainſi que les alimens dont nous avons l'uſage; mais d'une maniere qui n'eut rien laiſſé à ſouhaiter pour une parfaite nutrition. Remarquez que pour bien nourrir, il faut que les parties nourricieres ſoient fortes & vigoureuſes pour faire de parfaites coctions, & que faiſant paſſer l'aliment par plu-

ſieurs états, elles le conduiſent enfin par une nutrition parfaite à l'aſſimilation des parties ſolides. Remarquez encor, que ce n'eſt pas aſſez que la ſubſtance de l'aliment ſoit conduite à l'aſſimilation des parties ſolides ; mais qu'il eſt neceſſaire, pour perpetuer la vie de l'homme, qu'elle paſſe dans un état bien plus parfait & plus éminent, puis qu'il faut que pour faire vivre toûjours, elle paſſe à la ſubſtance moyenne : Il faut en outre, ce qui ſemble beaucoup difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'elle devienne eſprit, pour reparer, fortifier, & exciter cet eſprit que nous avons nommé conformateur, contenu en cette ſubſtance, afin que comme il a bien eu le pouvoir de former le corps, il puiſſe reparer ſes ruines,

& le rendre tel qu'il faut pour loger son ame à perpetuité. Le fruit de vie, entre les vertus dont il étoit doué, avoit particulierement celle-là : si l'homme n'en eut pas été privé pour sa desobeïssance, il luy eut conferé une vie pleine & abondante, sur laquelle la mort n'eut eu aucune prise. Il eut en outre laissé dans les parties nourricieres un effet dont l'impression, pour l'assimilation parfaite des alimens, eut duré un long espace de tems ; cet effet n'eut jamais cessé en luy, qui en auroit mangé de fois à autre, & il auroit toûjours vécu.

8°. Le fruit de vie, comme medicament de vie, étoit unique & universel ; il étoit unique : c'est pour cela que l'Ecriture parlant de luy dans le passage cy-dessus cité, dit

Medicinam au ſingulier, *&* *non* *Medicinas* au pluriel. Il eut été ſuffiſant ſeul pour guerir toutes les maladies; il n'eut été beſoin que de luy, il n'en eut point falu chercher d'autre: c'eſt mal à propos que l'on cherche dans la multiplicité, quand on peut trouver tout ce qu'on deſire ramaſſé dans l'unité. Il étoit univerſel, & cela étoit neceſſaire, puis qu'il étoit ſeul & unique. Lors qu'ayant rétabli la nature dans toute la vigueur qu'elle avoit perduë, il eut joint ſes forces aux ſiennes, il n'y eut point eu de maladie, telle qu'elle eût été, qui eût pû tenir contre luy. Du ſuc étranger des alimens mal aſſimilé, procedent toutes les maladies, la corruption des corps, la vieilleſſe & la mort. Le fruit de vie avoit cette proprie-

té, qu'il fortifioit la vertu de l'espece, & chassoit la débilité qui provenoit pour le mélange d'un suc étranger : selon S. Thomas, il étoit l'aliment de l'assimilation. Comme une Medecine précieuse, il empêchoit le corps de tomber dans la corruption, selon S. Augustin, & il éloignoit la vieillesse & la mort, selon le même.

Cibus aderat homini ne esuriret potus ne sitiret & lignum vitæ ne sencetur eum dissolveret. August. lib. 14. de Civitate Dei.

9°. Le Docteur angelique, qui nous a dit que le fruit de vie fortifioit la vertu active de l'espece contre la débilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un suc étranger, ne nous a pas dit la raison pour laquelle il avoit cet effet. Je veux suppléer à son défaut, & dire, autant que je le puis, ce qu'il a manqué de dire; mais auparavant,

Vitæ arbor medicinæ modo corruptionem hominum prohibebat. Aug. lib. 14. de quæst. vel & Novi Test.

Habebat enim virtutem fortificandi virtutem speciei contra debilitatem provenientem ex ad mixtione extranei. S. Thom. 1. p. q. 97. a. 4.

il eſt beſoin de remarquer ce que veut dire ce ſaint Docteur par la vertu active de l'eſpece, & ce qu'il veut faire entendre par la débilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un ſuc étranger. Par la vertu active de l'eſpece, le ſaint Docteur entend la vertu que nous avons nommée aſſimilative; & par la débilité qui provient à l'homme pour le mélange d'un ſuc étranger, il faut entendre cette même vertu débilitée pour avoir déja beaucoup travaillé à aſſimiler, & qui pour ſa débilité ne peut plus aſſimiler le ſuc étranger des alimens, d'où procede la diſſimilation, & enſuite la maladie & la mort. Cela poſé, je dis premierement que le fruit de vie avoit la vertu de fortifier la vertu active ou aſſimilative de l'eſpece,

parce que la ſubſtance de ce fruit étoit éminemment ſemblable à la ſubſtance de l'homme. Je dis en ſecond lieu, que le fruit de vie avoit un temperament plus excellent que le temperament de l'homme le mieux temperé. Le temperament, ſelon mes principes, reſulte de la ſubſtance : plus une ſubſtance eſt excellente, & plus le temperament qui en reſulte eſt excellent. J'ay dit que la ſubſtance du fruit de vie étoit non ſeulement ſemblable à la ſubſtance de l'homme, mais j'ay dit qu'elle étoit éminemment ſemblable; d'où je dois conclure conformément à mes principes, que le temperament du fruit de vie étoit éminemment ſemblable au temperament de l'homme. C'eſt par cette reſſemblance éminente à la ſubſtan-

ce & au temperament de l'homme, qu'il étoit extrémement approprié à la nature de l'homme; c'est par cette ressemblance éminente qu'il étoit assimilatif; c'est par cette ressemblance éminente qu'il avoit la proprieté de réveiller & d'exciter la vertu active ou assimilative de l'espece, & de chasser avec elle toute dissimilation, en ramenant à l'assimilation; & si on conçoit bien cette doctrine du saint Docteur, on concevra sans peine que le fruit de vie chassoit toute maladie, ramenoit la santé, & assûroit la vie.

Ce que dessus posé, il est aisé de voir que le fruit de vie étoit tel que son nom le marque, qu'il luy avoit été bien imposé, & qu'il le portoit à juste titre, en ce qu'il avoit

les qualitez qui contribuoient à la conſervation de la vie, & en ce principalement, qu'il pouvoit retenir l'ame, le principe de la vie du corps, dans le corps, qu'il les eut tenu unis & liez enſemble par le moyen de la ſubſtance moyenne; le nœu de cette union qu'il eut reparée, & dans laquelle il eut revivifié, pour ainſi dire, cet eſprit conformateur, qui étant rétabli dans toute ſa force, eut reparé le corps qu'il avoit bâti, & il en eut corrigé tous les défauts. Il eut de plus rétabli la vertu aſſimilative, & imprimé en elle un effet de longue durée pour la longue vie; & c'eſt ainſi qu'il eut éloigné la mort, la ſeparation du corps & de l'ame, en empêchant l'ame de ſe ſeparer de la matiere qu'elle anime & qu'elle aime.

Il eſt encor aiſé de voir, par la conduite de Dieu, qu'un medicament, pour être bon, doit avoir quelque choſe des vertus du fruit de vie; il doit être alimenteux, plaiſant, agreable à l'odorat & au goût, temperé & approprié à la nature de l'homme comme lüy.

Il n'eſt point de ſanté plus ſûre, que celle qui ſe recouvre & ſe fortifie par les alimens, parce que *ſola nobis eſca medicina eſt*. Ambroſ.

Mais de plus, il eſt aiſé de voir que cette conduite condamne celle des Medecins d'aujourd'huy, qui veulent des remedes hors des alimens, qui choquent l'odorat & le goût, qui ſont intemperez, & nullement appropriez à la nature qu'ils veulent guerir : En uſer ainſi, n'eſt-ce pas prendre les choſes à contre-poil, & vouloir condamner le Dieu qui les condamne?

Voyons maintenant que ce que nous venons de dire du fruit de vie,

convient à ſon Lieutenant ; on auroit lieu ſans cela de nous condamner par le même endroit par lequel nous condamnons les autres.

Mais à l'occaſion d'un Religieux Jacobin, Docteur de Sorbonne, qui a eu communication du Traité de la longue Vie, & qui a dit à ſon Auteur, qu'il ne ſe pouvoit dire qu'improprement que le fruit de vie fut aliment & medicament, puiſque dans le Paradis terreſtre il n'y avoit point de maladie, & qu'il n'y en eut point eu ſi l'homme eut conſervé ſon innocence originelle, la maladie étant une peine & une ſuite du péché ; qu'il luy ſoit permis avant de finir ce Chapitre, de faire quelques reflexions touchant la maniere dont il faut entendre ce que l'on dit communément, que ſi

Adam n'eut point péché, l'homme ne fut point mort.

Il faut confiderer l'homme du côté de la nature, & du côté de la grace.

L'homme a été créé mortel par nature; fi en cet état il eut été logé dans le Paradis terreftre, fans y avoir l'ufage du fruit de vie, il y fut mort. L'air de ce bienhûreux fejour eut pourtant augmenté le nombre de fes jours.

L'homme a été créé immortel par la grace, moyennant l'ufage du fruit de vie; il faut joindre ces deux chofes que l'on fepare d'ordinaire.

La grace toute feule ne rend point l'homme immortel. La trés-Sainte Vierge, Saint Jean-Baptifte, & tous les Saints en general, font morts,

morts, nonobſtant qu'ils euſſent la grace.

Si l'homme eut été immortel par la grace ſeule, le fruit de vie eut été inutile; il avoit ſans ce fruit ce qu'il eut pû donner.

Il eſt dit au troiſiéme Chapitre de la Geneſe, *Nunc ergo ne forte* (Adam) *mittat manum ſuam, & ſumat etiam de ligno vitæ, & comedat, & vivat in æternum : emiſit eum Dominus de loco voluptatis.* Maintenant donc de crainte qu'Adam porte ſa main, & qu'il prenne auſſi du fruit de vie, qu'il en mange, & qu'il vive éternellement; le Seigneur le mit hors du lieu de la volupté. Ce paſſage fait voir trois choſes.

1°. Que ſi Adam eut perſeveré dans la grace de ſon origine, l'im-

mortalité & l'usage du fruit de vie, par lequel il eut eu cette immortalité, eussent été la recompense de cette perseverance.

2°. Que l'exil du Paradis terrestre, la privation du fruit de vie, & l'assujetissement à la mort, qui est la suite de cette privation, furent la peine du péché d'Adam.

3°. Que le fruit de vie, même aprés le péché, eut rendu Adam immortel par une vertu naturelle que le Createur avoit mise en luy; & il étoit si bien aliment de vie, & remede de vie, qu'il pouvoit, en nourrissant, chasser comme un puissant contrepoison de ce premier homme toutes les semences de mort, qu'il avoit introduit en sa personne par la manducation du fruit défendu, s'il en avoit eu l'u-

ſage. (Il faut ſuppoſer que l'arbre de vie & le monde euſſent toûjours duré.) C'eſt le ſentiment de Saint Auguſtin, au Traité des Queſtions de l'ancien & du nouveau Teſtament ſur ce paſſage. *Poſt peccatum*, dit ce Pere, *potuit inſolubilis manere, ſi permiſſum eſſet illi edere de arbore vitæ* ; & par conſequent ſi l'homme eut été immortel dans le Paradis terreſtre, il l'eut été en vûë de la grace de ſon origine, à cauſe de cette grace, en recompenſe de ſa perſeverance en cette grace, & non par cette grace : mais par le benefice du fruit de vie qui eut cauſé cet effet en luy. Dieu qui opere dans l'ame ſpirituelle, par la grace qui eſt un moyen ſpirituel, eut operé dans le corps par le fruit de vie, qui étoit un moyen cor-

S. Thom. 22. q. 164. a. 2. ad 6m. n'eſt pas de ce ſentiment : dans cette réponſe, il dit qu'il faut entendre le mot *æternum* pour *diuturnum*.

porel pour luy donner la vie.

Si l'homme avec la grace logé dans le Paradis terrestre, n'y eut pas eu l'usage du fruit de vie, il y fut mort.

Adam commença à mourir sitôt qu'il eut mangé du fruit défendu; il commença donc à mourir dans le Paradis terrestre: il n'en fut chassé que quelque tems aprés son péché; & parce que Dieu vouloit qu'il continuât & qu'il achevât de mourir, qu'il voyoit que tant qu'il eut été dans le Paradis terrestre, il eut pû prendre du fruit de vie, & se garantir de la mort: de crainte que cela fut il le chassa de ce lieu de délices, & par là il est évident que le fruit de vie étoit un remede infaillible contre la mort & contre les maladies qui la causent.

Dieu qui prend des joyes indicibles à considerer les perfections infinies de sa nature au dedans de luy-même, prenoit de grandes complaisances à contempler un petit échantillon de ses mêmes perfections au dehors de luy-même, en l'homme son image; & afin d'avoir toûjours ce plaisir, il luy donna l'arbre de vie, dont les fruits l'eussent empêché de mourir : mais lorsque par la desobeïssance d'Adam, il vit cet image sali, deshonoré, barboüillé, ces complaisances cesserent en partie; & pour punir ce revolté, il le chassa du Paradis terrestre, il le priva du fruit de vie, & ce malhûreux devint sujet à la mort, suivant la menace qui luy en avoit été faite. Voicy comme cette ennemie des hommes est

entrée dans le monde. Si le premier homme eut toûjours eu la vie ſpirituelle par le moyen de la grace, il eut toûjours eu la vie corporelle par le moyen du fruit de vie. C'eſt ainſi, ce me ſemble, qu'il faut entendre ce que l'on dit communément, que ſi Adam n'eut point péché, l'homme ne fut point mort.

CHAPITRE X.

Que le fruit de vie a un Succedanée ou Lieutenant, & que le Succedanée ou Lieutenant du fruit de vie, a quelque choſe des vertus du fruit de vie.

CEluy qui aſpire à la longue vie pour en joüir, doit aſpirer à la connoiſſance du Lieute-

nant du fruit de vie, & il peut voir que nous ne luy avons marqué les proprietez de ce fruit dans le Chapitre précedent, qu'afin de luy ouvrir les yeux, & qu'en luy parlant de l'un, il pût parvenir à la connoiſſance de l'autre ; puis qu'il eſt certain que les vertus du fruit de vie ſe doivent à proportion retrouver dans un autre fruit, qui eſt ſon Lieutenant. 1°. Il a été créé de la terre par le Trés-haut, pour être la medecine des hommes. 2°. Il doit n'avoir aucun dégoût pour les hommes, pour leſquels il a été fait. 3°. Il eſt univerſel pour toutes les maladies de l'homme. 4°. Il eſt fruit & aliment pour l'homme. 5°. Il eſt fruit de vie, il l'entretient en ceux qui en uſent. 6°. Il eſt temperé comme l'homme. 7°. Il

Le fruit de vie étoit un remede ſimple, mais puiſſant. La ſimplicité & la puiſſance ſont des vertus propres à Dieu, & le caractere de tous ſes Ouvrages. Tertulien, *de baptiſmate.*

eſt tout à fait approprié à la nature de l'homme. 8°. Il conſerve la ſubſtance moyenne, & empêche ſa grande diſſipation. 9°. Enfin, il augmente la vertu homoiotique ou aſſimilative, & imprime en la nature un effet de longue durée. Voila comme ce remede alimenteux eſt reſſemblant au fruit de vie: mais pour dire quelque choſe de plus, je dis que le Lieutenant du fruit de vie eſt fruit de vie luy-même, pour les raiſons que nous en avons apporté dans un autre Traité: Il eſt produit d'un arbre, qui au jugement de tout le monde, eſt jugé trés-beau; ſon fruit eſt blanc à l'exterieur: mais interieurement, il eſt fort rouge, & celuy qui a planté cet arbre dans ſon verger, ne connoît point ſon fruit

pour être le Lieutenant du fruit de vie. Il faut descendre dans le détail, & parler de sa substance, de ses qualitez, & de ses proprietez.

1. Dans toutes les choses materielles, on doit considerer entr'autres choses leurs substances & leurs accidens. La substance, c'est ce qui est caché sous les accidens, elle les soûtient. Les accidens, sont le temperament, les qualitez qui le composent, les saveurs, les couleurs, les proprietez, &c.

2. On ne connoît point la substance par elle-même, mais par les accidens qui la cachent. Elle agit par les qualitez qui sont en elle; ces qualitez sont à la substance, ce que les instrumens sont à un ouvrier, & on les connoît par les effets qu'elles causent.

3. Toutes les ſubſtances materielles qui ſont en ce monde ſont differentes, il y en a de bonnes, de meilleures, & de trés-bonnes. Les ſubſtances que je nomme ſimplement bonnes, ce ſont celles des choſes inanimées. Les ſubſtances que je nomme meilleures, ce ſont les ſubſtances des plantes & des animaux ſans raiſon. Les ſubſtances que je nomme trés-bonnes ou excellentes, ce ſont celles du corps de l'homme, & deux autres que Dieu a créé & deſtiné ſpecialement pour faire ſubſiſter, & pour conſerver cet homme & ſa ſubſtance; & ces deux, ce ſont celles du fruit de vie qui n'eſt plus, & celle de ſon Lieutenant qui eſt encor. Comme ces choſes ſont differentes en leurs ſubſtances, elles ſont auſſi diffe-

rentes en leurs qualitez ; elles sont bonnes, meilleures & trés-bonnes, ou excellentes, à proportion de la substance dont elles procedent. Ces substances operent par leurs qualitez, & comme tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable. Si la substance est excellente, les qualitez par lesquelles elle agit, sont excellentes, & l'effet qu'elle cause luy est semblable & excellent comme elle. C'est sur ce pié qu'il faut mesurer l'excellence du fruit de vie & de son Lieutenant. La substance de l'homme est trés-bonne ou excellente ; celle du Lieutenant luy est au moins semblable, si dans sa ressemblance elle n'est pas au dessus d'elle par quelques degrez de bonté : mais elle luy peut être renduë éminemment

ſemblable. Celle du fruit de vie étoit ſemblable à celle de l'homme, & à celle du Lieutenant : mais dans la reſſemblance elle les ſurpaſſoit toutes les deux, elle leur étoit éminemment ſemblable. Parce que j'ay aſſez parlé du fruit de vie dans le Chapitre précedent, je ne parle que de ſon Lieutenant dans celuy-cy. Sa ſubſtance eſt aſſimilative & par elle-même & par ſes qualitez; ſes effets répondent à ſon excellence, ils ſont excellens comme elle; la nature de l'homme qui les éprouve y trouve ſon compte : ſa vertu aſſimilative en eſt beaucoup aidée, elle arrive plus hûreuſement à l'aſſimilation où elle aſpire, par ſon moyen : cette aſſimilation cauſe la vie & la ſanté; & comme la ſanté & la vie ſont auſſi longues en du-

rée que l'aſſimilation eſt longue, il s'enſuit delà que la vie peut être prolongée par le moyen du Lieutenant.

4. Le temperament du Lieutenant du fruit de vie eſt au moins égal à celuy de l'homme, parce qu'il reſulte d'une ſubſtance ſemblable à la ſienne ; il eſt chaud & froid, ſec & humide comme luy : mais parce que dans toutes ſes qualitez, il ne ſort point de temperament de l'homme, & qu'il eſt au moins d'une égale étenduë avec luy; je dis, qu'il ne luy peut faire que du bien : mais s'il luy eſt rendu éminemment ſemblable, il luy en fera davantage.

5. Dans une ſubſtance il y a pour l'ordinaire une qualité du temperament qui domine ; & c'eſt par cette

qualité dominante qu'elle agit le plus. Il eſt au pouvoir de l'Artiſte qui opere ſur la ſubſtance du Lieutenant, d'exciter de ces qualitez celle qui luy plaira le plus, & de la rendre dominante; & il pourra ſe ſervir de cette qualité excitée & renduë dominante pour rafraîchir ou pour échauffer, pour humecter ou pour deſſécher, conformément à ce qu'elle a de propre, & au beſoin de celuy qu'il veut ſoulager. C'eſt en cela qu'on peut voir qu'il n'eſt beſoin que de luy, & qu'il ſuffit ſeul pour toutes les infirmitez de l'homme. Ce qu'il y a de remarquable en ce remede, c'eſt que ſoit qu'il échauffe ou qu'il rafraîchiſſe, qu'il humecte ou qu'il deſſéche, il agit d'une maniere ſi conforme à la nature, qu'il ſemble qu'elle agiſſe toute

ſeule. Quand par exemple on s'en ſert pour échauffer, il excite dans la nature une chaleur ſi benigne & ſi conforme à celle de la nature, qu'il ſemble qu'elle vienne de la nature toute ſeule : la chaleur du Vin eſt amie de l'homme ; mais toute benigne & toute amie de l'homme qu'elle paroît, on experimente pourtant enfin qu'elle a quelque choſe d'étranger & de nuiſible. Ce qui n'arrive point dans l'uſage de ce merveilleux remede. Ses qualitez reſultant toûjours d'une ſubſtance trés-bonne, elles ſont toûjours trés-bonnes, & cauſent toûjours de trés-bons effets.

Calidius alimentum & maxime vinum ſuſcitato calore Spiritus facultateſque eregit mortem vero maturat. Fernel.

6. Entre le plus grand degré de froideur de ce merveilleux fruit juſqu'à ſon plus grand degré de chaleur, il y a pluſieurs degrez qui ſont

entre l'un & l'autre, entre le froid & le chaud;celuy qui ſçait manier ce remede peut choiſir de ces degrez celuy qui ſera le plus à ſon gré pour le but qu'il ſe propoſe, ſelon le beſoin de ſon malade, le conduire à ce degré, & s'en ſervir. Ce que je dis du froid & du chaud, je le dis à proportion du ſec & de l'humide; & parce qu'entre le froid & le chaud, le ſec & l'humide, ces degrez ſont en un aſſez grand nombre: je puis aſſûrer qu'en ce ſeul fruit un habile Artiſte peut trouver une ſource feconde en remedes.

7. Comme entre les qualitez qui ſe rencontrent dans le Lieutenant du fruit de vie, il y a un point qui en eſt le juſte milieu, je dis que l'habile Artiſte qui ſçaura bien préparer ce fruit, pourra par ſon induſtrie le

le conduire à ce juſte milieu, & ainſi il aura un remede dont le temperament ſera un temperament que les Medecins appellent *ad Pondus*, ce qui eſt un grand moyen pour rappeller l'homme à ſon temperament, & encor plus pour l'y retenir, & par conſequent dans la ſanté.

8. A l'occaſion des qualitez du Lieutenant, je veux remarquer icy une choſe que perſonne auparavant moy, comme je penſe, n'a remarqué ; ſçavoir, que les qualitez d'une choſe reſultent neceſſairement de la ſubſtance de la choſe, comme de leur ſujet. Nous l'avons dit pluſieurs fois ; & ces qualitez qui reſultent de cette ſubſtance, luy ſont ſi propres & ſi particulieres, qu'il eſt preſque impoſſible

qu'elles ſe trouvent ſemblables dans un autre ſujet. La chaleur du Vin ne ſe peut trouver que dans le Vin; & quoique la chaleur ſe trouve en d'autres ſubſtances chaudes, par exemple, dans le Pommé, dans le Poiré, dans le Poivre, le clou de Girofle, la Noix Muſcade, l'Artichaux, l'Aſperge, le Sené, &c. toutes ces chaleurs ne ſont point la chaleur du Vin; parce que la chaleur du Vin eſt propre & particuliere au Vin, & ne peut reſulter que du Vin: La chaleur eſt toûjours differente, quand elle reſulte d'une ſubſtance differente; & il y a autant de difference entre les chaleurs, qu'il y a de difference entre les ſubſtances differentes d'où elles procedent. La chaleur du Sené ne peut être ſemblable à aucune autre

chaleur, quand elle resulte d'une autre substance que de celle du Sené. Cette substance dont elle resulte, luy donne quelque chose de propre & de particulier, qui ne peut venir d'ailleurs que du Sené. Il faut appliquer cecy au Lieutenant du fruit de vie, & à ses qualitez. Les qualitez du Lieutenant du fruit de vie, sont si propres & si particulieres à sa substance, qu'il est impossible qu'elles se trouvent semblables dans aucun autre sujet, que dans l'homme pour lequel il a été specialement fait. C'est pourquoy je puis dire, que non seulement c'est un remede specifique pour luy; mais encor, que c'est un remede specialissime; qu'il a tant de rapport avec luy, & qu'il luy est si approprié, qu'il est impossible

d'en trouver un autre qui le ſoit de même ; & s'il arrive quelquefois du changement dans ſes qualitez, c'eſt une neceſſité, qu'il en ſoit auſſi arrivé dans la ſubſtance dont elles reſultent, par les operations & les preparations de l'Artiſte, qui étant habile, les peut exciter comme il luy plaît, pour le rendre plus efficacieux pour le ſecours de l'homme qu'il veut ſoulager. Il faut adjoûter, que comme les choſes ſemblables ont beaucoup de facilité à s'unir, la ſubſtance & les qualitez de l'homme s'uniſſent trés-étroitement à la ſubſtance & aux qualitez du Lieutenant du fruit de vie pour le ſoulager : & la ſubſtance & les qualitez du Lieutenant, à la ſubſtance & aux qualitez de l'homme, à cauſe de leur reſſemblance ; &

ainſi cette reſſemblance & cette union qu'elle cauſe, ſont d'un grand effet pour le ſoulagement de l'homme.

9. Ceux qui ont écrit de la Chryſopée ou Pierre Philoſophale, diſent que pour y parvenir, il eſt beſoin d'un diſſolvant qui faſſe de corps eſprit, & d'un fixant qui faſſe d'eſprit corps. Je puis dire la même choſe de la Medecine, il faut un diſſolvant, il faut une choſe qui fixe, il faut diſſoudre les obſtructions, qui le plus ſouvent cauſent les maladies, il faut fixer les humeurs qui ſont trop liquides, d'une fixation pourtant qui convienne à la nature de l'homme. Or je dis que dans le Lieutenant du fruit de vie, il y a une choſe qui a la vertu de diſſoudre les humeurs trop épaiſſies, ce

que j'ay ſenti juſques au cors des pieds ; il y en a une autre qui fixe les humeurs trop liquides dans l'égalité du temperament : ce qui eſt bien digne d'être remarqué.

10. Nous avons dit qu'un remede pour contribuer à la longue vie, doit entr'autres choſes fortifier la vertu homoiotique ou aſſimilative, & la faire ſubſiſter long-tems. Je puis aſſûrer que le Lieutenant du fruit de vie a cette proprieté, qu'il la fortifie merveilleuſement bien, & qu'il imprime en celuy qui en uſe preparé comme il faut, pour cela un effet de longue durée : Je l'ay experimenté moy-même, lors qu'en ayant uſé un peu de tems, je me ſentis extraordinairement fortifié, & que l'impreſſion de cet effet dura plus de huit mois aprés ; ce

que je n'ay point lû, ni oüi dire d'aucun remede. Pendant ces huit mois, il me sembloit que je retrogradois vers le bel âge, & je crûs alors que si j'eusse usé un tems plus considerable de ce fruit, il m'auroit ramené à la vigueur de la jeunesse. Ce qui cause une grande vigueur dans les jeunes gens, c'est parce que non seulement la substance moyenne est abondante en eux, parce qu'elle est spiritueuse, parce qu'elle est moderément chaude : mais ençor, parce qu'elle est tenace, astringente, stiptique, onctueuse ; & cette tenacité, cette astriction, cette stipticité, & cette onctuosité, qualitez qui la font durer long-tems, nonostant sa spirituosité, qui repugne, ce semble, à sa durée aussi-bien que sa chaleur,

Aristote dans son Traité *de Longitudine vitæ*, dit que la substance moyenne est onctueuse, *ut neque facile arescat, neque facile refrigeretur:* C'est au Chapitre 2. Sans cette qualité, & les autres que nous luy attribuons, la vie dureroit peu.

(ce qui eſt fort ſpiritueux & chaud eſt bien-tôt diſſipé) cauſent que l'effet qu'elle imprime dure long-tems. Le Lieutenant du fruit de vie la fait durer, parce qu'il a de la reſſemblance avec elle; c'eſt pourquoy je ne fais point de difficulté de dire qu'avec elle, il augmente la vigueur de l'homme & retarde la vieilleſſe.

11. Il y a dans l'homme & dans tout ce qui vit, une ſubſtance ſtiptique propre à l'individu de chacune eſpece, qui retient & qui conſerve la ſubſtance de l'homme & de toutes les choſes qui vivent, avec toutes les parties des corps vivans; elle en empêche la diſſipation & la diſſolution, & lorſque cette ſubſtance eſt conſommée, il faut neceſſairement que le vivant periſſe. Cette ſubſtance aide la faculté concoctri-

ce, elle aide la retentrice, & fait ſubſiſter la vertu aſſimilative. Cette ſubſtance dans les fruits avant qu'ils ſoient meurs, les rend d'un goût auſtere, & mal plaiſant ; on n'en peut pas manger en cet état, ils tiennent à la gorge, & on a peine à les avaler. Cette ſubſtance dans le Vin conſerve le Vin, luy donne un goût de rapé, qui fait dire à ceux qui le goûtent, ce Vin eſt encor dur, il n'eſt pas dans ſa boite ; il ſe gardera bien. Lorſque ces fruits ſont venus en maturité, ils ont une douceur agreable, & on en mange avec plaiſir. Lorſque le Vin a perdu ce goût de rapé, on dit, voila du Vin qui eſt preſent, il eſt temps de le boire. La douceur dans ces fruits & dans ce Vin, marque que la ſubſtance ſtiptique qui les a con-

ſervez, eſt preſque épuiſée; & ſi l'on tardoit long-tems à manger ces fruits & à boire ce Vin, ils ſe gâteroient & ſeroient perdus. Cette ſubſtance ſtiptique qui ſe trouve dans l'homme avec la ſubſtance moyenne, & qui fait partie de la ſubſtance moyenne, cuit, aſſimile, retient, augmente & conſerve la ſubſtance de l'homme juſqu'à ſa conſommation; & quand elle eſt conſommée, le compoſé ſe diſſout, & perit; ſi elle duroit toûjours, il pourroit ne point mourir. Cela poſé, il eſt certain que qui pourroit augmenter & faire ſubſiſter plus long-tems cette ſubſtance ſtiptique, pourroit augmenter & faire ſubſiſter plus long-tems la vie: on peut, par l'art, augmenter & faire ſubſiſter plus long-

tems cette ſubſtance ſtiptique ; on peut donc par ce moyen conſerver plus long-tems la vie, & ce qui peut augmenter, ou du moins conſerver cette ſubſtance, ſe trouve dans le Lieutenant : le Lieutenant donc peut cauſer la longue vie, on la peut avoir par luy. Cherche donc en luy ce qui la peut cauſer, ſi tu veux long-tems vivre.

12. De tous les tems de la vie, la jeuneſſe eſt aſſûrément le plus ſouhaitable ; cet âge de l'homme eſt le plus beau, le plus fort, le plus ſain, & celuy dans lequel pour l'ordinaire, l'ame fait le mieux ſes fonctions dans le corps qu'elle anime, parce que les organes d'iceluy ſont le mieux diſpoſez pour cet effet. Pendant qu'il dure, ceux

qui y ſont, animez d'un ſang benin & ſpiritueux, ne reſpirent que la joye & le plaiſir, & dans la guerre ils ſont courageux & de grande execution. La jeuneſſe qui eſt de ceux qui ont parcouru un petit nombre d'années, comme de vingt à vingt-huit ans, ſe connoît encor par la fraîcheur du teint, par la vivacité du coloris, & par la plenitude de la peau. Quand la chair qui emplit la peau n'y laiſſe point de rides, quand cette chair & cette peau ſont abrevez d'un ſuc aſſimilé, qui les nourrit & les tient frais; quand par ce ſuc, cette chair & cette peau ſont arrivez par les eſprits qui y ſont répandus, & que portans la chaleur, ils cauſent la vivacité du teint, alors une perſonne

paroît jeune & ſaine : quand au contraire tout cela ne ſe rencontre point, la perſonne paroît vieille & infirme. Il ſeroit à ſouhaiter que lorſque l'on eſt arrivé dans cet état de jeuneſſe, d'y demeurer toûjours ; pour cela il faudroit que les parties nobles, toûjours fortes & vigoureuſes par la vertu aſſimilative, fuſſent toûjours dans le pouvoir de produire ce ſuc aſſimilé, nutritif, & rempli d'eſprits, par le moyen deſquels il eſt porté par tout le corps : mais dans ce monde, tout eſt fondé ſur l'inconſtance, tout eſt ſujet au changement, & rien ne dure longtems en un état. Ces viſceres qui ont fait quelque tems leur devoir, ſelon le pouvoir qu'elles en avoient, déclinent & perdent peu à peu

leur vertu : la jeunesse diminuë, & la vieillesse s'avance à proportion qu'elle s'enfuit. Combien de gens ont regretté & regrettent encor cette fuïarde !

O *mihi præteritos referat si Jupiter annos*, disoit un de ces vieux à regret ; & s'il se pouvoit trouver quelqu'un qui pût la faire revenir, ou du moins retarder sa fuite, que de gens luy feroient la cour ! Pour moy j'ay examiné cette chose, & je n'y trouve point d'autre moyen pour reüssir, que de fournir à ces visceres un suc nutritif, déja assimilé, assimilatif & spiritueux, qui outre ces qualitez, soit doüé d'une astriction & d'une stipticité onctueuse, telle que la nature la demande, afin que par le moyen de cette astriction

& de cette ſtipticité, les eſprits répandus dans ce ſuc, ſoient retenus, liez, & comme fixez; & que cela étant ainſi, il imprime un effet par tout où il paſſera, de longue durée, ſans cela une matiere ſubtile & ſpiritueuſe, telle que celle dont nous parlons, eſt bien-tôt diſſipée par la tranſpiration, & ſon effet dure peu. Un pareil ſuc fera, ce me ſemble, l'effet prétendu, il nourrira la chair, en telle maniere qu'empliſſant ſa peau, elle ne fera point de rides; il tiendra le teint frais & vermeil, & il éloignera l'affreuſe vieilleſſe. Je croy que je puis dire de ce ſuc, ſans heſiter, *his opus eſt ſuccis, quibus renovata juventus in florem redeat, primoſque recolligat annos.* Celuy qui en uſera pour-

ra vivre dans l'eſperance, & dire cependant, *renovabitur, ut aquilæ juventus mea*, que ſa jeuneſſe ſera renouvellée, comme celle de l'Aigle; & quand cela ſera arrivé, il pourra encor dire, *refloruit caro mea*, que ſa chair eſt refleurie. Or de tous les ſucs, je n'en voy point de ſi propre ni de ſi accommodé pour cet effet, que le Lieutenant du fruit de vie; il peut nourrir la chair autant qu'il le faut pour empêcher les rides de la peau, donner du coloris, rendre aux viſceres les forces perduës, maintenir en eux la vertu aſſimilative, retenir les eſprits par ce qu'il a de ſtiptique & d'aſtringent, & par conſequent je le croy capable de faire durer long-tems la jeuneſſe, & de retarder la vieilleſſe. Voila, à mon avis,

le chemin qu'il faut tenir pour aller au but propoſé, & pour trouver autant qu'il ſe peut la Fontaine de Jouvence.

En voila plus qu'il n'en faut pour me faire paſſer pour un hableur. Cependant quand je penſe à ce que j'ay experimenté, & quand je conſidere de plus que l'induſtrie peut faire monter les vertus du Lieutenant à un haut point d'exaltation, je doute ſi je ne luy fais point de tort de n'en parler pas plus avantageuſement; & il me ſemble quelquefois que je dis trop peu, lorſque de crainte d'en dire trop, je n'aſſûre pas qu'il peut reparer la ſubſtance moyenne. Je m'en tiens pourtant là, dautant que je n'ay pas encor toute l'experience qu'on en peut avoir.

Ceux qui ont vû de tout tems ce grand amas de remedes dont les boutiques des Apoticaires sont tapissées de tous côtez depuis le pavé jusqu'au plancher, qui sçavent que les Medecins les ordonnent, & qui sont prévenus qu'ils sont necessaires, trouveront étrange que je n'en propose qu'un; ils auront peine à concevoir qu'une infinité de maladies differentes, dont l'homme est attaqué, puisse être surmonté par un seul remede, & ils diront avec mépris, que j'en fais comme d'une selle à tous chevaux. Ceux qui penseront & qui parleront ainsi, devroient songer que comme Dieu, la premiere cause de tout, a la plenitude de l'être, il possede luy seul les perfections de tous les êtres : comme

le Soleil opere icy-bas une infinité d'effets, dont il eſt la cauſe équivoque & univerſelle : comme ceux qui connoiſſent par des eſpeces plus univerſelles, connoiſſent plus de choſes que les autres : comme le Genre ſupréme comprend ſous luy les genres ſubalternes & toutes les eſpeces ; & le premier principe de connoiſſance toutes les concluſions : de même il ſe peut trouver dans la nature un remede qui comprendra les vertus de tous les autres, & cela n'eſt point une penſée nouvelle. Quelques Auteurs ont écrit d'une Pierre précieuſe qui aſſemble en elle les vertus de toutes les autres. Pline à parlé dans ſes Oeuvres d'une Plante, à qui il attribuë toutes les vertus qu'on peut deſirer dans les autres remedes. Il

Pantaure pierre précieuſe trouvée par Apollon Tianée.

y a plusieurs personnes qui se vantent d'avoir un remede universel : quand on nous parle de Panchimagogues & de Panacées, on n'a point d'autre intention que de nous faire entendre, que ces remedes sont universels, & chassent toutes sortes de maladies ; & cette pensée des hommes fait en quelque maniere connoître qu'il y a un tel remede, & qu'on le peut trouver. Lors donc que pour toutes les maladies, j'ay cette même pensée que les autres, je suis en cela appuyé sur la conduite de Dieu, sur l'autorité de l'Ecriture, & sur cette idée generale qu'on en conçoit. Dieu pour remede à toutes les maladies qui pouvoient attaquer l'homme devant son péché, ne luy avoit ordonné que le fruit de vie, delà

Catholicon universel.

je conclus que le fruit de vie avoit toutes les vertus qu'on pouvoit desirer dans tous les autres remedes, ou (ce que je trouve de plus vraysemblable) qu'il étoit doüé d'une souveraine vertu à l'égard de l'homme, qui comprenoit éminemment en elle les vertus de tous les autres, & que par son moyen Dieu avoit prévenu ses besoins pour le garantir de tout mal. Je dis donc premierement, que j'imite la conduite de Dieu. Privez que nous sommes du fruit de vie, je ne propose que son Lieutenant. Secondement, je dis qu'il a seul, d'une maniere plus parfaite, les vertus des autres remedes ; & que c'est mal à propos qu'on cherche dans la multiplicité, quand on peut trouver tout ce que l'on desire ramassé dans l'unité.

Troiſiémement, je dis que la nature eſt la même dans tous les hommes, elle a un même but, & ce but eſt de les faire vivre en ſanté; & ſi elle ne le fait pas toûjours, c'eſt que pour quelque obſtacle, elle ne le peut pas faire. Pour comprendre cecy, conſidere ce que fait la nature pendant la ſanté & pendant la maladie. Pendant la ſanté elle s'occupe à cuire les alimens pour nourrir, pendant la maladie elle s'occupe à cuire ce qui la cauſe pour guerir. La nature eſt donc occupée en tout tems à cuire? Cela eſt vray. Qui aidera la coction de l'aliment par le Lieutenant, ſera rarement malade, parce qu'il la fait faire bonne; & qui hâtera la coction de ce qui cauſe la maladie, hâtera en même tems la gueriſon: il n'en

faut pas douter, nôtre Lieutenant fait cela; il est donc le moyen de la santé, comme le secret de la longue vie. Remarque bien cela. Si tu veux donc un moyen pour soulager un malade, & pour le guerir sûrement, le voila, mais avantageux, agreable & prompt, en peu de mots. Cherche un remede alimenteux tel qu'étoit le fruit de vie; si tu le peux trouver, fais-le prendre au patient préparé comme il faut, & rétablis la nature dans sa premiere vigueur par son moyen: cela fait, tu verras qu'elle sera la maîtresse de la maladie, qu'elle en chassera la cause, ou qu'elle la surmontera pour la reduire *ad debitam crasim*. Je puis assûrer que le Lieutenant du fruit de vie, qui a de la conformité avec luy, en a aussi

Crasis temperatura.

avec ſes effets, bien qu'il ſoit notablement moins efficacieux. J'ay expliqué à découvert dans le *Traité des Principes de Medecine*, pour un ſeul & unique remede, quel eſt ce Lieutenant : je pourray quelque jour t'en faire part.

CHAPITRE XI.

Dieu avoit établi la Medecine dans un aliment. La Medecine doit être alimenteuſe. La maxime qui dit que les ſemblables doivent être gueris par les ſemblables, doit être admiſe ; & celle qui dit que les contraires doivent être gueris par les contraires, doit être rejettée.

DIeu a fait l'homme inexterminable, ſelon l'Ecriture, c'eſt à dire immortel : cela eſt de

foy, ſans le péché il luy eût toûjours conſervé la vie. A cette fin il luy avoit donné un aliment ſemblable en ſubſtance & en qualitez à la nature de l'homme, & qui pourtant dans cette reſſemblance étoit plus excellent qu'elle, dautant qu'il avoit ſes perfections dans un degré beaucoup plus éminent & plus parfait : c'eſt pourquoy il rétabliſſoit cet eſprit conformateur, qui, comme nous avons dit au Chapitre 7. préſide à la conception de l'homme, & ſa ſubſtance qui eſt la moyenne ; & étant ainſi rétabli dans toutes ſes forces, cet eſprit qui a bien pû former le corps de l'homme, eut pû abſolument reparer toutes ſes ruines s'il y en eut eu à reparer, le maintenir dans un état parfait de conſiſtence, &

Il n'eſt point de ſanté plus ſûre que celle qui ſe recouvre & ſe fortifie par les alimens, *quia ſola nobis eſca medicina eſt.* Ambroſ.

le garantir de la mort : Delà je conclus deux choſes ; la premiere, que la Medecine doit être alimenteuſe ; & la ſeconde, que la maxime qui aſſûre que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, doit être admiſe : Preſque tout ce que nous avons dit juſqu'icy, peut ſervir à le montrer. 1°. De la ſimplicité en Dieu, qui a du rapport à l'aſſimilation, nous avons fort bien conclu ſon immortalité. 2°. Les Anges & les ames humaines ſubſiſtent par l'aſſimilation, parce que Dieu les aſſimile à ſon Eternité. 3°. La vie de la grace ſubſiſte tant que l'homme s'étudie à ſe rendre ſemblable à ſon Dieu. 4°. La vie de la gloire ne finira jamais, parce que par elle, la reſſemblance de

l'ame avec la Divinité eſt achevée autant qu'elle le peut être. 5°. La vie naturelle continuë, tant que l'aſſimilation des alimens à la choſe nourrie ſe fait bien. 6°. La matiere ſeminale qui doit être animée eſt preparée & diſpoſée par la prudente nature, pour l'animation, dans les parens, dans leſquels elle ſe trouve avant que d'être animée ; & j'appelle cette preparation à l'intention de la nature une aſſimilation anticipée. Par toutes ces raiſons, je puis conclure pour la maxime qui dit que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables. Je ne m'y arrête pourtant pas, afin de paſſer aux autres.

Mais avant que de paſſer outre, il faut ſçavoir ce que Meſſieurs les Medecins entendent, quand ils di-

ſent que les contraires ſont gueris par les contraires ; & ce que je prétens, quand par un ſentiment contraire, je dis que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, afin qu'on puiſſe d'abord concevoir en quoy je differe d'eux, & ce qui eſt en queſtion.

1. Quand Meſſieurs les Medecins diſent, *contraria contrariis curantur*, que les contraires ſont gueris par les contraires, le mot de *contraria* tombe ſur les qualitez de la maladie, qui ſont contraires à la nature & à ſon temperament. Le mot de *contrariis* tombe ſur les qualitez du remede, & celuy de *curantur* tombe ſur la maladie. Parler ainſi, c'eſt comme s'ils diſoient, une intemperie chaude eſt guerie par un remede froid ; une froide

par un chaud ; une ſéche par un humide, & une humide par un ſec. Surquoy on peut remarquer. 1°. Que comme les qualitez excedentes de la maladie mettent l'homme hors de ſon temperament, ce qui le fait malade, ils veulent un remede, qui par d'autres qualitez oppoſées qui ſortent auſſi des limites du temperament, & qui s'en éloignent autant à proportion, que les qualitez de la maladie en ſont éloignées, afin, diſent-ils, que ces qualitez oppoſées de la maladie & du remede agiſſant les unes contre les autres, elles temperent leur excez, & viennent dans un milieu, qui eſt un état temperé : mais on peut conſiderer que ſi les qualitez excedentes de la maladie font l'hom-

me malade, parce qu'elles le mettent hors de ſon temperament, le remede luy doit auſſi être nuiſible, parce que par ſes qualitez, il ſort auſſi des limites du temperament. 2°. Le remede entre les mains de la nature, eſt comme un inſtrument entre les mains de l'ouvrier. Si l'inſtrument de l'ouvrier eſt bien approprié pour le ſervice qu'il en veut tirer, il s'en ſert: mais s'il n'y eſt pas bien approprié, s'il le bleſſe luy-même, il le rebute, & le laiſſe-là. Il en va de même de la nature, ſi le remede luy eſt bien approprié, elle s'en ſert avantageuſement pour guerir; mais s'il ne luy eſt pas bien approprié, s'il la bleſſe, elle le rejette comme importun & nuiſible. Les remedes des Medecins

Qui non eſt mecum contra me eſt. Luc. 11.

ordinaires ne ſont nullement appropriez à la nature, ils la gourmandent par leurs qualitez excedentes, qui reſultent d'une ſubſtance diſſemblable, ils ſont au deſſus d'elle, ils la contraignent de faire ce qu'elle ne veut pas; auſſi n'a-t-elle pour eux que du rebut, elle les rejette le plûtôt qu'elle peut, & il luy eſt impoſſible de les employer à ſes deſſeins. 3°. Dire que la maladie eſt guerie, c'eſt parler improprement, la cure eſt pour le malade, auſſi-bien que la ſanté qui vient de la cure, & non pas la maladie qui eſt chaſſée & non pas guerie: & bien que l'uſage autoriſe en quelque maniere cette façon de parler, c'eſt un uſage abuſif. On peut bien dire que le malade eſt gueri de ſa ma-

ladie, & non pas que la maladie eſt guerie.

2. Quand je dis *ſimilia ſimilibus curantur*, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables ; voila ce que j'entens, le mot de *ſimilia* tombe ſur la nature de l'homme, & ſur ſon temperament. Le mot de *ſimilibus* tombe ſur le remede & ſur ſes qualitez, que je veux être ſemblables à la nature qu'il faut ſoulager, & à ſon temperament : Et celuy de *curantur* tombe auſſi ſur cette nature, & ſon temperament ; la cure & la ſanté ſont pour eux.

Une nature infirme doit être aidée par une choſe qui luy ſoit connaturelle.

1. Je veux que le remede ſoit ſemblable à la nature & à ſon temperament, parce qu'on doit avoir pour eux une ſinguliere conſideration ; c'eſt eux que l'on doit principalement enviſager, & c'eſt ce que

que je fais, en leur donnant un remede ſemblable, qui ne leur peut être nuiſible ; le ſemblable n'agit point contre ſon ſemblable. 2. Je ſouhaite que ce remede dans ſa reſſemblance, ait autant que faire ſe peut, quelques degrez d'excellence au deſſus de la nature, afin que par là elle ſoit réveillée, excitée, & aidée à agir contre la maladie, qui eſt diſſemblable à la nature & au remede, parce que s'il eſt vray que le ſemblable n'agit point contre ſon ſemblable, le diſſemblable doit agir contre ce qui eſt diſſemblable, dautant que les raiſons des contraires ſont contraires les unes aux autres. C'eſt pour cette raiſon que les remedes ordinaires, comme la ſaignée & les purgatifs détruiſent toûjours quelque choſe de la ſubſtance

de celuy qui s'en ſert, & que le Lieutenant au contraire la rétablit & la repare, ce qui merite d'être bien conſideré. 3. Un tel remede eſt contraire à la maladie de la maniere que la nature qu'il vient aider, luy eſt contraire elle-même. Je veux bien encor qu'il luy ſoit contraire par ſes qualitez : mais je veux qu'il luy ſoit contraire d'une maniere, que les qualitez qui le rendent contraire, ſoient neanmoins compriſes & contenuës dans l'étenduë du temperament, afin qu'il n'en ſoit pas alteré, & que cette contrarieté n'empêche pas qu'on puiſſe veritablement dire de luy, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

Ce que deſſus poſé, on peut voir en quoy je differe d'avec les Medecins ordinaires. Je differe d'eux en

ce qu'ils veulent un remede diſſemblable à la nature & à ſon temperament, & que j'en deſire un ſemblable, afin qu'elle n'en ſoit point bleſſée : & dans ma maniere d'agir, ſoit pour échauffer, ou pour rafraîchir, pour deſſécher, ou pour humecter, j'auray toûjours plus de ſuccez qu'eux, parce que mon remede agiſſant de concert avec la nature, elle l'appliquera elle-même ſelon ſes deſſeins, comme une choſe qui luy eſt propre, & dont elle eſt la maîtreſſe, & cela avec d'autant plus de facilité, qu'il eſt ſpiritueux. On peut encor clairement voir que je ne ſuis ni de la ſecte des Galeniſtes, ni de celle des Chimiſtes. Je ne ſuis pas de la ſecte des Galeniſtes, puiſque je rejette la maxime des contraires, principe fondamental de Galien & de

ceux de ſa ſecte : Je ne ſuis pas de la ſecte des Chimiſtes, puis qu'encor que j'embraſſe la maxime qui dit, que les ſemblables doivent être gueris par les ſemblables, comme eux ; ce n'eſt pas dans le même ſens qu'eux. Tant les Galeniſtes que les Chimiſtes, entendent ces deux maximes des qualitez de la maladie & du remede, & moy j'entens la derniere des ſubſtances de l'homme & du remede, qui, ſelon moy, doivent être ſemblables, & des qualitez du remede, que je veux bien être contraires à celles de la maladie, enſorte pourtant qu'elles ſoient ſemblables au temperament, en ce que je ne veux pas qu'elles ſortent de ſes limites : mais on le connoîtra mieux par les raiſons ſuivantes, qui ex-

pliquent plus au long quel eſt mon ſentiment.

1. La nature qui eſt inceſſamment occupée à la conſervation de ſon individu, voit la perte qu'il fait de ſa ſubſtance par un écoulement & une tranſpiration continuelle que cauſe la chaleur naturelle ; elle ſçait que cette perte la fera infailliblement perir, ſi elle n'eſt reparée ; elle connoît qu'elle ne peut reparer cette perte que par la nutrition, qui n'eſt complete qu'à la fin de l'aſſimilation. Cette connoiſſance qu'elle a, fait qu'elle y tend de tout ſon pouvoir ; & comme l'aſſimilation n'eſt autre choſe qu'une action de la vertu aſſimilative, par laquelle chaque partie du corps ayant attiré à ſoy une partie de l'aliment, ſe la rend ſemblable pour ſe maintenir, il eſt ma-

nifeſtement vray que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

2. Plus une choſe eſt éloignée de ſa fin, plus elle a de peine à y arriver, & plus elle y arrive tard. Plus au contraire elle en eſt proche, moins elle a de peine à y parvenir, & plus elle y parvient tôt. La nature veut conduire l'aliment à l'aſſimilation : Voila ſa fin. Si cet aliment eſt éloigné de l'aſſimilation, elle aura d'autant plus de peine, elle travaillera davantage, & elle ſera plus de tems à l'y conduire qu'il ſera plus éloigné; & peut-être ne l'y conduira-t-elle pas, ce qui cauſera des cruditez, une corruption d'humeurs, & peut-être la maladie. Si au contraire l'aliment eſt proche de l'aſſimilation, il eſt certain qu'elle travaillera moins,

qu'elle aura moins de peine, & qu'elle l'y conduira mieux & plûtôt. Or il eſt certain que la chair d'un animal, qui eſt un aliment de bon ſuc, a une plus grande proximité avec l'aſſimilation que les fruits, les legumes, les racines, &c. & que cette chair ayant déja été chile, ſang, & partie ſolide dans l'animal, la nature aura moins de peine à le faire repaſſer par tous ces états, pour enfin la faire devenir partie ſolide dans l'homme. Cet aliment conſpire en cela avec elle, & cela montre manifeſtement que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

3. Nous avons dit que l'aſſimilation eſt la cauſe de la ſanté & de la vie; tant qu'elle ſe fait bien, point de maladie, & par conſequent point

de mort. Il faut prouver cela. L'assimilation qui commence bien, cause la bonté des humeurs ensuite, par la bonté des humeurs, elle cause la bonne nutrition; parce que lorsque les parties rencontrent un suc bien conditionné pour se nourrir, elles sont bien nourries, & la bonté des humeurs & la bonne nutrition, causent la santé & la vie. Cela est clair, ce me semble. Des conclusions contraires, les raisons sont contraires, selon les Philosophes: Donc si l'assimilation cause la santé & la vie, parce qu'elle cause la bonté des humeurs, & la bonne nutrition, la dissimilation ou le défaut d'homoiose au contraire doit causer la maladie & la mort, parce qu'elle doit causer & qu'elle cause en effet la malignité des humeurs, & la malignité des

humeurs cauſe le défaut de nutrition, à raiſon que les parties ne peuvent pas être bien nourries d'un mauvais ſuc; & l'une & l'autre cauſent la maladie & la mort. Un aliment donc qui ſera peu éloigné de l'aſſimilation, comme le Lieutenant du fruit de vie, contribuëra à l'aſſimilation, & par conſequent à la ſanté & à la longue vie; & tout cela eſt une confirmation du principe que je poſe, que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

4. La matiere ſeminale étant auſſi excellente qu'elle eſt, le corps de l'homme en ayant été bâti, & l'ame ſe ſervant, comme elle fait, de la ſubſtance moyenne contenuë en icelle, pour animer & pour faire ſes fonctions en la partie animale, il faut

La matiere ſeminale étant auſſi précieuſe que nous l'avons décrit, ceux qui la perdent ſe font un grand tort, & ſe nuiſent fort

confeſſer que cette ſubſtance eſt d'une grande conſequence & d'une grande neceſſité; & il ne ſe peut faire, cela étant ainſi, que ſa diminution, ſoit en quantité ou en qualité, ne cauſe de grandes ruines dans le corps, qu'il ſeroit beſoin de reparer pour le faire toûjours vivre: Pour bien reparer une maiſon, il la faut reparer des mêmes materiaux dont elle a été bâtie. Une maiſon de marbre, par exemple, n'eſt pas bien reparée, ſi elle n'eſt reparée avec du marbre. Une maiſon de bois ſeroit mal reparée, ſi elle étoit reparée avec autre choſe que du bois. Le corps, la maiſon de l'ame, doit être reparée de la même matiere dont le grand Architecte l'a bâti, ou du moins de celle dont il a voulu qu'il fut reparé, & cette ma-

à eux-mêmes. Les paſſages ſuivans le font voir. *Subtile calidum & humidum exit per luxuriam.* Albert le Grand, *lib. de anima, Tract.* 1. *c.* 2 *Galenus, lib.* 1. *de ſpermate in fine dicit. Partes animantis per coitum, ſanguine genitati qui eſt ſubſtantia perfectiſſima, orbas remanere, in ſuper & arterias vitalibus ſpiritibus, quibus vita gaudet maxima ex parte exhauriri.* *Qui multum coëunt,*

tiere eſt le fruit de vie. Ni l'une ni l'autre de ces deux matieres n'eſt plus en nôtre diſpoſition, il n'y a donc plus d'autre moyen pour le reparer, que de ſe ſervir de ce qui en approche le plus; & ce qui en approche le plus eſt le Lieutenant du fruit de vie, par la raiſon que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

parum vivunt. Averroes de brevitate & longitudine vitæ.

Coitus eſt deſtructio corporis & abbreviatio vitæ. Ariſtot. de reg. & princip.

Per luxuriam natura corrumpitur, ſenectus inducitur, vita imminuitur, mors appropinquatur. Gregor. lib. moral.

Plurimis magna ex parte ita accidit ut venere exſolvantur debilitenturque Ariſtoteles.

Libido ſiccat corpus & minuit naturalem virtutem, ideo in frigidat. Joannitius in Iſagoga.

Libido immodica, propterea quod maxime vim eam extrahit qua cibus concoquitur plurimum ſuperfluitatis & redondantiæ gignit. Plutarchus, lib. de tuenda bona valet.

Hoc vitio animi pariterque corporis vires expugnantur. Valer. max.

Coitu corpus diſſolvitur & tabeſcit. Cornel. Celſus.

Magna eſt in ſanguine vitalitatis portio. Plin.

Corpus cerebro exhauritur per frequentem coitum. Albertus magnus.

5. C'eſt aſſez pour vivre autant de temps que durera la ſubſtance moyenne, que les alimens ſoient changez en la ſubſtance des par-

ties ſolides par l'aſſimilation d'obtention ; mais ce n'eſt pas aſſez pour vivre toûjours. Il faudroit outre cela trouver un aliment qui eut tant de rapport avec la ſubſtance moyenne, qu'il fut quaſi ſubſtance moyenne ; & ſi cela étoit, il y auroit lieu d'eſperer que ce peu de difference étant vaincu par l'action de la nature, cet aliment repareroit la ſubſtance moyenne, & ſeroit changé en icelle ſans beaucoup d'effort par l'aſſimilation que nous avons nommé d'aſpiration, & qui en ce cas ſeroit aſſimilation d'obtention. Perſonne ne doute que cela fut poſſible auparavant qu'Adam eut péché, & qu'il eut été privé pour ſon péché du fruit de vie : mais maintenant on tient cela communément impoſſible. Je dis cependant que comme, ſelon

moy, le fruit de vie a un Lieutenant, & que le Lieutenant eſt conforme quant aux vertus & aux proprietez à celuy dont il eſt Lieutenant, il pourra en quelque maniere reparer la ſubſtance moyenne, & par conſequent contribuer à la longue vie; parce que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

6. La neceſſité de la ſubſtance moyenne paroît en ce qu'elle eſt ſubſtance moyenne, c'eſt à dire, qu'on ne vit que par ſon moyen. En ce qu'elle eſt le milieu entre l'ame & le corps, elle eſt moyenne en ce qu'elle eſt ſpiritueuſe & un peu materielle, & qu'en cela elle a du rapport à l'ame & au corps, dont elle concilie les differentes ſubſtances & ménage l'union : elle eſt ſub-

ſtance moyenne en ce qu'étant telle elle eſt le lien de l'un & de l'autre, & qu'étant répanduë par toutes les parties du corps, elle y cauſe l'animation, dont elle eſt le premier ſujet : mais cette neceſſité de la ſubſtance moyenne paroît d'autant plus grande, que par la chaleur qu'elle fait ſentir par tout le corps, & dont elle eſt le ſujet & la nourriture ; la nature travaille inceſſamment à l'aſſimilation de l'aliment, qui ne ſe peut faire ſans elle, parce qu'elle eſt l'inſtrument dont l'ame ſe ſert, pour faire dans le corps qu'elle anime toutes les fonctions qu'elle doit faire pour animer. Cette ſubſtance donc étant diſſipée par cette chaleur qui la conſomme, il n'y a plus de chaleur ; cette chaleur étant éteinte, l'ame ne peut plus operer faute d'in-

ſtrument, & l'ame ceſſant d'operer, il n'y a plus de vie : il eſt donc neceſſaire de reparer autant que faire ſe peut cette ſubſtance, afin que la chaleur qui s'en nourrit puiſſe ſubſiſter, & que l'ame ayant ſon inſtrument, puiſſe agir, animer, aſſimiler, &c. Or ſi la neceſſité de la ſubſtance moyenne, ſans laquelle on ne peut vivre, paroît par ce que nous venons de dire, la neceſſité du Lieutenant du fruit de vie, pour la reparation, ou du moins pour la conſervation de cette ſubſtance pour la longue vie, paroît en même tems également ; & cela eſt fondé ſur nôtre principe, que les ſemblables ſont conſervez, reparez & gueris par les ſemblables.

7. De tous les temperamens, celuy de l'homme eſt le plus parfait,

parce qu'il resulte d'une substance la plus excellente : mais de tous les temperamens des hommes on peut dire que celuy qui entre le chaud & le froid, le sec & l'humide a rencontré le point qui est justement au milieu de ces qualitez, a le temperament le plus parfait, qu'il est le mieux temperé, & qu'il se peut promettre une plus longue vie, dautant que la substance dont resulte son temperament est montée à un plus haut degré d'assimilation. Or quand l'homme est éloigné de son temperament, ce qui nous est marqué par la maladie, qui dans sa cause n'est autre chose qu'un défaut d'assimilation, & un éloignement du temperament, il l'y faut ramener, afin de la ramener à la santé ; & il est, ce semble, ridicule de l'y vouloir ra-

mener

mener par une chose dissemblable & intemperée. Au contraire, il est fort vraisemblable que conformément au raisonnement que nous avons fait cy-devant en parlant du temperament du fruit de vie, nombre cinquiéme, il y sera ramené par une chose fort temperée, comme est le Lieutenant du fruit de vie, de même que l'eau boüillante revient plûtôt à son froid naturel si on y met de l'eau froide par la raison que les semblables sont gueris par les semblables, & non les contraires par les contraires.

8. Quand les qualitez qui composent le temperament resultent de parties bien assimilées, le temperament est bon & sain ; quand elles resultent de parties mal assimilées, le temperament est mauvais & maladif.

C'eſt une erreur en bonne Phiſoſophie de dire que les qualitez exceſſives & nuiſibles qu'on remarque dans un malade, ſont la cauſe de ſa maladie, vû qu'elles n'en ſont que des accidens & des ſignes reſultans, & cauſez par une ſubſtance mal aſſimilée, qui en eſt la veritable cauſe : Si ceux qui tiennent l'opinion contraire, quand il faut échauffer ou rafraichir pour ſoulager un malade, pouvoient luy donner à leur gré de la chaleur, ou de la fraicheur ſeules, ſeparées de toute ſubſtance, ils pourroient nous perſuader, & nous attirer à leurs ſentimens : Mais comme ils ne le peuvent pas, ils doivent être convaincus par leur propre conduite, que comme ils ne peuvent pas faire paſſer la chaleur ou la fraicheur & la com-

muniquer à un malade, que par le moyen d'une ſubſtance à laquelle ces qualitez ſont jointes & attachées comme à leur ſujet, de même les qualitez exceſſives qu'ils remarquent dans un malade, reſultent d'une ſubſtance, comme de leur ſujet, & elles n'en reſultent, que parce qu'elle n'eſt pas bien aſſimilée à l'intention de la nature, & plus elle eſt éloignée de l'aſſimilation, plus ces qualitez ſont pernicieuſes & nuiſibles. Quand cette ſubſtance ſera rectifiée & revenuë dans l'aſſimilation, les qualitez exceſſives qui en reſultent, n'auront plus leur excez, elles ſeront remiſes dans le temperament, la maladie ſera finie, & la nature qui cauſe tous ces effets en viendra plûtôt à bout, ſi en cela elle eſt aidée par un remede alimenteux & aſſi-

milatif, & par ce que nous venons de dire on voit premierement que les qualitez excessives ne sont point la cause de la maladie ; mais une substance mal assimilée : Et secondement, que puisqu'un remede assimilatif avance l'assimilation en secondant la vertu assimilative, il avancera aussi la guerison & la santé, & que par consequent il faut dire que les semblables sont gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

9. Ceux qui tiennent pour principe que les contraires sont gueris par les contraires, n'ont égard qu'à une ou deux qualitez qu'ils estiment contraires à la nature & à son temperament, dont ils veulent corriger l'excez par un remede, qui a les qualitez opposées à celles qu'ils veu-

lent corriger dans quelque forte d'excez, eu égard au temperament de l'homme, sans considerer que la substance du remede dont ils se servent, qui est plus considerable que ses qualitez, & dont résultent ses qualitez, est contraire à la substance de l'homme qu'ils veulent guerir, pour être trop éloigné de l'assimilation, & pour ce grand éloignement, elle est nuisible & incommode à la nature. Il me semble qu'en cela on peut dire que les Medecins d'aujourd'huy ont bronché dés le premier pas qu'ils ont fait, & qu'ils ont donné si avant dans l'opinion des contraires, qu'ils sont devenus contraires à la nature même, dont la conduite est toute benigne & toute pacifique. Fernel qui a passé, & qui passe encore aujourd'huy pour

avoir été un trés-illuſtre Medecin, entre les plus illuſtres de ſon tems, duquel j'ay entendu dire à feu Monſieur Patin Docteur & Profeſſeur en Medecine, qu'il avois paru dans le monde, comme un beau Soleil pour éclairer les hommes, au Traité de ſa Phyſiologie, imprimé à Paris en l'année 1554. par André Vechel, au Livre 6. des fonctions & des humeurs, Chapitre 2. page 171. ligne 29. 30. & 31. l'avouë ingenuëment & de bonne foy. Voici comme cet Auteur, qui a paſſé toute ſa vie dans l'étude & dans l'exercice de la Medecine en parle, il ſeroit difficile d'ajoûter quelque choſe à la force de ſon expreſſion. *Nulla enim*, dit-il, *medicamentis cum corporis partibus affinitas intercedit, immo contra odio penitus inſito, tacitiſque diſ-*

cordiis plurimum inter ſe diſsident, natura prorſus inſenſa. C'eſt à dire, il n'y a aucun rapport entre les medicamens & la partie du corps, bien au contraire par une haine naturelle, qui procede de leur fond, & par des antipathies ſecrettes, il ſe trouve entre les uns & les autres de trés-grandes contrarietez, enſorte que l'on peut dire avec verité que les medicamens étans tels, ils ſont tout-à-fait nuiſibles à la nature. J'avouë qu'un remede peut être contraire à la maladie par ſes qualitez : mais il doit être ſemblable au malade quant à la ſubſtance, & voicy comme je conçoy la choſe. La nature ſelon les Medecins mêmes eſt ce qui guerit, dé-là je conclus comme eux que le remede doit aider la nature dans le deſſein qu'elle a de guerir,

Natura Morborum medicatrix.

pour la faire plûtôt arriver à ſon but. Or ſi au lieu de la ſecourir par un remede qui luy ſoit amy, & contraire à la maladie comme elle, on luy donne un remede d'une ſubſtance contraire à la ſienne, c'eſt multiplier ſes ennemis, c'eſt luy donner un nouveau ſujet de guerre, c'eſt augmenter le deſordre, c'eſt interrompre ſon operation, c'eſt luy impoſer un nouveau travail; elle avoit déja aſſez de la maladie à ſurmonter, ſans luy donner encor un remede diſſemblable à chaſſer ou à vaincre, & par cette nouvelle affaire qu'on luy donne, on court riſque de l'accabler tout-à-fait. On peut ajoûter que les qualitez qui reſultent d'une ſubſtance contraire à celle de l'homme luy ſont neceſſairement contraires, parce ce que la ſubſtance dont

elles resultent leur communique quelque chose de propre, qui les rend contraires, & qui manifeste en même tems la contrarieté de la substance, d'où elles procedent. J'explique cecy par un exemple, toute chaleur en general comparée à la chaleur de l'homme en tant que chaleur, luy est, ce semble amie : neanmoins une chaleur en particulier, comme celle du Sené, considerée comme telle, est nuisible, parce que la substance dont elle procede est nuisible, à cause du grand éloignement qui se trouve entr'elle, & celle de l'homme, c'est à dire en un mot que dans un remede d'une substance semblable, tout en est bon substance & qualitez, dans un remede d'une substance dissemblable & contraire, tout

en eſt contraire ſubſtance & qualitez. Meſſieurs les Medecins ne laiſſent pas pourtant de les ordonner à leurs malades, & ils ſoûtiennent qu'ils font bien, & qu'ils en doivent uſer ainſi pour pacifier la nature. La belle maniere de la pacifier, comme ſi on ne pouvoit la pacifier, qu'en multipliant ſes ennemis, & en luy donnant ce qui l'irrite. Il ſemble à les entendre que pourvû qu'on donne un remede contraire à la maladie il ſuffit, & qu'il ne faut point ſe mettre en peine de la nature qu'on ſe propoſe de ſoulager. Pour moy je ne puis entrer dans ce ſentiment, & je penſe qu'un tel remede, & celuy qui le donne, ſont auſſi ennemis de la nature l'un que l'autre, & je croy conſtamment qu'une nature forte & vigoureuſe,

ſans remede, vaut mieux, & peut davantage pour la gueriſon d'une maladie, qu'une nature infirme aidée des meilleurs remedes de la Medecine, & cela fait voir que le but d'un Medecin doit être principalement de la fortifier. Car à quoy bon de donner encore à la nature un remede, qui luy eſt ennemi par ſa ſubſtance, & par les qualitez, lorſqu'elle en a déja trop d'un à combattre en la maladie ? Eſt-il pas bien plus conforme à la raiſon & au bon ſens que le remede ſoit contraire à la maladie ſeulement & amy de la nature, que d'être contraire à tous les deux ? Eſt-il pas vray que la force eſt plus forte unie que diviſée ? Si le remede déja fort par ſa vertu pour la reſſemblance qu'il a avec la nature, joint ſa force avec la ſienne, n'eſt-il

pas évident qu'ils s'alieront pour la guerison ? qu'ils n'auront qu'une même fin, & qu'ils conspireront plus fortement pour y arriver plûtôt ? ou si d'autre côté on met la nature, la maladie & le remede contraire à toutes les deux dans un même sujet, voila trois ennemis ensemble, comment s'accorderont-ils ? Qui conciliera les antipathies naturelles qu'ils ont entr'eux ? Mais, me dira quelqu'un, ces remedes sont contraires à la maladie ? Mais en même tems ils sont dissimilatifs & contraires à la nature, & comme tels, ce sont de veritables poisons. Ce ne sont pas à la verité de ces grands poisons qui tuent, ce sont de petits poisons : mais pour être de petits poisons, ils ne laissent pas d'être poisons qui nuisent à qui les

Cathartica inter venena computamus. Van Helmond.

prend. Mais ils combattent la maladie pour la vaincre. Je le veux : mais en combattant la maladie, épargnent-ils le malade à la nature duquel ils ſont contraires ? & s'ils combattent la maladie, peut-on bien penſer que pendant qu'ils ſont aux priſes l'un contre l'autre, l'homme qui eſt le champ de bataille ne ſouffre pas du combat de ces deux champions animez, & que quelques fois, comme il arrive trop ſouvent, ce champ n'en ſoit pas tout à fait deſolé. Ces raiſons ſont cauſe que je ne me puis ranger au ſentiment que les contraires doivent être gueris par leurs contraires, quant à la ſubſtance, ni même quant aux qualitez qui reſultent de cette ſubſtance, & ſi j'en demeure d'accord quant aux qualitez qui reſultent d'u-

ne ſubſtance ſemblable & familiere à celle de l'homme, c'eſt parce qu'elles ne ſortent point de ſon temperament, & qu'elles ne ſont contraires qu'à la maladie. Remarquez donc en cet endroit qu'un remede peut être tout à la fois amy de la nature de l'homme par la reſſemblance qu'il aura avec elle, contraire à la maladie & temperé dans ſes qualitez. C'eſt une choſe aſſez rare, pour ne pas dire impoſſible, qu'un remede alimenteux ſoit contraire par ſes qualitez au temperament. Le temperament de l'homme ne conſiſte pas dans un point indiviſible, imaginé au milieu du chaud & du froid, du ſec & de l'humide. Si cela étoit, peu de gens ſeroient temperez, il y auroit même peu d'alimens qui ne fuſſent nuiſibles, il y a une certaine éten-

duë, qui admet en luy ces qualitez que je demande, contraires à la maladie & semblables à la nature: D'un pareil remede on peut dire *contraria contrariis*, &c. eu égard à la maladie, *&* *similia similibus*, &c. eu égard à la nature de l'homme: mais si ce remede alimenteux, contraire à la maladie, & amy de la nature, a dans sa ressemblance quelques degrez d'excellence qui l'élevent au dessus d'elle, alors on en peut attendre de trés-heureux succez. Je donne icy l'idée d'un remede tout à fait miraculeux, qui se trouvoit dans le fruit de vie, & dont le Lieutenant a encor quelque chose, & delà je conclus qu'il n'en est point qui l'égale. Je repete donc, pour accorder quelque chose à l'opinion commune, que le remede peut avoir

des qualitez contraires à celles de la maladie, parce que les qualitez de la maladie ſont contraires dans leur excez au ſujet de la maladie qui eſt l'homme : mais je dis encor que ces qualitez contraires à celles de la maladie, & qui doivent être contenuës dans la latitude du temperament de l'homme, pour ne pas l'éloigner de l'aſſimilation, doivent reſulter d'une ſubſtance conforme & ſemblable à celle de l'homme, & par cette reſſemblance il luy ſera fort amy, il la ſoulagera, & conſpirera avec elle à chaſſer la maladie, & à rendre l'homme ſain. Si cela n'étoit pas ainſi, il faudroit dire que le poiſon qui tuë eſt le meilleur des remedes, d'autant qu'il n'y a rien de ſi contraire à l'homme, non ſeulement quant aux qualitez, mais auſſi quant

à

à la ſubſtance de laquelle elles procedent. Si ceux qui diſtribuent des remedes, obſervoient ce que nous venons de dire, ils ne tueroient jamais perſonne, ils n'auroient pas beſoin de correctifs pour corriger les qualitez exceſſives de quelques drogues qui entrent dans leurs compoſitions, & ils connoîtroient que c'eſt avec raiſon que je conclus que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, & non pas les contraires par les contraires.

10. La maladie dans ſa cauſe n'eſt autre choſe qu'un defaut d'aſſimilation, & un éloignement du temperament, nous l'avons déja dit. Quand la nature eſt accablée d'une quantité d'humeurs, qui ne ſont point aſſimilées, & qui ſont éloignées du temperament, elle s'émeut,

elle s'irrite, elle se fâche, elle s'agite, elle fait un effort, & la fiévre redouble sa chaleur pour donner à ses humeurs la coction qui leur manque, & les reduire à l'assimilation, & par cette conduite redonner la santé. Messieurs les Medecins, qui prennent quasi toûjours le contrepié de la nature, quand elle veut assimiler pour guerir, ils veulent dissimiler, quand elle veut ramener au temperament, ils veulent en éloigner, & cela paroît en ce qu'ils donnent des remedes dissemblables & intemperez: C'est à dire qui par leurs qualitez excessives sortent de la latitude du temperament. Qui croira que lors qu'il faut assimiler pour guerir selon l'intention de la nature, il faut dissimiler? Qui croira que lors qu'il faut temperer,

il faut donner des remedes intemperez ? Qui croira que pour adoucir une eau amere, il y faut ajoûter de l'amertume ? Qui pourra croire que pour aller en un lieu, il luy faut tourner le dos & s'en éloigner ? Mais qui ne voit que ces Messieurs sont contraires à la nature, & qu'ils en font profession. Pour moy qui suis contraire aux contraires, je soûtiendray toûjours que les semblables sont gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

11. La nature donne à chacun des hommes des sens au nombre de cinq, comme autant de serviteurs domestiques, & il les employe à examiner les objets exterieurs, & à discerner entr'eux ceux qui sont propres pour ses besoins, d'avec ceux qui ne le sont pas. Il est necessaire

que ces ſerviteurs ſoient fort fideles: comme l'homme ajoûte foy, & donne creance à leurs rapports, ſi lors qu'ils annoncent à l'homme ce qu'ils ont découvert des choſes, ils diſoient des bonnes qu'elles ſont mauvaiſes, & des mauvaiſes qu'elles ſont bonnes, ils ſeroient des ſerviteurs infideles, & leur infidelité cauſeroit à leurs maîtres de notables inconveniens & quelques fois la mort. Les Medecins jugent que les remedes fondez ſur leur principe des contraires ſont bons pour guerir, les ſens de l'odorat & du goût, en inſpirant pour eux une grande averſion, aſſûrent qu'ils ſont mauvais, à qui croire des deux? Si les Medecins ont raiſon, les ſens ſont des trompeurs, ſi les ſens font des rapports juſtes, les Medecins ſont

dans l'erreur. Mais ſi l'opinion des Medecins eſt bonne ; & ſi les ſens font de faux rapports , & ſont des ſerviteurs infideles , l'homme n'a-t-il pas lieu de ſe plaindre de la nature, & de luy dire, vous m'avez donné de mauvais ſerviteurs , ils me trompent, ils me font paſſer le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon : le ſain pour le nuiſible , & le nuiſible pour le ſain ; & ſi lorſque vous m'avez donné de tels ſerviteurs, vous avez été conduite de la main de Dieu , Dieu luy-même vous a trompé. Qui ne voit , ſuivant ce raiſonnement , que ces Meſſieurs les Medecins, pour ne pas abandonner leur principe des contraires , condamnent les ſens de l'odorat & du goût, la nature qui eſt leur guide, & l'auteur de la nature, qui eſt Dieu,

ce qui eſt un eſpece de blaſphême. Je laiſſe donc à juger aux moins éclairez des hommes, laquelle de ces deux opinions eſt la plus veritable, & qu'elle eſt celle à qui on doit plûtôt s'attacher : quant à moy, qui ſuis pour la nature & pour le Dieu de la nature, je ſuis convaincu avec les Philoſophes que quand ces ſerviteurs jugent de leurs propres objets, ils jugent bien, & qu'ils doivent être ſuivis comme de fideles conducteurs, & que comme ce qu'ils approuvent pour bon, eſt fondé ſur la reſſemblance qu'il a avec la nature, & que ce qu'ils rejettent comme mauvais, eſt fondé ſur la diſſemblance & ſur la contrarieté, on doit embraſſer le principe qui aſſûre que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, & non

pas les contraires par les contraires.

12. Les remedes ordinaires fondez sur la maxime des contraires ébranlent, agitent & font du remuëment dans le corps de l'homme qui les prend, parce que excedant, & sortant des bornes du temperament de l'homme par leurs qualitez, qui sont au delà de sa latitude, ils sont nuisibles, ils purgent sans choix aussi-bien le sain que le malade, & s'ils purgent, c'est que par ces qualitez excedentes, qui les approchent du poison, ils corrompent dans l'homme quelques humeurs qu'ils trouvent à leur passage, & la nature, qui ne peut plus retenir cette corruption, pour se défaire de l'ennemy qu'elle sent en elle, & pour le chasser au plûtôt, consent de luy abandonner quelque cho-

Van Helmond. *Cathartica inter venena computamus.*

ſe du ſien, plûtôt que d'en être plus long-temps importunée, ce qui n'arriveroit pas ſi les choſes étoient ajuſtées à ſon temperament, ces humeurs corrompuës & chaſſées étoient utiles à la nature, elles ſervoient au moins à rendre les conduits des gros excremens coulans & libres, elles en étoient les vehicules, delà vient que quand elle en eſt privée, ces conduits demeurans à ſec, ces excremens ne peuvent plus paſſer, & les perſonnes qui ont été purgées ſont ſans la liberté du ventre pluſieurs jours de ſuite, juſqu'à ce que ce défaut ſoit reparé. L'experience commune qui rend cette verité connuë & conſtante, la rend auſſi inconteſtable : mais elle fait voir en même tems que puiſque les remedes apuyez ſur la maxime des contraires ſont

inutiles ; il faut admettre ceux qui ſont fondez ſur celle des ſemblables, puis qu'ils font du bien.

13. Ces remedes étant en abomination à la nature, ſi elle les reçoit, c'eſt contre ſon gré, elle ne les reçoit qu'en paſſant, & le moins qu'elle peut, & elle les chaſſe au plûtôt *per ſeceſſum.* Elle ne corrige donc pas la qualité excedente de la maladie par ce remede auquel la nature ne s'alie pas aſſez pour cela, au lieu que ſi on donne au malade une choſe plus temperée, ou du moins auſſi temperée que l'homme, la nature ſe l'appliquera & s'aliera à elle, pour corriger par ſon moyen ce qu'il y a de défectueux & d'intemperé ; & cela pour remettre le corps dans ſon temperament, par la raiſon que les ſemblables ſont

gueris par les ſemblables, & non pas les contraires par les contraires.

14. Plus un remede eſt temperé, ſpiritueux, peu materiel, & bien approprié à la nature de l'homme, plus il eſt excellent, plus il a de rapport à l'ame le principe de la vie, plus il la peut retenir, plus il eſt ſemblable à la ſubſtance moyenne, & plus il eſt ſemblable au temperament de l'homme, le plus excellent des temperamens, & plus puiſſamment il l'y peut ramener, & par conſequent chaſſer la maladie, laquelle, comme nous avons déja dit pluſieurs fois, n'eſt autre choſe qu'un éloignement du temperament & un défaut d'aſſimilation, & en cette maniere on conclura avec grande raiſon, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables. Mais en ce ſens

aussi il sera contraire à la maladie qui n'est autre chose qu'un éloignement du temperament & un defaut d'assimilation ; ainsi au moins en ce sens on pourra dire que les contraires sont gueris par les contraires ; & ce sens n'est point contraire à nôtre conclusion.

15. La nature toute seule, sans le secours des remedes, guerit souvent les maladies ; quand elle guerit, c'est par quelque chose qui luy est semblable, ou par quelque chose de dissemblable. Je demande laquelle de ces deux ? Un Contrariariste, pour ne pas s'éloigner de son principe, ne manquera pas de dire qu'elle guerit par quelque chose de dissemblable : donc selon luy, la nature de l'homme est dissemblable à la nature de l'homme. Voila une

Naturæ morborum medicatrix.

contradiction manifeste : Qui pourra s'imaginer que la nature soit dissemblable & contraire à elle-même? Un Asserteur des contraires nous feroit un grand plaisir, s'il vouloit se donner la peine de nous expliquer de quelle maniere la nature de l'homme peut être dissemblable à la nature de l'homme, c'est à dire contraire à elle-même, ce que je considere comme une grande absurdité. Quelqu'autre pressé par la force du raisonnement dira qu'elle guerit par quelque chose de semblable. Fort bien, nous avons ce que nous voulons, & par consequent les semblables sont gueris par les semblables : mais je demande en outre si en cas que l'on veüille aider cette nature, il faut l'aider par un remede dissemblable & contraire à

la nature, ou par un remede ſemblable ? Si on me répond ſelon l'opinion commune, que c'eſt par un remede diſſemblable à cette nature, le moyen de concevoir que la nature qui guerit par quelque choſe de ſemblable ſeule, & ſans remede, puiſſe ſe démentir elle-même, & qu'elle ſe ſerve de ce quelque choſe de diſſemblable ? Y a-t-il lieu de penſer qu'elle puiſſe alier ce quelque choſe de ſemblable qui vient d'elle avec le diſſemblable du remede pour les employer utilement ? Cela ne ſe peut pas imaginer, & il y a toutes les apparences poſſibles que toutes les averſions qu'elle nous fait ſentir par l'odorat, par le goût, les nauſées, les ſoulevemens de cœur & les vomiſſemens ſont de puiſſans indices de la reprobation qu'elle fait de ces

ſortes de remedes, & qu'elle nous dit par toutes ces choſes que les contraires ne ſont pas gueris par les contraires : mais lors qu'elle reçoit benignement & ſans repugnance les remedes ſemblables, il paroît qu'elle ſe declare pour eux, qu'elle les approuve, & qu'elle diſe en leur faveur que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

16. La nature nourrit par l'aſſimilation; elle guerit par l'aſſimilation, elle entretient la ſanté par l'aſſimilation, elle conſerve la vie par l'aſſimilation; & il eſt de tout point impoſſible de concevoir qu'elle faſſe cela par autre choſe que par quelque choſe de ſemblable. Un Contrariariſte pour guerir veut ou doit vouloir aſſimiler comme la nature : s'il diſſimile, il ne guerira

jamais. Cependant appuyé ſur ſa maxime des contraires, il penſe aſſimiler par un remede diſſemblable: mais peut-il ignorer qu'un remede diſſemblable eſt diſſimilatif? Peut-il ignorer qu'un remede diſſimilatif cauſe la diſſimilation? Peut-il ignorer qu'une diſſimilation qui commence eſt un commencement de maladie, & qu'une diſſimilation complete eſt une maladie complete? Peut-il ignorer qu'une choſe qui tout d'un coup, cauſe une grande diſſimilation, comme le poiſon, cauſe auſſi-tôt la mort? S'il ignore cela il eſt dans une ignorance craſſe, & s'il ne l'ignore pas, il faut avoüer qu'il eſt méchant de ſe ſervir d'un remede diſſemblable, ſçachant bien qu'il fait du mal en cauſant la diſſimilation, & ſa mechanceté eſt la

preuve de ce que nous avons cy-devant avancé qu'un tel Medecin eſt contraire à la nature de l'homme auſſi-bien que ſon remede. Nonobſtant ces raiſons la maxime des contraires, qui domine, eſt reçûë de tous ; & c'eſt une choſe pitoyable que depuis tant de ſiecles les hommes ſoient dans l'erreur : qu'ils en ſortent dans celuy-cy par nôtre moyen, & que conſiderant la conduite de la nature, qui guerit par l'aſſimilation, ils voyent qu'elle leur montre le chemin qu'il faut ſuivre, & que c'eſt par ce moyen qu'il faut guerir, & que comme pour guerir elle ſe ſert de quelque choſe de ſemblable & d'aſſimilatif, ils doivent ſe regler ſur ſa conduite, & qu'elle nous prêche par là bien hautement, auſſi-bien que la raiſon,

que

que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

17. Comme il eſt impoſſible de concevoir que la lumiere & les tenebres ſont la même choſe, parce que l'entendement a des notions de l'un & des autres bien differentes, & bien contraires : de même, il eſt impoſſible de concevoir que la nature & la maladie ſont ſemblables, parce que les notions que l'entendement en a, ſont tout à fait oppoſées, & que la maladie n'arrive à la nature que par un défaut d'aſſimilation, comme on l'a dit. On concevroit auſſi-tôt que le froid eſt chaud, & que la blancheur eſt noire, que de concevoir que la maladie eſt la ſanté, & la ſanté la maladie, ce qui ne ſe peut pas. Cela poſé c'eſt une neceſſité de dire que la nature

& la maladie ſont contraires, puis qu'il eſt certain que la nature reſiſte à la maladie tant qu'elle peut, & qu'elle tâche de toutes ſes forces de la chaſſer de ſon ſujet, & que la maladie de ſon côté tend à opprimer la nature. Partant il eſt évident que ſi quelqu'un veut donner un remede contraire à la maladie, ſecourir la nature en même tems, & la ſecourir en la maniere qu'elle veut être ſecouruë, eu égard à ſes défauts, il faut qu'il le donne ſemblable à la nature, & quand elle en ſera ſecouruë & fortifiée, elle ne tardera pas long-tems à venir à bout de la maladie. Il n'eſt peut-être point de raiſonnement qui faſſe mieux voir que celuy-cy que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

Contraria contrariis deſtruuntur.

18. Tout agent agit pour faire

quelque chose qui luy soit semblable. *Omme agens agit sibi simile.* Cet axiome de Physique est reçû de tout le monde. De ce principe seul je conclus que la maxime des contraires doit être rejettée, & que l'opposée qui dit que les semblables sont gueris par les semblables, doit être admise. Pour faire voir plus fortement, & plus efficacement la premiere de ces choses, je prens pour exemple un medicament, dont l'usage est frequent parmy les Medecins, tel que l'on voudra, ce sera, si on le trouve bon le sené. Je dis premierement que la substance du sené est fort éloignée de la substance de l'homme quant à la ressemblance, & qu'à cause de ce grand éloignement elle luy est contraire. Secondement, que les qualitez du sené,

par lesquelles il agit, provenant d'une substance dissemblable & contraire, sont contraires à l'homme à cause qu'elle leur communique quelque chose de propre & de contraire comme elle, & que cela étant ainsi elle ne peut faire que du mal. Tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable; quand les Médecins donnent le sené pour remede, ils le donnent pour un agent qui peut redonner la santé: mais ils se trompent, tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable; cela étant, le sené agit par les qualitez qui luy sont propres, & en agissant il veut faire quelque chose qui luy soit semblable, & il feroit du sené s'il le pouvoit, parce que tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable. Il ne

peut donc pas guerir la maladie pour laquelle on le donne, il n'a pas ce pouvoir, il n'est pas fait pour cela, & sa nature le détermine pour un autre effet ; & parce que cet effet pour lequel la nature le détermine est de produire quelque chose qui luy soit semblable, il agira autant qu'il le pourra contre la nature de l'homme pour se l'assimiler, & par consequent pour la détruire & non pas pour la guerir. Si cela n'étoit pas ainsi, au lieu de dire tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit semblable (ce qui est fort opposé à la maxime des contraires) il faudroit tourner la médaille, & dire, tout agent agit pour faire quelque chose qui luy soit dissemblable; ce qui n'est pas vray. Pour faire voir en second lieu que les semblables doi-

vent être gueris par leurs ſemblables, il ſuffit de propoſer ce principe, tout agent agit pour faire quelque choſe qui luy ſoit ſemblable, & le comparer à cet autre, qui aſſure que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, pour faire convenir de tous les deux : Ils ont tant de conformité, tant de rapport & tant de reſſemblance l'un à l'autre, que qui dit tout agent agit pour faire ſon ſemblable, dit en même tems que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables. Si l'on rejette le ſecond, il faut rejetter le premier : Si on admet le premier, il faut admettre le ſecond. Le premier de ces principes eſt admis, il faut donc admettre le ſecond. En effet, celuy qui conſiderera attentivement & ſans préoccupation, que les choſes ſem-

blables mises ensemble se trouvent fort bien l'une avec l'autre, qu'elles sont amies, qu'elles s'entr'aident, qu'elles se fortifient, qu'elles se conservent, & qu'elles contribuënt à la subsistance l'une de l'autre, d'autant que leurs substances sont semblables, & que ces substances semblables ayant des qualitez semblables, elles sont de même temperament, & qu'il n'y a point entr'elles d'inimitiez ni d'antipathies ; qu'au contraire les choses dissemblables & contraires mises ensemble, se détruisent l'une l'autre, il sera convaincu & par ce principe & par les effets, qu'un malade doit être guery par un remede d'une substance semblable à la sienne, & par les qualitez qui resultent de cette substance, contraires à la maladie, & qui

pourtant ne sortent point du temperament de l'homme, parce que les semblables sont gueris par les semblables, & non pas les contraires par les contraires.

19. Messieurs les Médecins ont tort de dire que les contraires sont gueris par les contraires; ils diroient mieux s'ils disoient que les contraires sont détruits par les contraires. Deux états contraires l'un à l'autre, parce qu'ils sont en guerre, s'entre détruisent; la paix, qui est un assemblage & une assimilation d'esprits en mêmes sentimens, les fait fleurir. De deux contraires, la santé & la maladie, le plus fort détruit infailliblement le plus foible; l'assimilation, qui est la paix de la nature, fait triompher la santé & assure la vie. L'eau éteint le feu, le feu

consomme l'eau ; la chaleur chasse le froid, le froid fait périr la chaleur ; le sec fait disparoître l'humide, l'humidité noye la secheresse: Quand ils parlent ainsi, ils se contrarient eux-mêmes, puis qu'ils demeurent d'accord que les contrarietez du froid & du chaud, du sec & de l'humide sont cause de la maladie ; ainsi, selon eux, la contrarieté est la cause de la maladie & de la santé. Il me semble que je puis dire que puisque, selon eux, il y a toûjours de la contrarieté en l'homme, & que la contrarieté est la cause de la santé, l'homme doit toûjours être sain, ce qui n'est pas. Ces Messieurs pourroient bien considérer que ces qualitez sont dans l'homme *per modum unius* ; que la nature qui aspire à l'union les raf-

ſemble dans le temperament, & que dans leur mélange il ne ſe fait qu'une qualité, dans laquelle elles ſe trouvent unies par la nature, de même que quatre cordons ſont unis par le cordier dans une même corde. De même que de quatre liqueurs differentes en odeur & ſaveur mêlées enſemble il s'en fait une cinquiéme, qui n'eſt aucune de celles dont elle eſt compoſée, mais qui dans ſon mélange tient de toutes les quatre; de même encor que, ſelon quelques Docteurs, la mémoire, l'entendement & la volonté ſont confuſes & ſimplifiées en ce qu'ils appellent la cime ou la pointe de l'ame, en ſorte que l'ame ſe ſouvient, entend & veut en elle, & que c'eſt par cette pointe, qui eſt la plus haute portion de l'ame, que,

ſelon eux, Dieu décend & ſe communique à l'homme; De la même maniere ces quatre qualitez réduites à l'uniſon dans le temperament y font une harmonie qui marque la ſanté, & c'eſt par ces qualitez parfaitement d'acord que l'ame décend, ſe plaît & s'attache à la matiere la plus ſolide du corps qu'elle anime & qu'elle aime : La prudente nature qui trouve ſon compte dans cette union, apprehende fort ſon contraire, elle craint la rupture de cet accord, qui introduiroit chez elle la diſſonance & la maladie. C'eſt à raiſon de cette union qu'entre les alimens qui la font ſubſiſter, elle trouve ſon plaiſir & ſa joye en ceux qui ont plus de reſſemblance & de conformité au temperament, parce qu'ils ſont déja tout diſpoſez

à s'unir; C'eſt à raiſon de cette union que s'il arrive que quelques-uns de ces alimens, pour être un peu diſſemblables au temperament, n'y puiſſent pas entrer tout auſſi-tôt, elle prend tant de peine à les y réduire, afin qu'ils y puiſſent être reçûs: Mais c'eſt encore à raiſon de cette union qu'elle ne s'allie point aux remedes intemperez & contraires, & qu'elle marque pour eux une haine implacable, elle n'en peut pas vaincre l'éloignement pour les ajuſter au temperament; elle ſçait qu'ils ſont capables de rompre l'accord de ces qualitez, de gâter leur harmonie & de ruiner ſa paix & ſa ſanté. Comme ces qualitez qui étant temperées compoſent le temperament, reſultent toûjours d'une ſubſtance, comme de leur ſujet, il

faut tenir pour tout aſſuré qu'elles ne feront jamais un juſte temperament ſi elles ne reſultent pas d'une ſubſtance bien aſſimilée ſelon l'intention de la nature. C'eſt pour cette raiſon qu'elle travaille ſans ceſſe à l'aſſimilation, & par conſequent à rectifier le temperament en rectifiant les qualitez qui le compoſent. Par cette conduite la nature crie fort haut que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables; & c'eſt un de mes étonnemens, que nonobſtant ce cry on écoute les Médecins ordinaires, & que l'on diſe avec eux que les contraires ſont gueris par les contraires.

20. Mais afin que nôtre concluſion ne ſoit plus revoquée en doute, il faut l'apuyer du paſſage d'Ariſtote que nous avons deja cité, &

que nous répétons icy : Il eſt tel; *Illud quod generatur ex aliquo extraneo, adjunctum ei, quod prius erat, humido præexiſtenti, imminuit virtutem activam ſpeciei.* C'eſt à dire; que ſi l'humide, qui eſt engendré d'une choſe étrangere, eſt mêlé à cet autre humide qui s'eſt trouvé dans l'homme au tems qu'il a été formé, il diminuë la vertu active de l'eſpece. Si l'on examine bien ce paſſage, il fait voir que le Philoſophe eſt de nôtre ſentiment, la neceſſité de l'aſſimilation, & que les ſemblables doivent être gueris par les ſemblables; & afin que l'eſprit en demeure convaincu, il faut dire, que ſi l'humide qui eſt engendré de quelque choſe d'etranger, c'eſt à dire, de diſſemblable, comme le ſuc des alimens, fait du mal en

nourriſſant & faiſant du bien, parce qu'il diminuë la vertu active de l'eſpece par ſon mélange. Il faut conclure qu'un humide engendré d'une choſe plus étrangere, plus diſſemblable & plus contraire à la nature de l'homme que les alimens, comme les remedes ordinaires, que je mets au nombre des petits poiſons, diminuënt davantage la vertu active de l'eſpece, & font plus de mal; & il faut encor conclure par la régle des contraires, qu'un humide qui procédera d'une choſe tres-ſemblable & tres-amie, fera du bien, & augmentera, ou du moins conſervera la vertu active de l'eſpece, la ſanté & la vie. Le fruit de vie excelloit en cette reſſemblance, & il y ramenoit la nature de l'homme quand elle en étoit éloi-

gnée. Pour cette raison il étoit un remede infaillible à tous ses maux. C'est ce qui a obligé le S. Docteur d'assurer dans la premiere Partie de sa Somme, Question 97. Article 4. qu'il chassoit en fortifiant toutes les foiblesses de l'homme, qui provenoient pour le mélange d'un suc étranger. *Habebat enim*, dit-il, *virtutem fortificandi virtutem speciei, contra debilitatem provenientem ex admixtione extranei.* Donc, selon Aristote & saint Thomas, un suc dissemblable, étranger & contraire fait du mal, & par consequent il faut rejetter la maxime des contraires. Par une raison toute opposée un suc semblable & amy fera du bien : Nôtre Dieu en donnant le fruit de vie, si semblable & si approprié à l'homme, nous l'a mon-

montré par sa conduite ; donc la maxime des semblables doit être admise, & c'est quasi une espece d'infidelité d'en douter ; & je conclus encor par la raison de la ressemblance, que nôtre Lieutenant, qui a un grand raport avec le fruit de vie, en a encor par ses effets à l'égard de l'homme. Nous avons dit plus d'une fois dans ce petit Traité, que les alimens sont semblables à la nature de l'homme, & nous venons de dire dans le present Article qu'ils luy sont étrangers & dissemblables, ce qui paroit contraire : Mais pour faire entendre que ce qui paroit contraire ne l'est point du tout, il faut nous expliquer ; Nous disons que les alimens sont semblables à la nature de l'homme en ce qu'ils sont alimens, en ce

qu'ils le nourrissent, en ce qu'ils le soûtiennent, en ce qu'ils font du bien ; nous disons qu'ils sont étrangers & dissemblables en ce que dans leur ressemblance ils ont quelque chose de dissemblable, c'est pour cela que la nature travaille à se les assimiler par les digestions, nonobstant son travail, ils ne sont pas toûjours bien assimilez, & leur suc mal assimilé se mêlant avec ce premier humide qui s'est rencontré dans l'homme lors qu'il a été formé, il diminuë la vertu active de l'espece, & fait du mal ; il n'en feroit point s'il arrivoit jusqu'à une parfaite assimilation, ce qui fait voir que les semblables sont conservez, réparez & gueris par les semblables.

21. Les substances n'agissent que par leurs qualitez : Si deux substan-

ces miſes enſemble agiſſent l'une contre l'autre, ce combat eſt un ſigne certain qu'elles ſont diſſemblables, & cette diſſemblance eſt la cauſe pour laquelle elles travaillent à s'entre détruire. Si l'eau eſt jettée dans le feu, par ſa froideur & par ſon humidité elle l'éteindra ; le feu de ſon côté par ſa chaleur & par ſa ſechereſſe reſiſtera à ſon ennemie, & s'efforcera pour n'en être pas vaincu. Donnez un remede diſſemblable, tel que les Médecins ordinaires les donnent à l'homme le plus ſain, & à un malade, il agira indiſtinctement par ſes qualitez contre l'un & l'autre de la même maniere ; & parce qu'il eſt deſtructif, il ſera nuiſible à tous les deux à proportion qu'il eſt plus ou moins éloigné de leur nature par ſa diſ-

ὅμοιον ὁμοίῳ φίλον. Ariſtote. *Simile gaudet ſimili.*

ſemblance ; Mais parce que le Proverbe ſententieux, qui dit que le ſemblable ſe réjoüit avec ſon ſemblable eſt vray, auſſi bien dans un ſens phyſique que dans un ſens moral ; ſi deux ſubſtances miſes enſemble s'entr'aident, ſe fortifient & ſe maintiennent l'une l'autre, cette paix & ce ſecours mutuel qu'elles s'entre donnent, eſt une marque indubitable & infaillible qu'elles ſont ſemblables en qualitez & en ſubſtance. Un feu adjoûté à un autre feu le rendra plus fort, & il agira avec plus d'activité pour détruire le bois qui le nourrit, & le réduire en ſa nature. Les hommes de deux états, dont les eſprits ſont unis & ſemblables par des ſentimens de paix, conſpirent mutuellement à ſe conſerver, à ſe main-

tenir & à se défendre de tout ce qui peut leur nuire. Si un remede semblable à la nature de l'homme est donné à l'homme, il n'agira point contr'elle à cause de la ressemblance de ses qualitez, il n'agira que pour la fortifier & la maintenir ; mais si dans la nature de cet homme il se rencontre quelque chose de dissemblable, comme la maladie & ce qui la cause, le remede agira conjointement avec la nature par ses qualitez dissemblables & contraires contre la maladie & contre ce qui la cause pour la détruire ; & par là on voit évidemment que non seulement les contraires sont détruits par les contraires, mais encor que les semblables sont aidez & gueris par les semblables.

22. Ce n'est pas assez pour nous

que la ſubſtance du remede ſoit ſemblable à la ſubſtance de l'homme; il faut encor, pour être tel que nous le ſouhaitons, qu'il concoure aux intentions de la nature, qu'il l'aide dans ſes operations, & qu'il faſſe avec elle tout ce qu'elle veut faire; ainſi ſi elle veut échauffer, rafraîchir, humecter ou deſſecher, qu'il échauffe, rafraîchiſſe, humecte ou deſſeche comme elle & avec elle: mais nous voulons auſſi entr'autres choſes que comme la plus grande partie des maladies arrive par obſtruction, & que la nature, pour guerir & ſe liberer, veut diſſoudre cette obſtruction, nous voulons que le remede diſſoude avec elle, & pour cela qu'il ait une vertu diſſolvante. De cela il arrivera de deux choſes l'une, ou que la

matiere qui causoit l'obstruction étant promptement dissoute, la nature l'expulsera facilement ; ou qu'elle la rendra bonne, en luy donnant la coction qui luy manquoit, & qu'ainsi la maladie finira conjointement par l'operation de la nature & du remede, ce qui nous fait encor dire que les semblables sont gueris par les semblables.

23. Nous avons dit que la dissimilation est la cause de la maladie & de la mort, & l'assimilation la cause de la santé & de la vie; & il est évident par là qu'un remede doit chasser la dissimilation, & ramener à l'assimilation. Sera-ce un remede dissemblable qui fera cela? pourra-t'il ramener à l'assimilation, luy qui, bien loin d'être assimilatif, n'est ni assimilé ni semblable? un

remede dissemblable ne peut rien que dissimiler, & par consequent nuire, incommoder, causer la maladie, &c. Il faut donc que le remede soit non seulement semblable & assimilé; mais il faut encor qu'il soit assimilatif, & alors il pourra chasser la dissimilation & la maladie & ramener à l'assimilation & à la santé, & conserver la vie. Et il fera comme la Pierre Philosophale, qui pour avoir été conduite à la ressemblance de l'or dans un degré d'excellence tres-éminent & tres-élevé par des préparations tres-exactes & tres-longues, est non seulement assimilée à l'or, mais elle est encor assimilative; en sorte que comme un or tout de feu bien éprouvé & bien aprouvé, elle peut, à ce que l'on dit, consommer ce

Aurum ignitum probatum. Apoc. 3.

qu'il y a d'impur dans les métaux imparfaits, & les amener à la perfection de l'or. C'est à dire, qu'un pareil remede consommera ce qu'il y a de dissimilé & d'impur dans l'homme malade, pour l'amener à la parfaite assimilation & à la parfaite santé, & conserver la vie. Voila ce que faisoit parfaitement le fruit de vie, & ce que fait encor son Lieutenant d'une maniere toutefois bien éloignée & bien imparfaite ; & voila la maxime des semblables pleinement établie, ce me semble.

24. Lors qu'une personne est arrivée au plus haut point de l'assimilation où la nature la peut faire monter, elle est dans le plus haut point de la santé, & cette assimilation, qui assure sa vie, met entr'elle

la maladie & la mort, une grande diſtance, un grand éloignement & une grande contrarieté. Or comme, ſelon les Philoſophes, les contraires ſe chaſſent l'un l'autre, il eſt impoſſible de concevoir que l'aſſimilation & la maladie puiſſent ſe rencontrer dans un même ſujet. C'eſt donc une neceſſité de croire que celuy qui ramenera à l'aſſimilation par un remede aſſimilatif, chaſſera la maladie, & ramenera à la ſanté, ce qui ne peut jamais arriver par un remede diſſemblable. C'eſt une neceſſité de croire qu'un remede aſſimilatif eſt ſemblable à la nature & contraire à la maladie. C'eſt donc une neceſſité de croire que le remede aſſimilatif doit guerir, & ramener à la ſanté, puiſqu'il peut ramener à l'aſſimilation. Il

L'Auteur a obmis une 25. raiſon plus perſuaſive & plus convaincante que les précédentes, pour un ſujet que l'on ne dit point icy.

n'eſt rien de ſi clair, à mon avis; & celuy qui concevra un peu nos raiſons, concevra auſſi-tôt & reconnoîtra pour une verité tres-constante & tres-aſſurée que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

Il eſt aiſé de concevoir par ce que nous avons dit en ce Chapitre, qu'encor que nous nous ſoyons propoſé pour but d'établir la maxime, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, dans le ſens que nous l'avons expliqué, nous admettons pourtant de deux ſortes de contrarietez. Nous nommons la premiere contrarieté de reſſemblance, en ce que la nature étant contraire à la maladie, ſi le remede luy eſt ſemblable avec quelque ſorte d'éminence, ainſi que nous le deſi-

rons, il ſera contraire à la maladie. Nous nommons la ſeconde contrarieté de qualitez, en ce que nous voulons bien que le remede ait des qualitez contraires aux qualitez de la maladie, pourvû qu'elles ne ſortent point de l'étenduë du temperament : mais nonobſtant tout cela je ſoûtiens toûjours qu'on doit embraſſer la maxime des ſemblables, pour les raiſons qui ſuivent. 1°. Parce qu'elle eſt plus conforme à la nature & à ſes inclinations, ce que l'on doit enviſager ſur toutes choſes. 2°. Que le remede n'agit que par la nature & pour la nature, pour la défendre contre la maladie, & pour la ſoulager. 3° Qu'entre le remede & la nature il n'y doit avoir rien de contraire. 4°. Que le remede & la nature doivent agir

de concert contre la maladie, & concourir pour les mêmes effets. 5°. Que la maladie elle-même n'est considerée qu'à cause de la nature, à laquelle elle est contraire & nuisible. 6°. Qu'encor que nous ayons remarqué dans ce Chapitre plusieurs sortes de contrarietez, comme assimilation, dissimilation; temperament, éloignement du tempérament, ou intempérie; obstruction, dissolution; contrarieté de ressemblance, contrarieté de qualitez, &c. cela ne fait rien contre nous, puisque ces contrarietez se rencontrent seulement entre la nature, le remede & leurs effets, d'un côté; & la maladie, ce qui la cause & leurs effets, de l'autre, & non entre la nature & le remede. 7°. Que pour trop envisager la maladie, en

vûë de luy donner un contraire, on n'a pas aſſez d'égard à la nature, à laquelle par trop ſouvent ce remede eſt auſſi contraire. 8°. Que lors même que le remede a des qualitez contraires à celles de la maladie, elles doivent pourtant, ſelon nous, être ſemblables à la nature, en ce que nous voulons qu'elles reſultent d'une ſubſtance ſemblable, & qu'elles ne ſortent point du tempérament. 9°. Que le remede étant ſemblable à la nature *eminenter*, il ne peut pas manquer d'être contraire à la maladie, puiſque la nature elle-même luy eſt contraire, & cette contrarieté, qui ſuffit ſeule, n'eſt point oppoſée à nôtre concluſion. Nous adjoûtons encor icy avant de finir cet Article, qu'il eſt difficile que celuy qui étant

bien ſain, uſera à propos du Lieutenant, tombe malade, puiſqu'il eſt tout certain que les ſemblables ſont aidez par les ſemblables, & les contraires détruits par les contraires.

Quelqu'un me dira, puiſque vous demeurez d'accord que la nature eſt contraire à la maladie, & que vous voulez que vôtre remede, que vous nommez le Lieutenant du fruit de vie, ſoit ſemblable à la nature, & par conſéquent contraire à la maladie comme elle, c'eſt mal à propos que vous impugnez la maxime des contraires, puiſque vous y retombez, en avoüant que la nature & vôtre remede, qui ſont ſemblables, ſont contraires à la maladie, & partant cette maxime que vous im-

pugnez, demeure toûjours.

Pour réponſe je perſiſte à dire, nonobſtanr l'objection que la maxime des contraires doit être rejettée ; qu'elle eſt dangereuſe, fauſſe, contradictoire & inutile daus le ſens de nos adverſaires : & pour le faire voir ;

Je dis premierement, que quand j'admets des remedes contraires à la maladie par leurs qualitez, je veux pourtant qu'ils ſoient compris dans l'étenduë du tempérament, en ſorte que leur contrarieté n'empêche pas qu'ils ne luy ſoient ſemblables, & qu'on puiſſe véritablement dire d'eux, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables, ainſi qu'on l'a déja dit.

Je dis ſecondement, que quand on dit que les contraires ſont gueris

ris par les contraires, on propose cette maxime comme un principe de Médecine : Le principe d'un Art doit être certain & incontestable, & de ce principe, en raisonnant on peut tirer plusieurs conséquences ; je me sers donc de la sorte de celui-ci, & je dis : Si les contraires doivent être gueris par les contraires, toutes fois & quantes que je trouveray une chose qui aura une qualité contraire à la qualité dominante d'une maladie, je pourray dire que cette chose peut servir de remede à cette maladie : Or je dis 1°. Que cette maxime peut faire choisir un poison au lieu d'un remede. 2°. Que ce poison choisi pour remede, détruira non seulement la maladie, mais encor le sujet de la maladie, qui est l'homme,

au lieu de le guerir ; donc cette maxime eſt fauſſe. Que cette maxime puiſſe faire choiſir un poiſon pour remede, je le montre par un exemple ,& je poſe une perſonne prévenu ë de la maxime des contraires, qui veut guerir une intempérie chaude : Cette perſonne ayant remarqué la qualité dominante, & ſçachant que la Ciguë, qui eſt poiſon, eſt froide, dira en elle-même ; puiſque les contraires ſont gueris par les contraires, cette maladie qui eſt chaude pourra être guerie par la Ciguë, qui eſt froide ; & ſi cette perſonne ſe ſert de la Ciguë au dedans, elle fera peut être mourir le malade. Ne voila pas une belle maxime, qui peut faire tomber ceux qui l'ont embraſſée en de ſi fâcheux accidens ; & n'eſt-ce pas

une chofe pitoyable, que pour recouvrer nôtre fanté quand nous l'avons perduë, nous abandonnions nôtre vie à des gens, qui pour être prévenus d'une telle maxime, & pour trop envifager la maladie, en vûë de luy donner un contraire, & trop peu la nature, peuvent tomber dans des fautes fi lourdes?

Mais, me direz-vous, quand nous admettons la maxime des contraires, nous ne l'admettons pas pour les poifons, encor qu'il fe trouve de la contrarieté entre la qualité du poifon & celle de la maladie.

Et je vous réponds, moy, que les principes d'un Art contiennent ou doivent contenir, comme propofitions generales & univerfelles, des veritez generales & univerfelles,

qui ſe doivent retrouver dans les propoſitions particulieres, comme étant contenuës dans ces principes generaux ; & par conſequent s'il eſt vray de dire en general que les contraires ſont gueris par les contraires, je puis dire dans une propoſition particuliere qu'une intemperie chaude ſera guerie par la Ciguë, puis qu'entre l'intempérie & la Ciguë ſe rencontre la contrarieté du chaud & du froid : ou s'il n'eſt pas vray dans le cas particulier, que je viens de propoſer, je dis abſolument que vôtre maxime eſt dangereuſe, fauſſe & contradictoire, & que par conſéquent il la faut rejetter. Tout de même que ſi je diſois ; tout homme eſt raiſonnable : André eſt homme ; André pourtant n'eſt pas raiſonnable.

Tout homme n'eſt donc pas raiſonnable, puiſque dans la ſuppoſition que je fais, André, qui eſt un ſingulier de l'eſpece humaine, n'eſt pas raiſonnable : Ainſi cette propoſition, tout homme eſt raiſonnable, eſt fauſſe & contradictoire. De même, ſi la maxime generale que les contraires ſont gueris par les contraires eſt vraye, une intempérie chaude doit être guerie par la Ciguë, qui eſt froide, puiſque la contrarieté s'y rencontre; ou ſi la Ciguë, froide comme elle eſt, ne guerit pas une maladie chaude, encor que la contrarieté s'y rencontre, la maxime qui dit que les contraires ſont gueris par les contraires, eſt fauſſe & contradictoire.

Je dis en troiſiéme lieu, qu'en embraſſant la maxime des ſembla-

bles, on ne s'expose point à blesser la nature; & que cette maxime, dans le sens cy-dessus expliqué, comprend d'une maniere excellente & avantageuse la maxime des contraires, puis qu'ainsi qu'on l'a dit dans l'objection ci-dessus, la nature & le remede étant semblables, selon nous, ils sont contraires l'un & l'autre à la maladie, & partant je soûtiens que la maxime des contraires étant comprise d'une maniere excellente & avantageuse dans celle des semblables, (maxime qui dans nôtre sens fait principalement envisager la nature,) il faut laisser la premiere de ces maximes, comme peu utile, & conserver seulement la seconde; soit donc *similia similibus curantur.*

Mais poussons la chose un peu

plus loin, & pour profiter à nos adverſaires, s'ils ſont encor capables de revenir de leur erreur, & de prendre le bon chemin; & demandons pourquoy une choſe eſt poiſon, pourquoy une choſe eſt aliment? Si un Contrariariſte eſt ſincere & de bonne foy, il doit répondre qu'une choſe eſt poiſon, parce qu'elle eſt dans un grand éloignement, dans une grande diſſemblance avec la nature & le tempérament; qu'une choſe eſt aliment, parce qu'elle a de la proximité avec la nature & le temperament par la reſſemblance. Voila bien dit, cela eſt la verité, & c'eſt mon ſentiment; & c'eſt à cauſe de cette proximité & de cette reſſemblance qui ſe rencontre entre l'aliment, la nature & le tempéra-

ment, que l'aliment fait du bien & conſerve la vie: & il faut encor adjoûter qu'à proportion que les choſes s'approchent ou s'éloignent de ces deux extrémitez, de la diſſemblance ou de la reſſemblance, elles participent du poiſon ou de l'aliment, & qu'elles font du mal ou du bien; du mal ſi elles tiennent du poiſon; du bien ſi elles tiennent de l'aliment. De là je prends occaſion de dire que les contraires ne ſont pas gueris, mais détruits par les contraires : ainſi le remede doit détruire la maladie, mais que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables; plus l'aliment eſt proche de la nature par la reſſemblance, plus il fait du bien; mais quelque proche qu'il ſoit, il ne l'eſt point encor aſſez, puiſque

la nature travaille encor à le rendre une même chofe avec elle par l'affimilation. Delà je prends encor occafion de dire que fi un aliment excelle en fa qualité d'aliment, parce qu'il excelle en la reffemblance qu'il a avec la nature & fon temperament, & que fa vertu de reffemblance foit encor élevée par l'Art, en forte qu'il foit éminemment femblable à la nature, il fera beaucoup de bien, il ramenera la nature à cette reffemblance, fi elle en eft éloignée par la maladie, & redonnera la fanté. Un excellent remede eft tres-contraire à la maladie, quand il eft tres-femblable à la nature ; fa grande contrarieté vient de fa grande reffemblance, & c'eft ce que je trouve principalement dans le Lieutenant du fruit

de vie ; & c'eſt ce qui me fait derechef conclure pour finir, que les ſemblables ſont gueris par les ſemblables.

CHAPITRE XII.

Concluſion ; Dans laquelle, pour avoir la longue vie, on exhorte à la bonne vie.

PArce que les principes que j'exprime icy paroîtront nouveaux, & même contraires à ceux qui ſont reçûs de longue main, & que les effets que j'en promets ſont peu communs, je ne doute quaſi pas qu'ils ne ſoient rejettez preſque d'une commune voix ; les Médecins ordinaires en feront une raillerie picquante : Ces Meſſieurs

qui ont juré *in verba almæ Facultatis*; qui ne peuvent aprouver que ce qu'elle enſeigne, & qui n'agréent que les remedes dont elle autoriſe l'uſage, condamneront unanimement tout ce que j'ay dit icy. Je ne ſçay même ſi dans tout mon diſcours ils trouveront quelque choſe de raiſonnable : mais je ne m'en mets pas en peine, ce n'eſt pas pour eux que j'écris ceci; je conſens de bon cœur que ceux qui ne veulent pas voir, ne voyent goute, & que ceux qui ſont rebelles à la lumiere, ne joüiſſent pas de ſa ſplendeur, leur aveuglement volontaire ſera leur châtiment; ils peuvent s'évanoüir tant qu'il leur plaira dans leurs propres imaginations, pour moy il me ſuffira de dire icy aux amateurs de la vie &

de la vérité, qu'en imitant l'Auteur de la vie, ils ſuivront le véritable chemin, & qu'ils pourront, en le ſuivant, conſerver long-tems la vie.

C'eſt principalement pour vous que j'écris, Zoïphile: Si vous voulez découvrir quel eſt le Lieutenant du fruit de vie, conſidérez attentivement ce que je dis icy, priez Dieu qu'il vous éclaire, & qu'il vous en donne une connoiſſance qui vous profite: Mais ſouvenez-vous avant toutes choſes, que du Trône de Dieu ſort le Fleuve de la vie, luiſant comme un beau cryſtal bien pur & bien net. Cela veut dire, que la vie ſe trouve dans la pureté des bonnes mœurs, & non pas dans l'ordure & la corruption: Que ſur les rivages de ce

Fluvium aquæ vitæ ſplendidum tanquam cryſtallum. Apoc. 22.

Fleuve croit l'Arbre de vie, qui produit son fruit tous les mois de l'année, & ses feüilles sont pour la santé des Peuples. Que ce Fleuve qui sort du Trône de Dieu, est la parole de Dieu * *Præceptum Domini lucidum illuminans oculos.* Que c'est de cette divine parole dont le Sauveur a dit : *Verba quæ ego loquor spiritus & vita sunt* ; les paroles que je profére sont esprit & vie ; & c'est d'elle dont les Apôtres parloient lors qu'ils disoient à ce même Sauveur, qui leur demandoit s'ils ne vouloient point aussi le quitter, comme les Capharnaïtes : *Seigneur*, lui répondirent-ils, *où pourrions-nous aller pour trouver mieux, vous avez les paroles de la Vie éternelle* : Que cette parole demande tous les mois de l'année ; c'est à dire en tout tems

Lignum vitæ afferens fructus duodecim per singulos menses reddens fructum suum, & folia ligni ad sanitatem gentium. Apoc. 22.

* *Ps.* 18,

Joan. 6.

Ibid.

d'être miſe en pratique par les bonnes œuvres, & que ces œuvres ſont des fruits de la vie éternelle, dignes d'être ſervis à la Table du Roy des Anges.

Voila ce que vous devez faire, Zoïphile ; *hoc fac, & vives* : mais ſouvenez-vous encor qu'il n'eſt point de vie, pour longue qu'elle ſoit, qui ne finiſſe. Celle de ces hommes qui ont vécu des neuf cens ans a trouvé ſa fin ; la nôtre aura auſſi la ſienne, & chaque inſtant du tems qui paſſe nous y entraîne avec une rapidité extraordinaire. Pendant que j'ay écrit de la longue vie, je ſens que ma vie s'eſt accourcie ; chaque page que j'ay fait m'en a emporté une partie : Pendant que j'ay écrit un mot, elle eſt devenuë moindre ; & je n'ay

point formé de lettre, qu'elle ne ſoit diminuée d'autant de tems que j'ay été à la former : Vous-même, qui liſez ceci, Zoïphile, vous étes plus proche de vôtre mort, que quand vous avez commencé à lire. Depuis le peché du premier homme en commençant à vivre, on commence à mourir : Le premier pas à la vie eſt le premier pas à la mort. Je ſuis mort pour cinquante-huit années que j'ay déja vécu, & plus ce qui me reſte à vivre ſera long, plus je ſeray de tems à mourir. La longueur de la vie n'eſt rien autre choſe qu'une longue prolixité de mort. Les hommes dévroient toûjours avoir devant les yeux cette penſée, que le tems de la vie ne leur eſt donnée

Ipſe enim quotidianus defectus corruptionis quid eſt aliud quam quadam prolixitas mortis. Gregor.

Vitæ hujus principium, mortis exordium nec prius augeri incipit ætas noſtra, quam minui. Saint Proſper.

que pour glorifier Dieu & pour faire leur ſalut ; & que qui ne fait pas l'un & l'autre, perd ſon tems & ſa vie, dont on lui demandera un compte tres-rigoureux : que le tems ne leur eſt donné que par momens ; que ces momens ſont indiviſibles, comme le point mathématique, qui n'a aucunes parties ; qu'il n'y en peut avoir deux à la fois, & que comme les Mathématiciens diſent que la ligne eſt la trace que laiſſe aprés ſoy un point qui coule, *fluctus puncti* ; & qu'elle peut bien être diviſée en ſa longueur, mais jamais en ſa largeur, puis qu'elle n'en a point : de même je puis dire que le tems n'étant composé que de momens indiviſibles, qui ſe ſuivent & ſe chaſſent l'un l'autre, la durée du tems eſt une lon-

Perdit vitam qui non diligit. Auguſt.

longue ligne, compoſée de points indiviſibles, qui ſert comme d'une planche pour paſſer à l'éternité, qui peut bien être diviſée en longueur, mais jamais en largeur. Cette longue ſuite de momens qui ſe ſuccedent les uns aux autres eſt la voye ; & c'eſt par cette voye qu'il faut que les hommes bons & mauvais paſſent leur vie, elle n'eſt jamais ſoûtenuë que d'un moment à la fois, ce qui eſt une choſe extrêmement caduque & mince. Cette voye eſt *via arcta*, c'eſt la voye étroite, puiſqu'elle eſt longue ſans largeur : cependant il y a une grande difference entre la vie des uns & des autres, ils y marchent bien differemment ; elle eſt non ſeulement étroite pour les bons, mais elle eſt encor droite. Les mechans

Matth. 7. 14.

voudroient bien se mettre au large dans cette voye, & en faire une voye large; mais ne pouvant pas le faire autant qu'il seroit necessaire pour contenter leurs desirs, elle est toûjours étroite en dépit qu'ils en ayent, ils la font oblique & courbée, & ils tâchent de s'y mettre au large, prenant tantôt trop d'un côté, & tantôt trop de l'autre; ils y font mille détours, & ils ne vont jamais le droit chemin; aussi n'avancent-ils point dans leur voye, & ils n'arrivent jamais à Dieu, qui doit être leur fin, ce qui est déplorable. Ce qui fait qu'ils en usent ainsi, c'est que dans cette voye ils suivent toûjours des conducteurs aveugles & sans lumiere; l'amour-propre, la chair, les sens, les passions, l'interest, la concupiscen-

In circuitu impii ambulant. Pseau. 11.

Matth. 7. 13.

ce, &c. & les ſuivans; ils ſe flâtent qu'ils n'auront que d'heureux momens. Ils ſe trompent pourtant lourdement; la perte de ces momens, qu'ils n'employent qu'en œuvres de bagatelles & de tenebres, leur donnera de la douleur; ils connoîtront un jour, mais trop tard, qu'il n'eſt point de bons momens; qu'il n'eſt point d'heureux momens, que ceux qui ſont conſacrez à Dieu; les ris ſe tourneront en pleurs, & la joye en triſteſſe. Aſelle & Fatuë donnent tous leurs momens au jeu, dont elles ſont affolées; elles veulent paſſer le tems ſans ſentir qu'il ſe paſſe, elles y réuſſiſſent fort bien, leurs jours courent à leur fin, & elles ne penſent pas pourquoy la vie leur a été donnée; il y a lieu de penſer qu'el-

Fallere tempus.

les joüeront jufques fur le bord du tombeau. Ceux, à mon avis, qui paffent ainfi le tems, vivent le moins en ce monde, ils veulent le tromper, & ils fe trompent eux-mêmes; il eft court pour eux, lors qu'il eft long pour ceux qui le paffent dans l'ennui : Le plaifir & l'ennui mefurent mal le tems; celui-ci le fait trouver trop long, & celui-là le fait trouver trop court. Ce n'eft pas vivre que de paffer la vie en de vains amufemens, tels que le jeu, quand Dieu veut qu'on le paffe à faire fa volonté, ou fi c'eft vivre, c'eft abufer de la vie, c'eft en perdre le tems, dont nous devons faire un meilleur emploi. Mabile n'a autre chofe en tête que les delices de la vie, les biens de la fortune, les grandes élevations, les

grands établiſſemens dans le monde ; pour les acquerir il eſt preſt à tout faire : mais il ne penſe pas que quand il ſe ſera procuré toutes ces choſes avec bien de la peine, il n'aura travaillé qu'à ſe rendre la mort plus amere lors qu'elle ſe preſentera à lui, dans la vûë de toutes ces choſes qu'il faut abandonner, & dans la vûë du ſalut éternel qu'il a négligé. Onagre ſe joüe de Dieu & de la Religion, il les fait ſervir à ſon intereſt & à ſon ambition, il n'eſt point pour eux de loi ſi ſainte qu'il ne viole. Sadim veut ſe venger d'une injure imaginaire ; il perdra s'il peut l'objet de ſa haine de biens, d'honneur & de vie ; tout cela lui paroît juſte, parce qu'il le regarde au travers de ſa paſſion. Agripin veut s'enrichir, il

prend à toutes mains ce qui ne lui appartient pas ; tout le bien d'une Province n'eſt pas capable de remplir ſon avidité, & les miſerables qu'il dépoüille ne lui font aucûne compaſſion ; il n'épargne pour faire ſes affaires ni fourbes, ni injuſtices, ni concuſſions, ni parjures : le bien eſt ſa fin ; tous les moyens qui ſervent pour en avoir ſont bons pour lui. Putrede eſt un pourceau de l'étable d'Epicure, il s'eſt foüillé dans les plus infames bourbiers de la volupté, mais la volupté s'eſt changée pour lui en tourmens, ſon corps ſeroit fort propre à repreſenter Job, s'il en avoit l'innocence. Gorgias n'eſt homme qu'une heure ou deux pendant chaque jour, le reſte du tems le vin le met au rang des bêtes.

C'est ainsi, Zoïphile, que la plûpart des hommes marchent dans leur voye, & passent le tems de leur vie : faut-il s'étonner, cela étant ainsi, si leurs momens n'étant remplis que de mal, ces funestes semences ne leur produisent que du mal ? faut-il s'étonner si ces momens, qui ne sont pleins que d'œuvres de tenebres, menent ceux qui les ont fait à une éternité qui n'est que tenebres ? faut-il s'étonner si des aveugles conduits par d'autres aveugles tombent dans le grand abîme d'une éternité tenebreuse, selon l'Oracle de la Sagesse Incarnée, mais une éternité de tenebres exterieures ; c'est à dire, qu'ils tombent dans des tenebres où Dieu, qui est toute lumiere, ne se trouve point, au moins pour

Euntes ibant & flebant, mittentes semina sua. Psalm. 125. v. 7.

y faire ſentir les effets de ſon amour, de ſa bonté & de ſa miſericorde, il n'y eſt que par ſa juſtice, & il y exerce toutes les rigueurs de ſes vengeances; ceux qui ont le malheur d'y être tombez, n'ont point là d'autre occupation que les pleurs, les grincemens de dents, les rages & les deſeſpoirs; ils y blaſphêment ſans ceſſe le Dieu du Ciel, pour l'inſuportabilité des tourmens qu'ils endurent. En verité, mon cher Lecteur, ſi au moment que tu as fait une action de tenebres, un peché, tu avois penſé qu'il a de ſi terribles effets, l'aurois-tu commis? Profite de ce que tu lis maintenant, & ſouviens-toi pour ne l'oublier jamais, que d'un moment dépend l'Eternité, & qu'un plaiſir criminel d'un inſtant eſt châtié d'u-

ne éternité de peines ; mais qu'au contraire un petit poids d'une tribulation legere & momentanée dans la vie preſente, enduré pour l'amour de Dieu, opere dans le Ciel un poids éternel d'une gloire inconcevable, ſelon l'Apôtre. 2. Corinth. 4. v. 17.

La voye des Juſtes ce ſont ces mêmes momens, c'eſt par eux qu'ils paſſent leur vie, auſſi-bien que les impies : mais leur conduite eſt bien differente ; en les paſſant ils les rempliſſent d'actions de lumiere, parce qu'ils ſont conduits par la raiſon, la vérité, la juſtice & la grace, qui ſont des guides éclairez & pleins de lumiere, & ces momens lumineux deviennent pour eux des ſemences d'une éternité lumineuſe, de laquelle Dieu eſt la grande lumiere. Ces guides *Euntes ibant & flebant, mittentes ſemina ſua.* Pſalm. 125. v. 7.

fidéles leur font voir de loin ce Dieu de lumiere & son éternité, qui n'est point differente de lui-même, & leur disent : Vous voyez ce Dieu, vous lui étes redevables de tous les momens de la vie, c'est lui qui vous les donne ; pour n'en être point ingrats, rapportez-lui tous ces momens, consacrez-les à son honneur & à sa gloire ; il n'y a point de bons momens, il n'y a point d'heureux momens, que ceux qui lui sont consacrez ; courez dans la voye de ses Commandemens. Si vous en usez ainsi, tous ces momens ne passeront point pour vous, vous les retrouverez dans l'éternité, où leur volubilité sera fixée. Heureux ceux qui en usent ainsi ; tous les hommes sont des insensez, s'ils ne rapportent pas

tous ces momens de leur vie, qui se passent à cet instant fixe de l'éternité qui ne passe point, & qui comprend lui seul une durée plus grande que celle de tous les siecles. Le Soleil de ce monde fait tous les momens passagers du tems: Dieu, le grand Soleil de l'Eternité, n'en fait qu'un; mais ce moment est parfait comme l'être divin, il ne passe point non plus que lui, parce que Dieu lui-même est l'éternité & la mesure des choses éternelles. O qu'un Juste, quoique pauvre, qui a toûjours dirigé ses actions à la gloire de son Dieu, finit sa vie avec une grande tranquilité; au prix de ces heureux du siecle dont nous avons parlé, Zoïphile; qu'il a de calme dans la conscience! qu'il a de paix dans

Nunc stans. Bocce.

In æternitate idem est indivisibile & semper stans. S. Thom. 1. p. q. 42. a. 2. ad. 4.

ſon ame ! cette paix eſt ſans doute un avant-goût de celle qu'il trouvera dans le Ciel. Qu'heureux eſt celui-là qui conſiderant la rapidité avec laquelle le tems entraîne cette longue ſuite de momens, qui ſe vont perdre dans l'éternité, penſe à fixer la legereté avec laquelle ils s'échappent par la fixité de cet inſtant fixe, qui ne paſſe point, & qui dure autant que Dieu. Tâchez, Zoïphile, d'être de ce nombre : croyez-moy, ne vous mettez point en peine de la longue vie ; quelque longue qu'elle ſoit, elle ſera toûjours tres-courte, comparée à l'éternité, efforcez-vous ſeulement à la rendre bonne. Vous ne pouvez pas manquer de vivre autant que Dieu le veut ; & qui vit autant que Dieu le veut, il vit

Vanitas eſt longam vitam optare, & de bona vita parum curare. De Imitatione Christi, lib. 1. cap. 1. num. 4.

Si frequentius de morte tua, quam de longitu-

assez. Gardez-vous sur tout de suivre les guides aveugles & sans lumiere des impies, ils vous feroient tomber dans le précipice de l'abîme. Laissez-là la vanité des plaisirs, la tromperie des richesses, la fumée des honneurs ; abandonnez les grandes élevations, méprisez ces grands établissemens, qui ne sont que pour le tems, afin de vous établir dans l'éternité ; aspirez à une vûë stable & fixe, dont la durée ne passe point, & attachez-vous à l'être necessaire & éternel, qui est Dieu, en executant sa volonté, dans laquelle est la vie : *Vita in voluntate ejus.* Celui qui par une amoureuse obeïssance quittera ici bas sa volonté pour accomplir celle de Dieu, il recevra en son ame des impressions toutes divines,

dine vitæ cogitares, non dubiumquin ferventius te emendares. Idem, lib. 1. cap. 21. num. 5.

ſa volonté ſera toute diviniſée, & il deviendra un même eſprit avec lui; & aprés lui avoir été ſemblable ſur la terre, il lui deviendra encor plus ſemblable dans le Ciel par la beatitude qui lui ſera communiquée. Voila la recompenſe de ceux qui en ce monde prennent à tâche de s'aſſimiler à Dieu pendant cette vie mortelle. Je vous exhorte de tenir cette conduite, Zoïphile; & ſi vous en uſez ainſi, ſoyez ſûr que tous vos momens s'en iront aboutir à l'éternité du bonheur; ils vous y conduiront avec eux, & là vous vivrez en la compagnie de vôtre Dieu, dans un comble de delices, d'une vie éternellement heureuſe & heureuſement éternelle: *Hoc fac, & vives.*

Qui adhæret Deo, unus ſpiritus eſt. 1. Corinth. 6.

F I N.